

Contribution à l'étude des remèdes populaires en Dauphiné

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine Générale
et Coloniale et de Pharmacie de Marseille

le 8 Juillet 1942

PAR

Madame Madeleine RIVIÈRE-SESTIER

Née le 8 Novembre 1894, à LYON (Rhône)

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN PHARMACIE

Examineurs
de la Thèse

{ MM. F. MERCIER, *Président.*
VIGNOLI
BALANSARD
DELPHAUT

} *Assesseurs*

LYON

BOSC Frères M. & L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

42, Quai Gailleton, 42

1942

FACULTÉ MIXTE
DE
MÉDECINE GÉNÉRALE ET COLONIALE ET DE PHARMACIE
DE MARSEILLE N°

Contribution à l'étude des remèdes populaires en Dauphiné

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine Générale
et Coloniale et de Pharmacie de Marseille

le 8 Juillet 1942

PAR

Madame Madeleine RIVIÈRE-SESTIER

Née le 8 Novembre 1894, à LYON (Rhône)

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN PHARMACIE

Examineurs
de la Thèse

MM. F. MERCIER, *Président.*
VIGNOLI
BALANSARD
DELPHAUT

} *Assesseurs*

LYON
BOSC Frères M. & L. RIOU
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
42, Quai Gailleton, 42

—
1942

PERSONNEL DE LA FACULTE MIXTE

DE

MÉDECINE GÉNÉRALE ET COLONIALE ET DE PHARMACIE DE MARSEILLE

Doyen : Lucien CORNIL

Assesseur : F. MERCIER

Doyen honoraire : L. IMBERT

Professeurs honoraires : MOITESSIER, CASSOUTE, OLMER,
GAUJOUX, AUBARET, COTTE

Chargé de Cours honoraire : TIAN

Secrétaire : J. COMTE

Bibliothécaire : M^{me} PEROL.



Professeurs :

<i>Anatomie</i>	CORSY
<i>Anatomie pathologique et Pathologie expérimentale.</i>	CORNIL
<i>Bactériologie</i>	ROUSLACROIX
<i>Chimie analytique et hydrologie</i>	RIMATTEI
<i>Chimie médicale</i>	ROCHE
<i>Clinique chirurgicale</i>	FIOLLE
<i>Clinique chirurgicale</i>	BOURDE
<i>Clinique exotique</i>	HECKENROTH
<i>Clinique des maladies nerveuses</i>	ROGER
<i>Clinique médicale</i>	AUDIBERT
<i>Clinique médicale</i>	MATTEI
<i>Clinique médicale</i>	MONGES
<i>Clinique médicale infantile</i>	GIRAUD
<i>Clinique obstétricale</i>	VAYSSIÈRE
<i>Clinique ophtalmologique</i>	JAYLE
<i>Clinique Oto-Rhino-Laryngologique</i>	BREMOND
<i>Clinique urologique</i>	CHAUVIN
<i>Histoire naturelle</i>	N...
<i>Histologie</i>	ROMIEU
<i>Hygiène générale et coloniale</i>	VIOLLE
<i>Médecine légale</i>	MOSINGER
<i>Parasitologie</i>	JOYEUX
<i>Pathologie chirurgicale</i>	MOIROUD
<i>Pharmacodynamie et Matière médicale</i>	F. MERCIER
<i>Pharmacie</i>	VIGNOLI
<i>Physiologie</i>	MALMEJAC
<i>Physique</i>	CHEVALLIER
<i>Thérapeutique</i>	POINSO
<i>(Professeur sans chaire)</i>	POURSINES

Chargés de cours :

<i>Clinique dermatologique</i>	VIGNE
<i>Hydrologie thérapeutique</i>	PIERI

Agrégés en exercice :

MM. SAUTET	MM. DELPHAUT
DUBOULOZ	R. IMBERT
BERTHIER	PAILLAS
BALANSARD	AUDIER
BRAHIC	DOR
FIGARELLA	RECORDIER
ARNOUX	SALMON
CHOSSON	

Chargés des fonctions d'agrégé :

<i>Chimie médicale</i>	DERRIEN
<i>Physiologie</i>	DONNET

Chargés de Cours complémentaires :

<i>Anatomie descriptive et topographique</i>	SALMON
<i>Chimie minérale</i>	ARNOUX
<i>Clinique de la tuberculose</i>	BERTHIER
<i>Clinique des maladies contagieuses</i>	PERIOT
<i>Clinique chirurgicale infantile</i>	N. IMBERT
<i>Clinique stomatologique</i>	ACHARD
<i>Clinique gynécologique</i>	FIGARELLA
<i>Médecine opératoire</i>	DOR
<i>Microbiologie</i>	BOYER
<i>Neuro-Chirurgie</i>	ARNAUD
<i>Obstétrique</i>	CHOSSON
<i>Pharmacodynamie (Pharmacie)</i>	DELPHAUT
<i>Psychiatrie</i>	ALLIEZ
<i>Toxicologie</i>	GUILLOT

A LA CHÈRE MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MERE

A MON MARI

A MES ENFANTS

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE DU PROFESSEUR BRETIN

A MONSIEUR LE PROFESSEUR F. MERCIER

*En témoignage infiniment respectueux
de ma profonde gratitude.*

AVANT-PROPOS

Au moment de terminer cette étude, il nous est particulièrement agréable d'exprimer nos sentiments de bien vive reconnaissance à tous ceux qui nous ont rendu notre tâche plus agréable ou moins ingrate et qui, nous la facilitant de toute manière nous ont permis de la mener à bien.

Tout d'abord, que Monsieur le Professeur F. MERCIER daigne agréer l'expression de notre gratitude et nos remerciements respectueux pour avoir bien voulu accepter la présidence de notre jury ainsi que pour les encouragements et l'aide précieuse qu'il a bien voulu nous prodiguer.

Que Messieurs les Professeurs VIGNOLI, BALANSARD et DELPHAUT daignent agréer le témoignage de notre reconnaissance pour avoir bien voulu faire partie de notre jury.

Nous n'oublierons pas non plus, tous ceux qui, durant de longues années nous ont aidée dans nos recherches, et n'ont pas hésité à nous faire profiter de leur science et de leur expérience. Aussi nous remercierons profondément, avec une gratitude sincère, tout d'abord, Monsieur le Professeur OFFNER, de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Grenoble qui nous a conseillée, d'une façon précieuse, en maintes occasions, Monsieur Victor PIRAUD, conservateur du Muséum de Grenoble, Monsieur LETONNELIER, archiviste départemental, Monsieur BLANCHET, chef des travaux du laboratoire de Géologie de la Faculté des Sciences, Monsieur PONS, pharmacien à Briançon, Monsieur COLLOMB, conservateur du Musée Dauphi-

nois, grâce à l'amabilité duquel nous avons pu reproduire quelques-unes des planches coloriées des Colporteurs d'autrefois, dont le Musée de Grenoble possède une collection unique, et Madame COLLOMB qui voulut bien nous faire profiter de ses connaissances relatives à la région d'Huez, ainsi que Monsieur BEAUVERT, de l'Institut Botanique de Genève (Herbier Boissier) qui, au début de nos recherches, nous donna de précieuses directives. Nous tenons, également, à remercier d'une façon toute particulière, Madame Alexis JUGE, de la Grave, et Monsieur Joseph Marie BERTHIEUX, des Hyères, qui non seulement nous guidèrent dans la récolte des plantes nécessaires à notre étude, mais encore nous firent connaître et comprendre l'âme secrète de cette région mystérieuse du Dauphiné qu'est l'Oisans.

I



DELIMITATION GEOGRAPHIQUE DU DAUPHINE

La province appelée jadis Dauphiné s'étend entre les régions de la Savoie, de l'Ain, du Lyonnais et de la Provence. D'une part, les crêtes des Alpes l'isolent des terres avoisinantes, d'autre part, un fleuve, le Rhône, l'entoure comme d'une ceinture. Seuls, vers le sud, les plateaux du Vercors atténuent progressivement leur altitude en se soudant aux plaines de la Provence. Trois départements, l'Isère, les Hautes-Alpes, la Drôme, délimités par trois vallées, celle de l'Isère, celle de la Durance, celle du Rhône constituent cette province qui est à la fois multiple et homogène. Multiple, en ce sens que, autour d'un noyau central hérissé de glaciers et de hauts sommets s'étale une plaine riche et fertile, ce qui forme ainsi deux zones diverses où tout s'oppose, mais homogène aussi, parce qu'un fait essentiel caractérise ces deux contrées et les uniformise en quelque sorte, c'est le type de son climat, à la fois âpre et dur. Le climat, en effet, a modelé la race dauphinoise à son image. Ce pays rude a donné une race rude comme lui. Pas d'amabilité facile comme chez le Provençal, pas de foyers accueillants comme chez le Savoyard, pas de festins plantureux comme chez le Lyonnais, tous proches voisins pourtant. Non. « Faux, fourbes, félons... », voilà les qualificatifs de ces « coquins de Dauphinois », ainsi qu'on peut le constater en déchiffrant l'inscription gravée sur la porte principale de Pérouges, la cité fortifiée voisine de Lyon. Et cette réputation fâcheuse est bien établie ! Ne dit-on pas couramment que, si l'on veut, en Dauphiné, manger un bon fromage en compagnie d'un brave homme, il faut apporter l'un et se faire accompagner par l'autre ? Même conseil est

donné à qui veut boire une bonne bouteille de vin en honnête compagnie.

Si les Dauphinois sont d'un abord et d'un commerce difficiles, s'ils ont une méfiance instinctive et une prudence exagérée, c'est à cause de leurs deux ennemis naturels, l'inclémence du climat et la configuration accidentée du pays qui leur ont appris, depuis toujours, le prix des choses et la valeur d'un corps en parfaite condition physique. Le Dauphinois est économe de ses biens, comme il est économe de sa santé. Pour vivre, il doit lutter, et pour pouvoir lutter, il lui faut être fort, persévérant, tenace, c'est pourquoi il lui faut conserver son corps en excellent état afin de pouvoir réaliser le maximum du rendement de ses efforts. Et, comme il se trouve que le pays est d'une richesse botanique incomparable, peu de régions offrent une telle floraison de remèdes populaires destinés à lutter contre les maladies.

Le Dauphiné qui s'enorgueillit d'être la région « la plus touristique de France », garde une attitude essentiellement secrète et fermée. Il faut du temps pour comprendre le caractère de ses habitants, plus encore pour pénétrer et bien connaître l'âme même de cette province. Mais alors, pour qui sait voir, éclate cette vie en quelque sorte souterraine, en deçà des apparences extérieures, où couve comme un brasier à peine étouffé, l'ensemble des coutumes anciennes auxquelles le Dauphinois demeure inconsciemment attaché. Dans la partie centrale du pays, région isolée par sa barrière de montagnes et de glaciers, et aussi parce que les voies de communication sont souvent interrompues par les avalanches et la neige, ces traditions ont conservé leur pureté ancestrale, tandis qu'elles se modifient en s'édulcorant dans la plaine, à cause de la facilité de la vie et de la banalité qui, peu à peu, submerge tout. Au point de vue de l'étude des remèdes populaires, rien n'est plus passionnant que la recherche de la survivance de ces remèdes d'autrefois, dont l'ensemble constitue une pharmacopée primitive où s'amalgament d'une façon parfois incohérente, souvent fantaisiste, mais toujours curieuse, les connaissances médicales et pharmaceutiques actuelles.

II

CARACTERISTIQUES DE LA MEDICATION POPULAIRE

Dans la région montagneuse, cette région dont le caractère original colore toute la province, les hivers sont longs de plus de huit mois. Les villages, groupés au creux des vallées étroites creusées par les torrents, ou accrochés à « l'envers » des montagnes, c'est-à-dire à la face exposée au nord, baignent dans des jours gris, pareils aux nuits polaires, car les rayons du soleil ne les atteignent pas. « Pauvre Villard, pays d'infortune, l'été sans lune, l'hiver sans soleil », dit-on du Villard d'Arène. Il en est de même pour la Grave, les Cours, et surtout pour les Fréaux qui sont l'agglomération la moins insolée de tout le Dauphiné. Les hommes, terrés dans leurs maisons à demi enfouies sous la neige, sont isolés par les avalanches et les éléments déchainés. La ville est lointaine, tout secours est impossible. Alors, impuissants, les esprits angoissés se tournent vers les forces qui les dépassent, ces forces supérieures, bénéfiques ou maléfiques qui régissent le monde, et, tour à tour, invoquent l'assistance de Dieu ou celle du Démon. De là, toutes ces croix essaimées le long des sentiers, plantées sur chaque cheminée, incrustées en petits cailloux blancs au milieu des murs de pierres grises, peintes avec un lait de chaux blanc ou bleu au-dessus de chaque porte ou de chaque fenêtre, de là aussi, la ville étant impossible à atteindre et le médecin parfois trop coûteux, la présence d'innombrables sorciers, guérisseurs, rebouteux, qu'on appelle le plus souvent, en Dauphiné, des « rhabilleurs ». Double courant d'influences qui donne naissance à une double pharmacopée, d'où découlent de nombreuses médications, soit religieuses, soit entachées de sorcellerie. Mais, chose curieuse, dans sa mystique ingénue, le peuple mêle sans malice les principes les plus opposés et les croyances les plus diverses, de sorte que ces deux pharmacopées s'entrepénètrent le plus souvent, et que les pratiques religieuses

populaires sont quelquefois entachées de sorcellerie, tandis que les pratiques profanes des guérisseurs s'accompagnent des prières et de formules rituelles.

*
**

III

PHARMACOPÉE POPULAIRE D'ORIGINE RELIGIEUSE. AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Parmi les remèdes provenant d'une origine religieuse, le plus célèbre fut le « Saint Vinage ». C'était une préparation fabriquée par les religieux qui habitaient l'abbaye consacrée à Saint Antoine, dans la région des « Terres Froides », comprise entre Saint-Marcellin et Romans. Vers le milieu du onzième siècle, un mal mystérieux décima le Dauphiné, comme il avait décimé le reste de la France. C'était le fléau, baptisé « Mal des Ardents » ou encore « Feu sacré ». Son origine est restée mal connue puisqu'on l'a attribué tantôt à la présence de l'ergot de seigle dans les farines panifiables, tantôt à une carence alimentaire. Quoiqu'il en soit, dans un lieu dénommé jadis « la Motte », un noble dauphinois, Josselin, Seigneur de Châteauneuf-d'Albenc, avait ramené d'Asie les reliques de Saint Antoine. Un noble, Gaston, et son fils Girin, avaient établi là une sorte d'hôpital, et, aidés d'autres seigneurs du voisinage, ils se consacraient au soin des malades, sous le nom de « frères de l'Aumône ». Ils furent secondés par les Bénédictins, puis par les Antonins, qui élevèrent l'Abbaye que l'on admire encore aujourd'hui, cette Abbaye, soutenue par ses arcs boutants têtus, surchargés d'ornements et de sculptures qui l'entourent d'une charpente aérienne comme une dentelle, tandis qu'en haut du clocher au dôme arrondi, un coq naïf semble la pointe extrême d'un mât. C'est là, dans cette Abbaye, qui écrase de sa magnificence l'humble

bourg qu'elle couronne, que l'on traitait les « dommaigés du Feu Sacré ». Le malade, accueilli par les moines, était d'abord conduit devant les reliques du Saint, et restait en prières, tandis que les religieux récitaient l'invocation suivante : « Antoine, vénérable pasteur, qui rendez la santé à ceux qui sont en proie à d'horribles tourments, qui guérissez les plus graves maladies, qui éteignez le feu infernal, Père miséricordieux, priez le Seigneur pour nous ! Et vous, Seigneur, qui accordez à la prière du bienheureux Saint Antoine, votre serviteur, la guérison des malades du Feu Sacré et la résurrection de leurs membres, nous vous conjurons en même temps de nous préserver tous des flammes de l'Enfer. Pussions-nous, sains de corps et d'esprit, vous être un jour présenté au ciel. Amen ». La prière terminée, on installait le patient à l'infirmerie où l'on soignait ses plaies ulcérées en y appliquant la chair d'un chapon mort, puis, on lui faisait boire quelques gouttes du Saint Vinage. Le Saint Vinage était préparé en faisant macérer les reliques de Saint Antoine dans un vin qui provenait des vignobles locaux, vin très estimé pour son arôme et sa teneur alcoolique. La macération terminée, on bénissait le Saint Vinage lors de la procession de l'Ascension et on le conservait dans des vases d'argent de grand prix.

De nos jours, les foules ne courent plus vers une semblable panacée, mais les malades vont, nombreux, en pèlerinage dans des sanctuaires réputés, où ils prennent, en guise de remèdes, l'eau des sources miraculeuses ou l'huile des lampes qui brûlent devant les tabernacles. D'après la tradition populaire, la terre dauphinoise fut la région où la Vierge se plut à apparaître : à la Salette, en Matheysine, près de Vinay, dans la vallée du Graisivaudan, au Laus, dans le voisinage de Gap, et aussi, d'après les habitants de l'Oisans, dans un lieu dit Cuché, tout près de Besse. On va à la Salette prier, et boire l'eau de la source, « née des larmes de la Vierge ». Elle est bonne pour calmer tous les maux. Au Laus, on guérit les rhumatismes et toutes les douleurs, en oignant les membres malades avec l'huile des lampes saintes. A Notre-Dame de l'Osier, près de Vinay, on se contente de toucher la chasse

qui contient l'osier miraculeux, cet osier qui, coupé par un mécréant un Dimanche, laissa couler une sève qui était du sang. Quant à Notre-Dame-d'Embrun, pèlerinage si cher à Louis XI, qu'il portait à son chapeau la médaille de plomb représentant la Vierge du Réal, pour laquelle il avait une dévotion toute particulière, elle vit la cure la plus merveilleuse, puisque, étendu sous le porche de la Cathédrale, un enfant mort revint à la vie !

A côté de ces sanctuaires réputés, il y a toute une infinité de cultes locaux. A Saint-Hilaire de la Côte, près de la Côte Saint-André, on guérit les tumeurs et les gros-seurs en les frictionnant avec l'huile des lampes du sanctuaire. Saint Ferréol, appelé aussi Saint Ferjus, qui avait ses reliques à la Tronche, faubourg proche de Grenoble, guérissait la fièvre. Saint Blaise, dont une relique était conservée dans un « chef d'argent », à Saint-Martin-d'Hères, guérissait les maux de gorge. A Cholonges, on invoque Sainte Apollonie pour le mal de dents, à Clonas, une source consacrée à Sainte Marguerite guérit ce qu'on appelle dans le pays « la rache » des enfants. A Huez, on prie Saint Clair pour les maux d'yeux. Les enfants noués ou débiles sont guéris à Notre-Dame-de-Milin, vers Chabons, dans les Terres Froides, et l'on est délivré des « terreurs » à Notre-Dame de Parménie, près de Beau-croissant. Dans l'église de Saint-André, à Grenoble, il y a une cinquantaine d'années, on bénissait et on distribuait aux fidèles, le 17 janvier, jour de la fête de Saint Antoine, des petits pains, gros comme des billes, qui préservaient de la peste et de la morsure des chiens enragés. Une coutume analogue faisait distribuer à Voreppe et à Saint-Martin-le-Vinoux, pour la Saint Martin, des pains cuits en forme de dauphins. Les pains de Saint-Martin-le-Vinoux étaient préparés par un boulanger de la Buisseratte ou par un boulanger du quartier de l'Esplanade, à Grenoble. On les distribuait à l'église, après les avoir bénits, et chacun les consommait dans sa famille pour se préserver des maladies.

Plusieurs sources passaient pour avoir des vertus curatives qu'elles devaient à une origine miraculeuse. Dans la commune de Valbonnais, la source des Verneys

guérissait le goître, au-dessus de Voiron, la source du Vieil Homme avait une vertu qui la faisait comparer à la fontaine de Jouvence, à la Motte-les-Bains, les « Eaux de la Dame » guérissaient la lèpre, et celles de Montaliieu-Vercieu passaient pour guérir les coliques.

Dans l'Histoire du Dauphiné, Nicolas Chorier (17^e s.) énumère toute une série de fontaines et de sources aux eaux salutaires qui servaient à guérir les « corps indisposez » sans chercher à donner à leurs vertus curatives une origine plus ou moins miraculeuse. Il énumère ainsi les eaux de la fontaine d'Orel, près de Die, qui avaient une vertu spécifique contre la fièvre tierce, tandis qu'une autre fontaine, proche de Gap, était particulière contre la fièvre quarte. Pont-de-Barret, Aouste avaient des eaux réputées. Près de Gap, sur la terre d'Arjançon, s'élevait la fontaine vineuse, que Salvaing de Boissieu avait élevée au rang d'une des merveilles du Dauphiné, et Nicolas Chorier devant son efficacité dans le traitement des « ulcères les plus malins », reconnaissait qu'elle était un « miraculeux présent de Dieu ». La fontaine de Bordoire, près de Saillans, était admirable, tant par ses propriétés et ses vertus, que par ses effets remarquables, car elle guérissait « plusieurs maux qui peut-être sans elle seraient incurables ». La fontaine de Saint-Chef, dont les eaux avaient guéri un malheureux au visage rongé « jusques aux dents, jusques au nez et à la lèvre d'en-haut » attirait les malades par les « promesses d'une parfaite santé ». Quant à la fontaine de Saint-Alban, elle guérissait les fièvres, la teigne, la gale et les ulcères. La « Saint-Font » près de Saunay, dans la paroisse d'Arcole, guérissait la jaunisse et dispensait les bienfaits et les grâces. Une autre fontaine, dans la même région, traversant une mine de fer, en avait retenu les vertus et les propriétés, à tel point qu'on l'appelait la Sainte-Fontaine, tandis que la fontaine de Notre-Dame-de-l'Isle, près de Navoz, était si efficace contre les maux qui « procèdent d'obstructions invétérées », que Nicolas Chorier se crut obligé de reconnaître qu'elles étaient « un rare présent de la nature ».

Actuellement, une source renommée, où l'on va chaque année en pèlerinage pour le 8 septembre, est celle de

Fresneau, tout près de Marsanne, où ce jour-là, une foule importante se lave les yeux avec les eaux de la fontaine miraculeuse, afin de les guérir s'ils sont malades, ou, s'ils sont sains, de les préserver de tout mal. Dans un ordre d'idée analogue, de nombreuses personnes, à Grenoble, font, chaque année, au moment de Pâques, bonne provision d'eau bénite, qu'elles prennent dans les églises et qu'elles emploient de la façon la plus fantaisiste, mêlant la sorcellerie à la liturgie sans s'en rendre compte. Plusieurs emploient cette eau bénite à tort et à travers et n'hésitent pas, en période d'épidémie grippale, à en faire un usage quotidien inattendu en ajoutant chaque soir à leur potage la valeur d'une cuillerée à soupe de cette eau !

IV

PHARMACOPEE POPULAIRE S'APPARENTANT AUX PRATIQUES DE SORCELLERIE RHABILLEURS ET GUERISSEURS

Le fief des guérisseurs s'étend particulièrement à la région montagneuse. La configuration géographique du terrain et l'éloignement des villes en sont la cause. Lorsqu'un homme glisse sur la neige verglacée, lorsqu'un chasseur de chamois se déroche, vite, on va trouver le « rhabilleur »... Les rhabilleurs sont innombrables, tous sont connus, réputés, souvent un peu craints, parce que la plupart passe pour détenir cette force mystérieuse, « le don », qui permet de vaincre le mal à coup sûr. Le don, comme son nom l'indique, est essentiellement gratuit. Il n'a pas été acheté, mais remis. Ceux qui le possèdent le détiennent parfois sans connaître la cause de leur pouvoir. C'est, d'autres fois, un « secret » qui leur a été passé par un autre qui le détenait, lui aussi, d'après une

tradition obscure. On reçoit le « don », et on le cède à son tour, le moment de la mort venu. On le passe à quelqu'un que l'on reconnaît digne de le posséder ou l'on paye ainsi une dette de reconnaissance. On peut désigner la personne qui, un jour, aura le don, mais son pouvoir ne sera efficace qu'à partir du moment de la mort de celui qui le détenait. On se transmet le don héréditairement de famille en famille, du père ou de la mère au fils ou à la fille, rarement aux deux, sans que l'on sache pourquoi. Il y a ainsi, en Dauphiné, des familles de « rhabilleurs » connus. Leur clientèle est importante, que ce soit dans le Vercors, dans l'Oisans et à Grenoble même. A la campagne, s'il s'agit d'un membre démis, ou d'une simple fracture, le patient est étendu sur la table de la cuisine. La partie malade étant dénudée, les doigts experts du rhabilleur courent le long des membres. Le résultat est généralement instantané. « Il m'a pris le poignet, le genou ou la cheville, explique le malade, il a tiré, j'ai entendu un craquement, c'était le nerf déplacé qui se remettait en place, et, crac, j'ai été guéri, presque sans souffrir, ou tout au moins la souffrance a disparu comme un éclair... ». Le membre « remis », « rhabillé », comme on dit ici, le rhabilleur prescrit le repos et des massages avec une huile de sa composition ou des cataplasmes d'herbes vulnérables. Les rhabilleurs des grandes agglomérations affectent une allure doctorale et pour un peu revêtiraient la blouse blanche des chirurgiens. Certains vont de ville en ville, prennent des rendez-vous fixes chaque semaine, et leur habileté manuelle satisfait généralement les clients.

L'arsenal thérapeutique des guérisseurs est beaucoup plus complet que celui des rhabilleurs. Le guérisseur s'apparente vaguement au sorcier et sa façon d'opérer s'auréole de mystère. La plupart du temps il s'aide de prières, de formules magiques qu'il murmure à voix basse de façon à n'être compris de personne. Ces prières constituent le fameux « secret » qui guérit par sa seule vertu.

Cette façon de traiter le mal n'est pas nouvelle. Monsieur Letonnellier, archiviste départemental de l'Isère,

relate que, dans un manuscrit du XIV^e siècle, connu sous le nom de Calendrier de la Chambre des Comptes du Dauphiné, on trouve des annotations marginales contenant divers conseils d'hygiène et la formule magique suivante :

« Parolles pour guérir du mal de dents : Dictes : dilce lignum, et puis faictes une croix sur le mal de dens, dulce dulce clavos, une autre croix, dulcia ferens pondera, une autre croix, et puis dictez trois foiz pater noster et ave maria en bonne entencion. »

De nos jours, pour guérir les brûlures, le guérisseur souffle sur la plaie. Il fait tout le long de la blessure des signes de croix avec son pouce imprégné de salive, pendant qu'il murmure la formule consacrée :

« Brûlure, je te conjure, comme Judas a conjuré Notre Seigneur Jésus Christ au jardin des Olives au jardin des Oliviers. Amen. »

Souvent il prescrit au malade une infusion d'« herbe au petit Robert » (*Géranium Robert*) et fait recouvrir la plaie de feuilles de plantain. Quand il s'agit d'une coupure, le guérisseur la recouvre généralement de toiles d'araignées tout en murmurant une formule analogue à celle de la brûlure. Pour les verrues, une guérisseuse de l'Oisans les enlève en faisant à une ficelle autant de nœuds que le patient a de verrues, puis elle enterre la ficelle dans du fumier. Quand la ficelle est pourrie, les verrues disparaissent.

*
**

V

PHARMACOPEE POPULAIRE AU XVIII^e SIECLE D'APRES LE « MEDECIN DES MONTAGNES »

Un savoureux petit ouvrage, édité à Grenoble en 1762, donne des indications précieuses sur les remèdes populaires en usage à ce moment-là. C'est le « Médecin des

Montagnes », recueil de remèdes simples, familiers, peu coûteux, rédigé « pour l'utilité des pauvres habitants éloignés des villes... » et auquel plusieurs docteurs de Grenoble (D^r DUMAS, D^r CHABERT) ont bien voulu donner leur agrément attendu qu'ils « n'y ont rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression », probablement parce que l'auteur a cru bon de terminer son ouvrage par cette phrase prudente « Les drogues dont je me sers dans ce recueil ne sont pas chères... ceux qui sont riches consulteront dans toutes leurs maladies Messieurs les Médecins ». Ce « Médecin des Montagnes » commence la série de ses conseils en s'adressant à ceux qui sont alités et atteints de la fièvre. Ces malades ne doivent prendre que des bouillons et de la tisane « le plus qu'ils peuvent pour humecter la poitrine », et « de trois heures en trois heures ». L'auteur décrète que toutes les maladies sont causées par la mauvaise qualité du sang à laquelle s'ajoutent les mauvaises matières contenues dans le corps, c'est pourquoi il prescrit tout d'abord les purgations. La meilleure manière, d'après lui, pour remplacer la saignée est de se purger doucement et de « prendre médecine » deux ou trois jours de suite. « Rien n'est plus nécessaire à la santé, affirme-t-il, que d'avoir toujours le ventre libre, car celui qui prend une maladie et qui ne l'a pas, risque à périr... ». Après les formules de bouillons classiques, viennent donc les formules de « médecine pour toutes les maladies ». La base en est la pelure de racine de sureau. L'auteur explique minutieusement qu'il s'agit de la deuxième pelure des petites racines de sureau. Celle-là seule est efficace. Si l'on en manque, on peut la remplacer par la deuxième pelure des branches ou par les bourgeons au printemps. Cette deuxième pelure est ainsi mise à infuser quatre heures durant dans l'eau bouillante, puis on l'additionne de nerprun et de miel, et l'on conseille au malade de boire cette préparation assez chaude. On peut encore prendre un quart ou un tiers d'écuelle de jus de graines de sureau bien mûres en l'additionnant avec du petit lait ou de l'eau de chicorée sauvage qui purge bien. L'auteur estime fort la chicorée sauvage à laquelle il reconnaît des propriétés particulièrement rafraîchissantes,

et dans le même chapitre rapporte que « plusieurs soldats se purgent dans le mois de mai, lorsque les bœufs sont au pâturage, avec chopine de leur urine ». Cette action doit provenir sans doute des vertus des plantes mangées par ces animaux, et peut se rapprocher de cet usage analogue où, pour traiter les tuberculeux, on leur faisait boire du lait de vaches nourries de plantes balsamiques ou vulnéraires. Le « Médecin des Montagnes » passe ensuite au chapitre des pleurésies et des fluxions de poitrine. La méthode est de faire transpirer le malade. On le couche, et on lui fait absorber des tisanes de sauge, de romarin, d'absinthe, ou de vin chaud. Après quoi, on l'entoure de briques chaudes, et on lui en met jusque sous les aisselles. L'auteur conseille de remplacer les briques par des applications sur le ventre, l'estomac, sous les aisselles et sur le point douloureux du côté, de sacs remplis d'avoine frite avec du vin, ou une fiente de bœuf ou de vache bien chaude, ou encore par toute une série d'omelettes : omelettes d'œufs et d'oignons, d'œufs et de fiente de pigeons, ou des oignons coupés frits dans le suif d'une chandelle, ou des herbes aromatiques tendres bien cuites appliquées chaudes en guise de cataplasme. Par prudence, l'auteur qui ne sait, parmi toutes ces préparations quelle est la plus active, conseille de les appliquer toutes successivement, et, si elles ne suffisent pas à provoquer la sudation, il indique un remède énergique, « qui n'est bon qu'aux gens robustes », et qui consiste à faire absorber au malade une infusion de fiente de mulet ou de cheval entier ayant macéré quatre heures durant dans l'eau bouillante, après quoi, on presse le tout dans un linge et on donne à boire le filtrat. Plus anodin, mais fort en honneur quand même, est le sirop de bourrache préparé avec le suc de cette plante écrasée fraîchement cueillie et additionné de miel, ou bien encore le sirop de rave ou de navet, préparé de semblable façon.

Viennent ensuite les maladies de moindre importance, telles que les pertes de femmes qui sont arrêtés par des tisanes de feuilles et de fleurs d'ortie et de lamier blanc, avec une adjonction de confiture de coing. Un remède héroïque consiste en « un liard de la poudre de la petite

pelure de châtaigne » que l'on fait prendre en trois fois dans du bouillon de viande. Le remède est d'une telle activité que, remarque l'auteur, les pertes s'arrêtent souvent « dès le premier bouillon »...

Pour le mal de dents, le Médecin des Montagnes conseille de faire un emplâtre de poix de Bourgogne appliqué sur la tempe du côté douloureux, ou de faire un emplâtre d'encens délayé dans de l'eau-de-vie, puis de se laver la bouche avec le restant de l'eau-de-vie, mais, honnêtement il croit devoir ajouter « que le meilleur de tout est de faire arracher la dent lorsqu'elle est gâtée ».

Pour le mal de tête, on peut appliquer du son frit à sec, bien chaud, sur l'endroit douloureux, à moins que l'on ne préfère appliquer également très chaud un morceau de pain grillé arrosé de vinaigre. Pour l'inflammation des yeux, l'auteur conseille de les laver avec une infusion de fleurs de sureau ou avec l'eau que « les vignes pleurent après l'hyver... » Pour la cataracte, il est bon de tremper son doigt dans l'eau-de-vie et de le passer sur les yeux, l'eau-de-vie fait cuire, mais « elle mangera la cataracte naissante... ». Pour les dartres, on doit frotter son visage à l'eau battue avec du vinaigre et du sel, et y appliquer des feuilles de sureau pilées ou de la suie de cheminée délayée avec du vinaigre, de l'huile ou du miel.

L'auteur conseille de laver les plaies des jambes avec de l'eau de fleurs de sureau séchées, puis d'y appliquer un emplâtre fait avec la sempervive qu'il appelle aussi raisin de rat, ou de la joubarbe.

On arrête le sang des coupures avec de l'ortie pilée ou de l'amadou et on les panse avec du vin sucré chaud. Pour les brûlures, on fait cuire du sureau, de la pariétaire, de la mercuriale ou des feuilles de chou, on les hache, on les étend sur un linge et par dessus on verse de la crème, du beurre ou de la graisse de porc et on recouvre la partie atteinte avec cette préparation qu'on peut remplacer aussi par un linge trempé dans de l'huile ou du beurre de mai qui est bon, d'après l'auteur, pour toutes les plaies.

Le livre se termine par le traitement de la rage. Le « Médecin des Montagnes » prescrit de laver tout d'abord

les plaies avec de l'eau, du vinaigre et du sel, puis, il faut piler un hareng frais, et mettre cette espèce de pâte dans les trous de la morsure. On doit recommencer ce traitement chaque jour jusqu'à ce que le hareng emporte le venin ! L'auteur spécifie bien que « il ne faut pas, toutefois, omettre de consulter les Messieurs des Facultés de Médecine, à cause de la gravité du cas ». L'auteur termine son ouvrage par l'exposé du cas suivant : Une femme vivant à Agé, en Bourgogne, fut mordue, et ne s'étant pas soignée, fut atteinte de rage. Son mari ne pouvant se résoudre à la tuer l'enferma dans une écurie avec un grand cuvier plein d'eau et se contenta, pour tout traitement, de lui jeter chaque jour un morceau de pain, par un guichet ménagé dans la porte. Moyennant quoi, contre toute attente, cette femme fut guérie en quelques jours !



VI

REMEDES POPULAIRES EMPRUNTES A LA FLORE REGIONALE (XVIII^e SIECLE)

Albin Gras, dans la Statistique Botanique du Département de l'Isère affirme que le Dauphiné est la province de France la plus riche sous le rapport de la végétation et des espèces botaniques. La variété du sol, les différences d'exposition, d'altitude et de température, font qu'on trouve ici une flore excessivement variée, se rapprochant de celle de la Suisse et comprenant à la fois les plantes du nord, celles du centre de la France et même, dans les endroits bien exposés, des espèces méridionales. Dans certaines régions, comme dans l'Oisans, les plantes aux affinités les plus opposées voisinent. Le domaine des plantes méditerranéennes telles que la lavande, che-

vauche le domaine d'espèces circumpolaires telles que l'edelweiss qui pousse dans les steppes sibériennes, ou le saxifrage que l'on trouve sur les plus hauts sommets. Et, toute cette flore, génératrice de remèdes populaires incomparables tient en équilibre, ainsi que le remarque Monsieur le Professeur ALLIX dans un espace si restreint que, sur une carte d'état-major, il n'est pas plus grand que le creux de la main d'un enfant !

De tous temps, le Dauphiné fut réputé pour ses plantes. A ce sujet, on trouve dans l'ouvrage du Dr BORDIER « La Médecine à Grenoble », des indications précieuses. Il constate que les apothicaires semblent toujours avoir été assez prospères à Grenoble et il se demande si leur nombre et leur situation élevée ne tenaient pas à l'abondance, à la variété, et surtout à la réputation des plantes et des simples propres à la flore alpine.

Au XVII^e siècle déjà, on savait la beauté et la richesse des plantes de cette province. En 1610, Henri IV envoya Richier de Belleval, fondateur du jardin botanique de Montpellier, et professeur dans cette ville, herboriser dans les montagnes qui avoisinent Grenoble et il le chargea particulièrement d'explorer la région de la Chartreuse. Richier de Belleval fut le premier d'une série importante de savants et de botanistes de tous les pays qui ne cessèrent de parcourir le Dauphiné.

Au XVIII^e siècle, un petit berger du Champsaur, émerveillé par l'éclat des fleurs qui l'entouraient, passait ses journées, tout en gardant son troupeau, à admirer ces plantes et à les comparer aux figures enluminées d'un gros livre de botanique écrit par Matthiole, médecin et botaniste du XVI^e siècle, qu'il s'était procuré l'on ne sait comment. Cet enfant devait devenir lui aussi médecin, professeur à l'université de Strasbourg, et il écrivit une « Histoire des Plantes du Dauphiné », qui fit autorité et continue à être très appréciée. C'est lui, Dominique Villar, qui nous apprend que, de son temps, « les habitants des Alpes fournissaient à toute la France et même à l'Espagne les plantes les plus nécessaires pour les médicaments », et que « les alpins de l'Oisans et du Briançonnais entretenaient les Pharmacies de Lyon, de Marseille, de Bor-

deaux, de Montpellier et même de Paris ». Dans la première partie de son ouvrage, Dominique Villar nous fournit de précieuses indications sur l'emploi de ces plantes dans la médecine populaire de son époque. Parcourant les hautes régions du Dauphiné pendant ses herborisations successives, il put constater de quelle façon les habitants des campagnes utilisaient les simples, en guise de remèdes.

Il nous apprend ainsi que la Globulaire (*Globularia vulgaris*) vivace aux environs de Grenoble, à Voreppe, à Prélénfrey et sur les montagnes exposées au nord, ainsi que dans les bois de pins et de mélèzes, peut être employée comme purgatif amer dans les fièvres et les cachexies. Les racines du chardon à foulon (*Dipsacus silvestris*) ainsi que ses feuilles, servaient autrefois à guérir les brûlures sous forme de topiques. Le plantain (*Plantago major*) était considéré comme propre à guérir les morsures des animaux venimeux ainsi que toutes les inflammations externes. La pimprenelle (*Sanguisorba officinalis*) passait pour vulnéraire, mucilagineuse, astringente et pouvait servir à préparer des bouillons ou des suc « antiscorbutiques doux ». On savait le bois du buis (*Buxus sempervirens*) sudorifique, mais on l'employait rarement à cause du mauvais goût de sa décoction, néanmoins il constituait un bon remède des douleurs rhumatismales et il était employé également dans les maladies de peau. Villar rapporte également que l'écorce du petit houx (*Ruscus aculeatus*) est fébrifuge, et que la poudre de ses feuilles desséchées arrête les fièvres intermittentes.

Il écrit aussi que les bulbes de lis Martagon (*Lilium martagon*) qui croît dans les prés et les bois humides sont mangés cuits, secs ou en bouillie, chez les Tartares. La pariétaire (*Parietaria officinalis*) est émolliente et diurétique, la germandrée (*Teucrium chamaedrys*) qui vient dans les endroits secs et ensoleillés est utilisée dans les fièvres, rhumatismes et autres maladies dépendant de « la faiblesse de l'estomac et de la ténacité des humeurs ». Toutes les Menthes, cultivées ou sauvages, sont aromatiques, amères, stomachiques et cordiales. Leur eau dis-

tillée est piquante et rafraîchissante, mais d'après lui elle irrite les nerfs par un trop long usage.

L'hysope (*Hyssopus officinalis*) que l'on trouve aux environs de Grenoble, dans les plaines du Drac, entre Echirolles et le Rondeau est amère, céphalique, pectorale, incisive et stomachique et, comme telle, précieuse aux vieillards cachectiques, asthmatiques et hydropiques. L'origan (*Origanum vulgare*) qui donne aux laines une teinte rouge a des feuilles qui peuvent remplacer le thé et servent à aromatiser les ragoûts. La scutellaire (*Scutellaria alpina*) à fleurs bleues que l'on trouve dans les terrains froids et humides des environs de Grenoble et de Gières est appelée Tertianaire parce que sa poudre et sa décoction guérissent les fièvres tierces. La clématite (*Clematis vitalba*), les renoncules, les ellébores, et le Dentellaire (*Plumbago europaea*) bouillis dans l'huile d'olive guérissent la gale. Il faut frotter le patient avec le marc bouilli fermé dans un nouet et imprégné de temps en temps avec l'huile. Les feuilles de la primevère (*Primula officinalis*) sont bonnes dans le potage. Le ményanthe ou trèfle d'eau (*Menyanthes trifoliata*) est une plante amère, stomachique, fébrifuge et apéritive. Villar le considère comme un tonique, analogue au quinquina quoique moins actif. La pervenche (*Vinca minor*) est astringente et vulnéraire, son suc édulcoré en sirop est réputé pour arrêter les crachements de sang et les hémorragies, mais il faut l'employer avec méfiance car elle est âcre et purgative. L'alkékenge (*Physalis Alkekangi*) ou coqueret, plante commune dans les vignes est un diurétique renommé. Le chèvrefeuille (*Lonicera caprifolium*) a un fruit purgatif et diurétique; les Russes, selon Villar, préparent avec son bois une huile empyreumatique vantée contre les tumeurs froides et les douleurs chroniques. Le sureau (*Sambucus nigra*) a des baies qui servent à préparer un rob laxatif, utile dans les érysypèles, les éruptions de la peau, les dartres et la couperose. Quant à son écorce et surtout l'écorce de la racine, elle est purgative. La racine du céleri (*Apium graveolens*) en tisane avec du miel est un excellent béchique et un antiglaireux. Les feuilles du persil (*Petroselinum sativum*) pilées sont

résolutives et guérissent les ecchymoses, ses racines sont apéritives, mais son usage fréquent dispose à l'épilepsie et porte le sang à la tête. Les semences de la courge (*Cucurbita pepo*) en émulsion modèrent l'âcreté de la bile et constituent un régime rafraîchissant et diurétique qui convient aux malades. La laitue (*lactuca*) dont les racines, d'après VILLAR, peuvent servir à faire du pain est d'un grand usage dans la médecine pratique non seulement comme aliment, mais encore comme remède. En bouillon, tisane, sirop, elle est stomachique et apéritive. Dans les cas de fièvre, obstruction, ictère, maladies cutanées, inflammation, à petite dose, « noyée dans beaucoup d'eau », on peut la considérer comme une panacée, elle fortifie l'estomac, lâche le ventre et laisse couler la bile, le suc extrait de la plante crue est très efficace dans toutes les maladies de peau. L'Eupatoire (*Eupatorium cannabinum*) qui pousse dans les bois humides est un des meilleurs apéritifs et diurétiques connus. Il est très légèrement laxatif. La verge d'or (*Solidago Virga aurea*) entre dans la composition des Faltrancks. On l'emploie en infusion contre l'incontinence d'urine. Le fumeterre (*Fumaria officinalis*) en infusion ou en décoction est excellent dans toutes les maladies de peau, dartres et croûtes de lait. De même le Polygala qu'on trouve partout en montagne. La petite bistorte (*Polygonum bistorta*) qui pousse dans les pâturages des Alpes est astringente, apéritive, stomachique, fébrifuge et antiscorbutique. Sa racine, toujours d'après VILLAR, tient lieu de pain aux Samoyèdes, et leur aide à digérer la viande, base de leur nourriture. La nielle des blés (*Lychnis Githago*) a des feuilles qui arrêtent les hémorragies, et VILLAR cite le cas d'un « alpicole » qui, s'étant coupé avec sa faux, « avait regret de voir répandre son sang », s'en servit en guise de charpie hémostatique. L'écorce de saule (*Salix alba*) est amère, vermifuge, fébrifuge. Quant à l'aconit aux fleurs jaunâtres (*Aconitum Lycoctonum*) qui vient sur les montagnes ensoleillées, VILLAR rapporte que c'est une plante dangereuse, « purgeant par le haut et le bas », qu'elle fait vomir les porcs et qu'il faut s'en méfier quoiqu'elle passe pour vermifuge. L'aconit à fleurs bleues (*Aconitum na-*

pellus) est redouté des bergers, car il tue une chèvre en une heure. Le cheval le craint quoique ce soit à lui que cette plante soit le moins funeste. Aussi, à cause de sa toxicité, VILLAR déconseille-t-il de s'en servir comme remède.



VII

COUTUMES DU XIX^e SIECLE RELATIVES A LA PHARMACOPÉE POPULAIRE. LES MARCHANDS DE PLANTES DE L'OISANS

La flore du Dauphiné possède toutes les caractéristiques de la flore alpine. Les fleurs, portées par un pédoncule très court, parfois acaules, sont remarquables par la grandeur de leur corolle, l'éclat de leur coloris, et souvent par leur parfum. Ces plantes, quand elles sont herbacées sont riches en sucs, et si elles sont ligneuses, riches en essence, aussi, dès le premier coup d'œil, les devine-t-on propres à être utilisées en thérapeutique. Il est donc normal que les habitants du Dauphiné les aient employées pour se soigner et pour soigner leur bétail. Ayant reconnu l'efficacité des plantes croissant sur leur sol, les habitants du Haut-Dauphiné, région particulièrement pauvre, furent tentés d'en tirer parti. Pendant l'hiver, les hommes des Hautes-Alpes s'expatriaient, ne laissant au foyer que les femmes, les enfants, les vieillards. Quelques-uns, comme ceux de la région de Barcelonnette partaient « jusqu'aux Amériques ». D'autres se louaient aux foires comme instituteurs et se distinguaient en arborant des chapeaux ornés de une, deux ou trois plumes, suivant le degré de leur science. La plupart d'entre eux « prenaient la balle », c'est-à-dire qu'ils se faisaient colporteurs. L'abondance des « plantes à remèdes », des « simples », donna naissance à un commerce fructueux et les

marchands de graines et les marchands de plantes de l'Oisans sont bien connus. Chacun d'eux portait sur le dos une grande caisse de bois, ou un grand panier d'osier, plein de la marchandise à vendre, ainsi qu'un sac contenant la chemise et le costume de rechange.

Chaque village avait sa spécialité. Ceux du Villard d'Arène vendaient de la rouennerie, ceux d'Huez, des lunettes (faut-il voir l'origine de cette spécialité dans l'ancien culte voué à Saint Clair que nous avons déjà rapporté ?), ceux d'Oz et de Villard Raymond de la bimbeloterie, d'autres des images d'Epinal, mais les plus nombreux vendaient des plantes. Ceux de Venosc vendaient les plantes à fleurs, ceux de la Garde, d'Oulle et d'Auris des paquets d'herbes vulnéraires, du thé des Alpes et des plantes à tisanes, bonnes pour tout. Ces marchands étaient particulièrement dénués de scrupule. Ils arrivaient dans un village, louaient une boutique pour trois jours, et commençaient à s'installer, tendant les murs de papier bleu, et recouvrant de grandes tables de ce même papier sur lequel ils disposaient les sacs de graines ou les bulbes, qu'ils transportaient dans des « paniers » d'osier, à claire-voie, bien emballés entre des couches de foin. Audessus des sacs et des oignons, ils suspendaient des belles gravures qu'ils avaient fait dessiner suivant leurs indications et qui représentaient une flore extravagante et irréelle, des roses gigantesques de toutes les couleurs, des vertes, des bleues, des blanches tachetées de gouttes de sang, d'autres mi-partie blanches, mi-partie rouges, des fougères aux fleurs multicolores, des gentianes géantes avec des grappes de fleurs jaillissant de l'aisselle des feuilles, et des lis martagon de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Le deuxième jour, la vente commençait et les acheteurs enthousiasmés par la vue des gravures prenaient à prix d'or tout ce qu'on leur présentait ! Le troisième jour, au matin, la boutique ne s'ouvrait pas, les marchands étant partis dans la nuit. Les colporteurs spécialisés dans la vente des simples n'étaient pas moins adroits. Peu à peu ils étaient devenus de véritables charlatans. Voici ce qu'écrivait à leur sujet Monsieur le Professeur Allix :

« ...il fallait des remèdes anodins, de quoi faire cata-
« plasmes et vésicatoires, de l'aloès, de l'antimoine, de
« l'huile de cade, de l'acide phénique, des purgatifs et du
« sirop vermifuge, avec l'inévitable arnica et un peu de
« fuschine pour avoir de belles colorations. A toute cette
« pharmacopée... il fallait joindre quantité de signes ca-
« balistiques et surtout un flot de paroles, on n'opérait
« guère qu'entre deux vins « pour se donner du courage
« et se délier la langue ». Jamais de chirurgie ni de rha-
« billage, tout au plus quelques-uns ont-ils pratiqué l'ar-
« rachage des mauvaises dents. On allait souvent à deux,
« on tâchait de ne pas repasser trop vite dans les com-
« munes où l'on avait fait des dupes. Parfois, pour ins-
« pirer confiance on se munissait de diplômes de fan-
« taisie sur lesquels l'empreinte d'une pièce de cent sous
« imitait le cachet officiel. En arrivant dans un village
« pour être sûr de ne pas se tromper on se renseignait
« discrètement sur les malades et leurs maladies. On avait
« un moyen commode pour déceler la maladie ou es-
« quiver les cas difficiles, c'était la bouteille magique. Un
« flacon qui contenait à la fois de l'éther et de l'eau, sé-
« parés par la différence de densité permettait de verser
« à volonté, par un simple mouvement du poignet une
« goutte de l'un ou de l'autre du liquide sur le dos de la
« main du patient. L'évaporation lente de l'eau signifiait
« qu'il avait besoin de remède, l'évaporation rapide de
« l'éther attestait qu'il était guéri.... De plus entrepre-
« nants préservaient à bon marché contre la grossesse ou
« même contre les risques du conseil de révision. Il y
« avait aussi les vétérinaires et les désensorceleurs d'écu-
« ries. Un compère se chargeait le matin d'incommoder
« les vaches ou les chevaux d'un village avec des épines
« peu visibles, et le voyageur de l'Oisans les guérissait
« triomphalement le soir, il en coûtait quarante francs... »

VIII

REMEDES POPULAIRES DAUPHINOIS ACTUELS

La flore du Haut-Dauphiné est non seulement la plus riche, mais encore la plus magnifique qui soit. Toute la région qui avoisine et dépasse mille mètres a des prairies plus fleuries qu'un jardin. A mesure qu'on s'élève, l'herbe devient rase, et les pieds s'enfoncent dans le sol spongieux où les ruisseaux s'étalent en marécages. L'alpage est tantôt bleu, tantôt violet, tantôt couleur d'or et couleur d'argent, selon les plantes qui se groupent et croissent en sympathie avec le sol, suivant qu'il est sec ou qu'il est humide. Ces hautes prairies sont pleines de fleurs, de fleurs aux belles couleurs et de fleurs aux beaux noms. Les paquerettes (*Bellidiastrum Michelii*) perchées sur leurs pédoncules flexibles sont plus grandes que celles de la plaine, les violettes (*Viola calcarata*) s'étalent aussi grosses que des pensées, les parnassies (*Parnassia palustris*) laissent au moindre choc leurs pétales blancs s'effeuiller comme des flocons de neige. Ce ne sont que soldanelles dentelées (*Soldanella alpina*), étoiles jaunes (*Gagea Liottardi*) qui jaillissent du sol comme des crocus d'or, et puis les fleurs d'oiseaux (*Lotus corniculus*), ces espèces de lotus jaunes, et cet orchis qui sent la vanille (*Nigritella nigra*) et que les gens d'ici appellent la main du diable et la main de Dieu à cause de ses deux tubercules dont l'un est flétri, et puis la fleur de Saint Pierre (*Aster alpinus*) avec son cœur jaune auréolé de violet, le thé des Alpes (*Dryas octopetala*) qui guérit tout, et le cornichon (*Campanula thyrsoïdes*), cette campanule blanche que l'on mange en gratin avec du pain et du lait, et les gentianes qu'on appelle ici patte de poule ou patte de loup et dont on dit que les racines en tisane guérissent la fièvre. Une telle flore ne peut qu'être génératrice d'innombrables panacées.

Aux veillées d'hiver, qu'on appelle là-haut les « veilleries », tous les hommes qui tressent le chanvre à la

maigre lueur du foyer sont à la belle saison chasseurs de chamois, bergers, braconniers, coureurs de montagne et tous récoltent les herbes dont ils savent les vertus. Quant aux femmes qui filent ou tricotent à côté d'eux, elles content les vieilles histoires et se passent les anciens secrets. C'est que, en Dauphiné, chacun croit aux simples et pense avoir sur les maladies et leur traitement des lumières particulières. Chacun ramasse les plantes rencontrées le long des chemins. Les bergers de la montagne, pendant que le chien garde le troupeau, cueillent le genépi ou le pied de chat. Dans les hameaux, chacun, à côté de sa maison basse, possède un minuscule jardin clos d'un treillage mal planté pour le préserver des volailles, où croissent, serrées les unes contre les autres, des plantes médicinales entremêlées de laitues ou de persil. On trouve là, croissant dru, les espèces les plus diverses, la bourrache, la camomille, la mauve, le souci, la menthe, la tanaïsie, sans oublier deux à trois pieds de pavots. Le long des éboulis, un autre jardin botanique s'élève, spontanément celui-là, où s'essaient à l'aventure l'ortie et son cortège de lamiers, l'armoise, l'absinthe, la bardane, la jusquiame. Dans les bois de mélèze, la digitale jaune et l'aconit voisinent avec les framboises et les airelles. En bordure des bois pousse l'astrance (*Astrantia major*), cette délicate ombellifère qu'on appelle soleil dans l'Oisans et avec laquelle on fait des infusions dont on frictionne les membres des bêtes fatiguées. Dans ces hautes régions du Dauphiné, la nature donne à profusion les remèdes nécessaires, aussi voit-on dans chaque foyer, d'innombrables bouquets qui, accrochés aux poutres ou à des clous plantés le long des murs achèvent leur dessiccation.

Comme du temps des colporteurs, où l'on ne soignait guère, ainsi que l'a remarqué Monsieur le Professeur ALLIX, que « les chauds et froids » pour les hommes, « les sangs tournés » pour les femmes, et les vers pour les enfants, la pharmacopée populaire se rapporte surtout à ces trois catégories de maladies, mais, viennent s'y ajouter à cause de la configuration particulièrement accidentée du terrain, un grand nombre de remèdes s'appliquant aux

cas pathologiques résultant des chutes, c'est-à-dire, les entorses, foulures, coupures, plaies diverses, ainsi que plusieurs spécifiques pour les rhumatismes particulièrement florissants en Dauphiné, et les inévitables dépuratifs, les fortifiants toniques et toute une médication relativement riche pour l'infinité des malaises de la vie quotidienne.

*
**

1. — Le « chaud et froid », en Dauphiné, englobe toute la série des affections pulmonaires depuis le rhume le plus banal jusqu'à la plus inquiétante des pleurésies. Le premier principe, qui ne souffre aucune dérogation, consiste à faire « transpirer » le malade. On le couche donc, enveloppé de chemises de flanelle, dans un lit bien couvert et l'on commence le traitement en faisant absorber au patient des tisanes bouillantes édulcorées de préférence avec du miel auxquelles on ajoute une liqueur plus ou moins alcoolisée. Les tisanes peuvent être les infusions des béchiques habituels : violette, tussilage, bourrache, pied de chat, bouillon blanc, ou mieux encore, ces deux dernières espèces étant vénérées à l'égard de puissantes panacées, des infusions de genépi (diverses espèces d'*artemisia* et d'*achillea*) ou de « vulnéraire des Chartreux » (*Hypericum nummularium*). Une tisane plus héroïque encore, caractérisée par le Dr CHABERT du terme de « remède le plus vertueux » est l'infusion de carcasse de vipère. La liqueur ajoutée à ces diverses préparations est tantôt une liqueur de gentiane, tantôt une macération dans l'eau de vie de grains de genièvre, de genépi ou de vulnéraire des Chartreux.

Les remèdes absorbés, on passe ensuite à la médication externe. Là, suivant les régions, règne la plus dérouterante fantaisie. Dans les villes on a recours aux cataplasmes habituels de farine de lin et de farine de moutarde. Dans les campagnes, on prépare extemporanément une sorte d'emplâtre en enduisant un papier à la fois résistant et poreux (le papier de boucherie par exemple) d'une couche de graisse de marmotte ou de graisse de vipère, s'il s'agit de soigner un adulte, tandis que l'on

emploie de la graisse de poule s'il s'agit de soigner un jeune enfant ou un bébé. En Oisans, le comble du raffinement consiste à rechercher comme support de la masse emplastique un papier bleu analogue au papier bleu qui enveloppait autrefois les pains de sucre ! Si malgré tous ces soins l'état du malade s'aggrave, on n'hésite pas à recourir à des médications qui passent pour héroïques et qui n'en sont pas moins barbares, telles que l'application sur la poitrine du malade de la peau encore chaude d'un lapin ou d'un chat écorchés vifs, ou le corps tout saignant d'un pigeon, d'un poulet ou d'un coq ouverts en deux, alors qu'ils étaient encore vivants !

*
**

2. — Les rhumatismes sont très fréquents en Dauphiné à cause du climat particulièrement froid, souvent humide et qui comporte de brusques changements de température.

Le remède habituel est la tisane de feuilles de frêne ou celle de Reine des Prés (*Spiraea Ulmaria*) dont on fait grand usage. Les médications externes sont assez variées, allant de la simple application d'une feuille de chou autour de l'articulation douloureuse, jusqu'à la dérivation que peut produire la rubéfaction provoquée par des frictions d'ortie (*Urtica dioica*) ou des piqures d'abeilles en passant par des applications locales de graisse de volaille, de marmotte ou de vipère.

*
**

3. — Pour les chutes, le remède classique aussi bien dans les villes que dans les campagnes les plus reculées est ce qu'on appelle ici « le benjoin ». On l'emploie tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Pour les contusions, les applications d'arnica sont classiques. Pour les foulures et les entorses (indépendamment des soins donnés par les rhabilleurs) on fait des cataplasmes de feuilles de sauge cuites dans du vin. S'il y a hémorragie, on arrête le sang par des applications de toile d'araignées, de sucre en poudre, ou, si l'on est à proximité d'un champ, par application d'un cataplasme confectionné avec cinq herbes

d'espèces différentes, de préférence, disaient les anciens, cueillies par une vieille femme. *L'Allium victorialis*, l'herbe aux neuf chemises, arrête l'écoulement du sang, et les pétales de lis (*Lilium candidum*) après une préparation particulière passent pour remplacer avantageusement le taffetas d'Angleterre. S'il y a une plaie, on la panse avec les feuilles couvertes d'un duvet laineux, telles que celles du tussilage, qu'on appelle dans la région « feuilles de pattes », ou celles du bouillon blanc, ou bien on applique des feuilles de plantes vulnérables écrasées, telles que le millefeuille (*Achillea millefolium*), l'herbe au petit Robert (*Géranium Robert*) ou l'anthyllide vulnérable (*Anthyllis vulneraria*). Si la plaie est ancienne on l'améliore en la lavant avec de la tisane d'absinthe ou avec une décoction de feuilles de sauge dans du vin. Un remède indiqué par le D^r CHABERT dans son opuscule sur l'emploi des plantes sauvages en Savoie est ce qu'il appelle l'huile de marmotte, qu'il ne faut pas confondre avec la graisse de marmotte, ni avec l'huile de « marmote » ou d'abrignon. Grâce au remède indiqué par le D^r CHABERT, la plaie ne suppure pas et guérit vite. Nous en parlerons dans le chapitre spécialement consacré à l'huile d'abrignon.

*
**

4. — On fait « mûrir » les abcès en y appliquant un emplâtre fait de mie de pain, de savon et de graisse blanche, ou de mie de pain et d'huile, ou de simple mie de pain mâchée. S'il s'agit d'un panari, ou « mal blanc » on n'hésite pas, pour commencer, à « l'ébouillanter » en plongeant le doigt malade dans de l'eau aussi chaude que possible, après quoi, il s'agit de « faire tirer » le mal, et de « faire donner », ce pourquoi l'on applique autour du doigt un emplâtre de poix achetée chez le cordonnier. Le résultat de ces médications successives n'empêche jamais le malade d'avoir recours ensuite aux soins d'un médecin, mais ces rites populaires sont généralement toujours observés fidèlement, malgré leur inefficacité certaine.

*
**

5. — Quant aux brûlures, on continue dans les campagnes à les traiter par « le secret », suivant le procédé toujours en honneur des guérisseurs, ou bien l'accident arrivé on applique sur la brûlure les ingrédients les plus variés : toile d'araignée, conserve de tomates, peau de serpent, pommes de terre crues râpées, beurre (et surtout, indique Van Genepp, le beurre fait le jour de la Saint Jean et gardé spécialement à cet effet), ainsi que de l'huile, et de préférence l'huile de millepertuis. Parfois, on lave l'endroit brûlé avec de l'eau de vie où a trempé une peau de serpent, ou bien encore, après ingestion d'une infusion d'herbe au petit Robert, on recouvre la plaie de feuilles de plantain.

*
**

6. — On arrête les saignements de nez en mettant une clef ou tout autre objet froid dans le dos du patient auquel on fait lever le bras opposé à la narine qui saigne.

*
**

7. — Pour le hoquet, on l'arrête tout net en effrayant le malade, ou bien, si ce procédé ne réussit pas, le patient doit répéter sans arrêt, et si possible sans respirer, la formule suivante : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté... »

*
**

8. — Le mal de dents, s'il est provoqué par une inflammation, se calme avec des bains de bouche faits avec une décoction de fleurs de sureau. Quand les dents sont cariées, on doit se laver la bouche avec de l'eau de vie.

S'il s'agit d'une angine ou d'un mal de gorge, le malade se gargarise également avec de l'eau de vie ou avec une infusion de feuilles de ronces sucrée avec du miel.

*
**

9. — Dans les cas de coliques, rien n'agit mieux, dit-on en Dauphiné, qu'une infusion de graisse de vipère, ou de peau de vipère séchée, ainsi qu'un cataplasme de graisse de vipère, à moins que l'on ne boive une bonne cueillerée d'eau de vie contenue dans un flacon étroit où l'on a

plongé une vipère vivante. Pour une simple indigestion, une infusion de camomille suffit. Quant à la diarrhée, on l'arrête avec les baies d'airelles (*Vaccinium Myrtillus*) qu'en Dauphiné on appelle « embrunes », ou avec une infusion d'herbe au petit Robert (*Geranium Robert*), une infusion de graines de plantain, ou bien encore une infusion de « trainasse », ce petit œillet nain (*Dianthus subacaulis*) qui pousse dans les prairies rases ou sur les rochers vers 1.800 ou 2.000 mètres d'altitude.

*
**

10. — Le tonique le plus réputé est la gentiane (*Gentiana lutea*), mais on apprécie également la petite centauree (*Erythrea centaurium*), ainsi que le genépi et l'absinthe.

Au printemps et à l'automne, on prend comme dépuratif des préparations à base de noyer ou des décoctions de racines de bardane ou de chicorée.

*
**

11. — On calme les piqûres d'abeilles ou d'insectes en les frictionnant avec le suc de trois herbes d'espèces différentes, cueillies au hasard et pilées ensemble, ou bien, plus simplement, en les frottant avec une feuille de plantain ou en y appliquant un peu d'essence de lavande. Les yeux enflammés sont lavés et baignés avec des décoctions de fleurs de sureau, de fleurs de bleuet ou de feuilles de plantain. On conseille plus particulièrement le bleuet pour les yeux clairs, le plantain pour les yeux noirs. Quant au vieux remède déjà tort en honneur au XVIII^e siècle, l'eau de vigne, il continue toujours à être employé.

En hiver, on soigne les engelures en les lavant soit avec de l'urine, soit avec de l'eau de Javel, soit avec du vinaigre, froid, ou bouillant.

*
**

12. — Les femmes se soignent beaucoup en Dauphiné, la circulation du sang étant l'objet constant de leur préoccupation ! Les gouttes d'hamamélis sont devenues clas-

siques et chaque jour les dauphinoises absorbent force tisanes d'armoise ou des préparations analogues aux « Jouvences » spécialisées. Les injections se font avec des décoctions de feuilles de noyer ou d'ortie blanche. Les nourrices font tarir leur lait avec des infusions de persil. Quant aux accouchées, aucune ne se « relèverait » bien si on ne lui administrait de copieux bouillons de poule.

*
**

13. — Mais la grande inquiétude des mères, en Dauphiné, est causée par la présence des « vers » ! Toute mère digne de ce nom croit de son devoir d'administrer un vermifuge à son enfant, une fois par mois, au moment du changement de lune. L'enfant en proie aux vers, d'après les symptômes bien établis par l'expérience populaire, ne manque pas d'être pâle, nerveux, d'avoir les yeux creux, brillants et cernés. Son sommeil est agité, et, signe infailible, il grince des dents. Depuis sa naissance, le bébé dauphinois est condamné aux vermifuges les plus variés. Le Dauphiné a vu naître plusieurs spécialités de vente courante dans les officines, l'une d'entre elles offre même cette particularité curieuse d'être également destinée aux enfants, aux jeunes chiens et à divers animaux domestiques ! Les vermifuges les plus courants sont l'absinthe que l'on prend en infusion ou en lavement, l'ail, qui jouit d'une grande renommée, et surtout, remède éminemment local, un cataplasme d'encens « mâle » préparé en mélangeant l'encens pulvérisé finement avec de l'eau de vie jusqu'à consistance d'une pâte que l'on étend sur un papier et que l'on applique soigneusement sur le nombril de l'enfant, seul endroit, où, d'après la tradition populaire, les vers viennent respirer !

*
**

14 — On prépare encore en Dauphiné des tisanes contre l'embonpoint avec des mélanges de feuilles de frêne et du prêle (*Equisetum palustre*). Les personnes atteintes de dartres ou autres « vices du sang » les guérissent avec les tisanes de fleurs de pêcher ou de pensées sauvages. Pour le « sang trop épais » déterminant

des vertiges ou autres malaises analogues, on utilise beaucoup « l'herbe à la saignée » (*Betonica officinalis*), nom local donné à la bétoutine qui fut si appréciée des anciens.

D'après Mathonnet, de la Grave, les jeunes filles, dans les Hautes-Alpes, se fardaient avec l'écorce de la racine d'*Onosma echiioides*.

La véronique est très estimée pour les refroidissements et elle est aussi employée en médecine vétérinaire, on en fait des infusions qui, battues avec de la crème et de l'huile, font digérer les bêtes qui, d'après le pittoresque langage des montagnards, ont « mangé un mauvais morceau ».

Si la trainasse (*Dianthus subacaulis*) est appréciée en Oisans pour calmer les coliques, on recherche activement en Chartreuse le « raisin » (*Botrychium Lunaria*) qui a la propriété de guérir les coliques des bêtes et des gens. Cette plante se trouve en abondance dans les alpages du Charmant Som où les campagnards viennent la ramasser en grand mystère.

Les vieux ulcères sont souvent pansés avec les feuilles de la Bardane (*Lappa major*) qui, écrasées, nettoient les plaies et aident à la cicatrisation. On les lave également avec une décoction de feuilles de sauge (*Salvia officinalis*) dans du vin. La sauge n'a pas en Dauphiné la réputation dont elle jouissait dans les anciennes pharmacopées et on ne l'emploie guère que, en cuisine, pour aromatiser les châtaignes cuites à l'eau ou les rôtis de viande de porc. Quant à la sauge des prés (*Salvia pratensis*) qui dresse ses belles hampes florales d'un bleu violacé, on en fait des tisanes stomachiques, toniques et stimulantes. On l'appelle, en Oisans, « morelle » et, mélangée à la pensée sauvage (*Viola tricolor*) surnommée « violette de terre » et au pied de chat (*Gnaphalium dioicum*), elle constitue une tisane renommée que les montagnards de cette région boivent durant toute l'année pour se conserver en bonne santé. La Verveine (*Verbena officinalis*) aux épis d'un mauve délicat, si abondante le long des chemins, n'est plus « l'herbe à tous les maux » de jadis, la plante magique cueillie par les druides et les sorciers, mais on l'emploie en cataplasmes avec du vinaigre, dans les pleurésies

et on en fait grand cas comme vulnérable, quoiqu'elle soit moins prisée que l'arnica. Les fleurs de pêcher qui sont légèrement purgatives et vermifuges sont données aux enfants sous forme d'infusion, dans l'eau ou dans le lait, en guise de dépuratif léger. De même, la maladie appelée « rache » des enfants ne résiste pas aux tisanes de fleurs de pensée sauvage (*Viola tricolor arvensis*) : La bourrache, indépendamment de ses vertus béchiques bien connues, est employée pour faire « sortir » les boutons de la rougeole et on la tient en grande estime.

Une plante très appréciée de ceux qui la connaissent est la Garance voyageuse (*Gallium aparine*) dont les infusions sont bonnes pour toutes les maladies !

Quant au caille lait jaune (*Galium verum*) on ajoute parfois ses sommités fleuries à la présure pour aromatiser les fromages.

Sur les marchés de Grenoble on vend une racine appelée « Tamuss » ou « Racine de feu ». C'est le Tamier, *Tamus communis* (*Dioscorées*), cette plante grimpante aux feuilles minces, luisantes, à nervures ramifiées, aux fruits rouges et charnus. Le Tamier, encore appelé Herbe à la femme battue, est très abondant dans les bois et dans les haies. On vend fort cher des rondelles de cette racine accompagnées d'un savoureux prospectus digne des marchands d'orviétan de jadis !

« A tous ceux qui souffrent, à tous ceux qui, après « avoir tout essayé, restent désespérés de n'avoir pas « même obtenu le plus léger soulagement, je dis : Espoir « et confiance, essayez la bienfaisante racine Tamuss, le « feu ardent des montagnes, cette plante que nous vous « présentons de père en fils, depuis des centaines d'an- « nées »... Suit le mode d'emploi : « Si vous avez des « névralgies, des rhumatismes, de l'arthritisme, de la « sciatique, un lumbago, des crampes, des douleurs inter- « costales, des maux de dents, des maux de tête, des con- « tusions, la goutte, l'emphysème, etc..., tout ce qui est « occasionné par une mauvaise circulation du sang, râpez « gros comme une noisette de bonne racine et étendez « cette pâte onctueuse sur la partie qui vous fait mal en « frictionnant légèrement, jusqu'au moment où la peau

« devient sèche, pour bien faire pénétrer le suc de
« Tamuss par les pores de la peau. Un mal de dents, un
« mal de tête, un torticolis disparaissent définitivement
« dès la première application en une vingtaine de se-
« condés. Pour le mal de dents, application de la tempe
« à la dent malade sur la joue. Pour le mal de tête, appli-
« cation sur chaque tempe. Pour les anciennes douleurs
« telles que rhumatismes, sciatiques, arthrite, etc..., appli-
« cation de 2 ou 3 fois par jour pendant 3 jours, même
« si, comme c'est normal, la douleur disparaît dès la pre-
« mière application. Si la réaction produit une très forte
« sensation de chaleur, un peu de lait étendu sur la
« partie frictionnée calme le feu ardent. Pour conserver
« votre racine, l'enterrer dans un peu de sable humide et
« dans un endroit frais. Pendant l'usage, l'envelopper
« dans un linge humide pour l'empêcher de se dessécher.
« On nettoie la racine à l'eau de vie... Notez bien : cette
« plante n'est pas médicinale et n'est pas employée en
« médecine. Ne jamais l'employer sur une plaie. »

Cette avant-dernière et savoureuse constatation, desti-
née à mettre le prudent marchand à l'abri de la loi, con-
tribuait certainement à allécher les amateurs, car, avant
la guerre, la racine de Feu était très demandée !

Les Dauphinois, gens avisés, tirent parti de tout. C'est
ainsi qu'ils mangent en potage ou en guise d'épinards les
jeunes plantes d'ortie, ainsi que le *Chenopodium Bonus*
Henricus qui pousse en abondance autour des maisons en
ruines ou dans les pierrailles avoisinant les jardins. Ils
mangent en gratin, avec du pain et du lait, le cornichon,
qui est la *campanule* *thyrsoïde* si abondante dans les
hautes prairies de l'Oisans. Toujours dans la même région,
on parfume les potages avec le *Myrrhis odorata*, la myrrhe
odorante qui contribue à donner aux pâturages des mon-
tagnes leur odeur si particulière, légèrement anisée.
Quant aux feuilles de tussilage, de bétoine et d'arnica,
elles sont souvent fumées en guise de tabac.



Ainsi que nous venons de le voir brièvement, les re-
mèdes populaires, en Dauphiné, sont innombrables. La

plus grande partie est empruntée à la flore, mais plusieurs animaux, tels que la vipère et la marmotte, servent à la confection de préparations très réputées.

Nous allons successivement étudier quelques-unes de ces plantes dont l'usage est plus particulièrement dauphinois, ainsi que quelques remèdes empruntés à la faune de cette région, sans oublier quelques éléments d'une pharmacopée populaire très caractéristique, mais qui sont tombés aujourd'hui à peu près en désuétude, tels que la manne de Briançon, les pierres de Sassenage et la Boule des Chartreux.

*
**

II

DE QUELQUES REMEDES POPULAIRES EMPRUNTES A LA FLORE LOCALE

LES FEUILLES DE FOUGERE

CRYPTOGAMES VASCULAIRES :

LA FOUGÈRE.

POLYSTICHUM FILIX MAS.

La Fougère (*Polystichum Filix-mas*) se trouve en Dauphiné jusque dans les environs de 2.000 mètres. Elle est fréquente dans les bois de sapins ou de mélèzes exposés au nord où l'humidité facilite son développement.

Les anciens connaissaient ses propriétés vermifuges. Dioscoride et Galien constataient que la racine (c'est-à-dire le rhizome) de la fougère mâle « pousse les vers larges hors du ventre si l'on en boit le poids de 4 drachmes avec de l'eau de miel... ». Elle avait la réputation de rendre les femmes stériles et de les faire avorter. La poudre de sa racine séchée passait pour guérir les ulcères et l'on recommandait de manger les nouvelles feuilles en potage émollient. Pline ajoutait que ses feuilles tuaient les punaises et qu'elles ne souffraient point de serpents auprès d'elles.

On croyait autrefois que la fougère fleurissait le jour de la Saint-Jean et que seuls les bergers en voyaient les fleurs. Une légende prétendait qu'il fallait « veiller la fougère » à minuit, la nuit de la Saint Jean, afin de la voir éclore et si l'on arrivait à ce résultat, l'on pouvait être certain de découvrir un trésor dans l'année. Une autre légende affirmait que, si un homme se trouve à minuit précis dans un endroit si couvert de fougères qu'il ne puisse entendre ni parler ni sonner, le diable ne manquera pas de lui apparaître avec une bourse d'argent qu'il lui offrira.

On connaît dans le Dauphiné les propriétés vermifuges du rhizome de fougère. Néanmoins on ne l'emploie pas à cet effet, lui préférant les autres vermifuges plus faciles à administrer. On se contente dans les régions montagneuses de faire coucher les enfants débiles ou rachitiques sur des matelas de feuilles de fougère, ce qui passe pour les fortifier.

La fougère faisait partie du contenu de « la balle » des colporteurs de l'Oisans. La reproduction suivante d'une planche magnifiquement coloriée faisant partie de la collection de gravures d'un marchand de plantes montre avec quelle fertile imagination ils représentaient la fougère en pleine floraison !

II

LES BAIES DE GENIEVRE

PHANÉROGAMES.

GYMNOSPERMES.

CONIFÈRES.

LE GENÉVRIER.

JUNIPERUS COMMUNIS.

Le Genévrier (*Juniperus communis*) appartient à la famille des Conifères. C'est un petit arbrisseau à feuilles raides, aiguës, verticillées par trois. Ses fruits sont communément appelés des baies, à cause de leur aspect, mais ce sont en réalité des cônes dont les bractées charnues enferment trois graines. Les fruits mûrissent en deux ans, ce qui fait que le même rameau porte à la fois des fruits verts et des fruits d'un noir bleuâtre. Leur odeur est résineuse, aromatique, leur saveur à la fois amère et sucrée est très caractéristique. VILLAR constate que cet arbrisseau est très commun et VERLOT note comme stations habituelles les coteaux secs des basses montagnes, les parages



LA FOUGÈRE, d'après une gravure de Colporteur.
(Musée dauphinois, Grenoble)

de la Bastille, Comboire, les environs de Gap. En réalité on le trouve un peu partout en Dauphiné, où il est très en honneur en médecine populaire.

Le Genévrier était connu et employé dans l'antiquité. Dioscoride rapporte que le genévrier est âcre, qu'il échauffe et provoque l'urine, et que, en breuvage, il est bon contre la toux, les « ventosités », les enflures et tranchées du ventre, ainsi que contre les choses venimeuses et les poisons. Il conseille d'appliquer les feuilles en cataplasme contre les morsures de vipères. Galien le vante également et Pline le conseille contre la sciatique à raison de 4 grains bus dans du vin blanc. Il le préconise en onctions sur le corps pour préserver de la morsure des serpents. Matthiolo rapporte que des gens retenus au lit par la goutte furent guéris pour avoir été baignés jusqu'aux reins dans une forte décoction de bois de genévrier. D'après le même auteur, quatre ou cinq onces de lessive de cendres de genévrier bues dans du vin blanc guérissent l'hydropisie et nettoient les reins « de toute gravelle ». Il en est de même du vin blanc dans lequel ont bouilli des baies de genièvre, et Matthiolo affirme qu'il y a peu de plantes en Europe d'aussi bon usage. On conseillait jadis de couper son bois au mois de mars, et de cueillir les baies de préférence lorsque le soleil entraît dans le signe de la Vierge. Il était très en honneur dans les anciennes pharmacopées.

Le « médecin des Pauvres » écrit que la providence divine a fait naître le genévrier en tout temps, en tous lieux, toujours vert pour la commodité des pauvres, car son bois ne sert pas seulement à les chauffer « sans coût et sans frais » mais aussi il les préserve de leurs maladies, puisque sa décoction est sudorifique tandis que ses baies sont « stomachales et cordiales ». Il considère le genévrier comme un remède presque universel qui « fortifie le cerveau, dégage la poitrine, donne la vigueur au cœur » ...Il conseille pour les « coliques venteuses » de donner des lavements avec les décoctions de baies de genièvre dans du vin, pour les fièvres pestilentiennes il indique de concasser cinq à six grains de genièvre que l'on absorbera avec un jaune d'œuf et un peu de vin, il fait

soigner les tumeurs en préparant des sachets avec des feuilles d'absinthe, des semences de fenouil, des grains de genièvre concassés, bouillis dans du vin blanc et « appliqués chaudement ». Pour la faiblesse des nerfs il conseille de farcir une oie d'herbes aromatiques et de grains de genièvre, de la faire rôtir et de se frictionner avec la graisse qui « en distillera ». Quant aux refroidissements, « on se déchargera le cerveau » facilement en mâchant le matin à jeun quelques baies de genièvre comme on ferait d'une pastille.

Les premières pages du « Médecin des Montagnes », livre éminemment grenoblois, contiennent la recette pour faire une bonne boisson destinée à ceux qui n'ont pas de vin. Cette recette est à base de graines de genièvre. Il s'agit simplement de faire infuser les baies bien mûres et concassées dans de l'eau avec un peu d'absinthe, et après un mois de macération on obtient un vin « propre à l'estomac » et qui « aide à la digestion ».

Une pharmacopée populaire analogue, quoique moins ancienne (1803) conseille d'absorber le matin à jeun vingt à vingt-cinq baies en guise de pastilles afin de fortifier la poitrine, tandis que 5 à 6 grains avalés après le repas aident à la digestion. L'auteur prépare des onguents qu'il qualifie d'excellents les uns contre la teigne, les autres contre la gale. Les premiers sont préparés par ébullition de baies concassées dans du beurre non salé. Le teigneux étant préalablement purgé, on nettoie sa tête avec de l'urine chaude, puis on applique l'onguent chaud avec un pinceau et on recouvre la tête d'une vessie de porc en guise de calotte. Cette préparation aurait guéri en huit jours et sans douleur, des teignes invétérées. Les onguents destinés à traiter la gale se préparent d'une façon analogue par ébullition des baies dans de la graisse de porc mâle, légèrement salée. Après avoir passé à travers une toile, on applique l'onguent sur la partie galeuse.

Les « remèdes charitables de Madame Fouquet » font également grand cas du genévrier. L'auteur prépare un extrait qu'il appelle la Thériaque des paysans en faisant bouillir dans une poêle des baies concassées avec de l'eau. Cette décoction est ensuite évaporée, édulcorée avec du

sucré « à discrétion ». On doit en prendre la grosseur d'une fève le matin à jeun et ne plus rien avaler de trois heures. Cette préparation est conseillée en temps de peste ou d'épidémie pour se préserver de la contagion. D'après cette pharmacopée, les baies de genièvre entraient dans la confection du « Vray Orviétan », remède si merveilleux que « parmi tous ceux que Dieu a révélés aux hommes pour la conservation de leur santé », aucun n'a fait plus de bruit que cet orviétan, qui, suivant le liquide dans lequel on le fait dissoudre pour l'absorber neutralise tous les poisons, guérit les morsures de vipères, les morsures des chiens enragés, les piqûres des bêtes venimeuses, calme les fièvres pestilentiellès et autres, l'épilepsie, le vertige, les indigestions, la mélancolie, la colique et la sciatique ! Le même auteur indique comme un précieux secret de laver le bétail, en temps de contagion, avec du vinaigre ou du vin où auraient bouilli des baies de genièvre « à discrétion »...

Le célèbre botaniste VILLAR énumère les usages auxquels peut servir cette plante et reconnaît qu'elle mérite quelque attention. Il regarde la poudre de ses feuilles comme un très bon escarrotique propre à nettoyer les vieux ulcères, à ronger les chairs superflues, à faire tomber les cors, à guérir les chancres... mais il en déconseille l'usage à l'intérieur, car il a constaté par expérience, étant médecin qu'il fatigue l'estomac. Il conseille les fumigations de baies de genièvre dans les hôpitaux, pour en « corriger l'air ».

CHABERT constate le pouvoir diurétique du genévrier, utilisé dans les cas d'hydropisie. Tantôt le malade boit du vin blanc où a macéré 24 heures durant la cendre du bois de genévrier, tantôt il boit du vin blanc ou de l'eau-de-vie dans lesquels ont infusé longtemps des baies de genièvre.

CORREVEON indique que les baies prises en petite quantité sont apéritives et favorisent la digestion. Il est hors de doute que les baies de genièvre ont une action stimulante sur l'organisme et qu'elles augmentent les fonctions sécrétives. Ce sont des diurétiques puissants et des sudorifiques énergiques. L'essence de genièvre a des pro-

priétés certaines et le D^r LECLERC mentionne une guérison obtenue dans deux cas de rhumatisme chronique par l'usage d'un mélange de 8 gr. d'essence et de 4 gr. d'éther à la dose de dix gouttes par jour.

C'est du genévrier qu'est extraite la célèbre Huile de Harlem de Kooning Tilly, composition secrète de grande réputation et qui serait efficace, d'après le D^r LECLERC dans le traitement des crises néphrétiques.

Le Gin est une eau-de-vie de Genièvre obtenue soit par distillation des baies préalablement fermentées soit par distillation de l'eau-de-vie de grains sur des baies de Genièvre.

L'essence de genièvre a des propriétés stomachiques, diaphorétiques et diurétiques, mais elle peut irriter les voies urinaires et provoquer de l'hématurie. On l'emploie dans le traitement des hydropisies, des artério-scléroses et de la cirrhose.

On utilise l'essence en fumigations comme excitant cutané dans le rhumatisme chronique. Les baies sont employées en infusion (8 à 15 gr./1000). Elles entrent dans la préparation de vins diurétiques tels que le vin de digitale composé et le vin de scille composé. L'essence de genièvre est employée à la dose de 2 à 6 gouttes pour l'usage interne. Pour l'usage externe elle entre dans le liniment de Rosen.

De nos jours, en Dauphiné, le genièvre est très employé en médecine populaire. Dans les montagnes, on a conservé l'habitude de faire brûler du bois de genièvre dans les locaux susceptibles d'être contaminés. De même on fait brûler du genièvre en Oisans, dans l'écurie où une vache vient de mettre bas. On pense que le genièvre purifie, chasse les maladies et on lui attribue le pouvoir de faire pondre les poules. On fait couramment brûler des baies de genièvre dans les appartements durant l'hiver pour les assainir, de même que l'on fait bouillir des feuilles d'eucalyptus pour un semblable usage. Les baies de genièvre entrent dans la préparation d'une liqueur à base de baies macérées dans de l'eau-de-vie. Cette préparation alcoolique passe pour fort active dans les cas de refroidissement. On fait également des emplâtres avec

les baies écrasées. D'après la tradition populaire, le genévrier, en Dauphiné, s'apparente à la sorcellerie et à la légende. Une coutume très ancienne est celle qui consiste à brûler, le matin du premier de l'an, un rameau de genévrier dans le double but de porter bonheur et de préserver le foyer de l'atteinte du mauvais sort. Il est même recommandé d'allumer, ce matin-là, le rameau de genévrier avant tout autre feu, si l'on veut être réellement préservé. Cet usage est si répandu que, au moment des fêtes de la fin de l'année, dans la semaine qui précède le jour de l'an on vend, sur les marchés de Grenoble, autant de genévrier que de gui et de houx.

Dans les hameaux du Haut-Dauphiné, une branche de genévrier suspendue au-dessus de la porte d'entrée sert d'enseigne pour indiquer que la maison ainsi décorée est un café ou une auberge. Ce rameau n'est changé qu'une fois par an, généralement le dernier jour de l'année et on l'orne de rubans et de fleurs de papier.

III

PETALES DE LIS

ANGIOSPERMES.

MONOCOTYLÉDONES.

LILIACÉES.

LIS (*LILIUM CANDIDUM*).

Le lis (*lilium candidum*, Liliacées) est souvent employé en médecine populaire dans la région du Dauphiné. Il est uniquement cultivé dans les jardins qu'il orne avec profusion aux beaux jours du printemps. Sa fleur est si belle, rapporte FUCHS, que les anciens la croyaient issue spontanément de la terre arrosée du lait de la lune ! Galien, Pline et Dioscoride reconnaissent que

ses feuilles appliquées sur les morsures de serpents les rendent inoffensives. Après les avoir fait bouillir on peut en panser les brûlures. Confites dans du vinaigre, elles hâtent la cicatrisation des plaies, et le suc des feuilles cuit avec du miel et du vinaigre est bon pour les ulcères. Le bulbe cuit sous la cendre sert également à panser les brûlures, pétri avec du miel, il remet en état les membres démis ou disloqués. Il embellit le visage et en efface les rides. Les graines, en décoction sont employées contre les morsures de serpents, et les feuilles broyées guérissent l'érésypèle ou « feu sacré » ainsi que les plaies et les ulcères.

Au XVIII^e siècle les pharmacopées populaires conseillent l'usage de l'oignon cuit sous la braise, pilé avec du beurre et du saindoux jusqu'à confection d'un onguent propre à faire mûrir et crever les abcès.

CORREYON, le botaniste suisse, préconise un traitement analogue pour les furoncles, engelures et plaies enflammées en mélangeant à du saindoux, afin d'obtenir un cataplasme émollient, des bulbes de lis préalablement cuits dans de l'eau ou sous la cendre. Le même auteur écrit aussi que les pétales du lis infusés dans l'huile guérissent les brûlures, les maux d'oreille et les gerçures de la peau.

Le D^r LECLERC affirme que les pétales macérées dans de l'eau-de-vie sont supérieurs au taffetas d'Angleterre pour panser les plaies superficielles.

A Grenoble, sur les marchés, à la saison des lis, les paysannes les vendent en abondance et vantent ces mêmes propriétés que reconnaissent à la fois CORREYON et le D^r LECLERC. On fait, en Dauphiné, une préparation excellente pour le pansement des brûlures en faisant macérer les pétales de lis dans de l'huile.

IV

BULBES D'AIL

LILIACÉES.

AIL.

ALLIUM SATIVUM.

L'ail (*Allium sativum*, Liliacées) est infiniment plus employé en médecine populaire que les pétales de lis. C'est le vermifuge des mères de famille qui croient de leur devoir de soigner leurs enfants à chaque lune nouvelle, aussi l'ail est-il employé à tort et à travers. La partie utilisée est la portion souterraine, constituée par une série de petits bulbes groupés les uns contre les autres et formant ainsi une seule masse. L'ail est cultivé dans tous les jardins potagers du Dauphiné, où il est très apprécié tant comme condiment que comme remède.

Les anciens connaissaient l'ail, et les Grecs l'appelaient d'un nom que l'on peut traduire par « rose puante » à cause de son parfum malodorant, et ils interdisaient l'accès de leurs temples à ceux qui en avaient mangé. Ils estimaient fort son usage et Dioscoride reconnaît son efficacité en tant que vermifuge. Il le dit bon contre les morsures des serpents, et celle des chiens enragés si l'on a soin de l'appliquer sur la blessure en guise de liniment. Mangé cru il adoucit la toux, et son application, pétri avec du miel, guérit « toutes sortes de gratelle, le feu volage, les lentilles, la teigne et la galle... » Sa décoction, tenue dans la bouche, calme la douleur des dents. Pline écrit que « l'ail est de grande vertu » et que son odeur seule chasse les serpents et les scorpions. Il conseille de le faire manger cru à ceux qui sont « hors du sens ». Il en prescrit l'usage à ceux qui ont la voix rauque et la poitrine faible. Il ajoute aussi qu'il guérit la pépie des volailles. Monsieur le Professeur PERROT rapporte que Charlemagne avait institué des fermes officielles où la

culture de certaines plantes était imposée. Dans les Capitulaires on lit que l'ail était du nombre des simples dont la culture fut prescrite par l'Empereur d'Occident.

CHOMEL, dans son abrégé de l'Histoire des Plantes, reconnaît que la racine de l'ail est un tel contrepoison, que beaucoup se croient à l'épreuve du mauvais air quand ils en portent sur eux, et certains en temps d'épidémie n'approchent un malade qu'après avoir introduit dans leur bouche un petit morceau d'ail. Chomel conseille de traiter ceux qui sont atteints de la petite vérole en leur oignant la plante des pieds avec de l'ail cuit sous la cendre. Le suc d'ail mélangé à l'huile de noix est excellent pour les brûlures, et l'ail pilé avec de l'huile d'olive, en consistance d'onguent, forme une préparation d'une odeur si désagréable, que les paysans l'appellent « moutarde du diable », mais d'une efficacité certaine pour résoudre les humeurs froides et faire disparaître les cors aux pieds. Le suc de l'ail mêlé à du beurre et du miel guérit la gale et la teigne, mêlé à du vinaigre et à du salpêtre, il tue les poux. Les anciennes pharmacopées populaires conseillent pour guérir les toux opiniâtres d'enduire la plante des pieds du malade avec du suc d'ail mêlé à du saindoux. On enveloppe ensuite les pieds avec un linge chaud et le malade se réveille guéri.

Pour les maux de dents, on doit mettre sur la dent douloureuse une gousse d'ail cuite sous la cendre, tandis qu'elle est encore chaude. On doit également en même temps en introduire une autre dans l'oreille.

Pour les coliques, il est conseillé d'avaler une ou deux gousses d'ail en guise de pilules. En avaler une gousse bien épluchée, chaque matin à jeun, durant tout le déclin de la lune, préserve de la goutte. De même, trois gousses d'ail prises à jeun, la veille de chaque nouvelle lune font évacuer les calculs si l'on a soin de boire ensuite un verre de vin blanc.

Les vieux auteurs reconnaissent que l'ail est un des meilleurs vermifuges, son odeur seule suffisant à tuer les vers. Ils conseillent de donner l'ail cuit dans du lait et quelques-uns spécifient dans du lait de chèvre. L'ail cru passait pour un excellent contre-poison dans les cas d'em-

poisonnement par les champignons, quant aux morsures de vipères, il suffisait pour les combattre d'appliquer de l'ail pilé sur la blessure et de manger en même temps une gousse d'ail cru.

Actuellement, on reconnaît à l'essence d'ail une efficacité réelle dans le traitement de diverses affections pulmonaires, dans les cas d'hypertension artérielle, de même que l'on constate son action vermifuge.

En Dauphiné, nombreux sont ceux qui, sachant qu'ils ont une tension artérielle trop élevée absorbent de l'ail cru avec la plus grande fantaisie, en salade ou frotté sur des croûtons de pain. Dans la région qui touche à la Haute Provence, on connaît les vertus curatives du bouillon d'ail assaisonné d'une cuillerée d'huile d'olive lequel, sous le nom « d'eau bouillie » passe pour une panacée, aussi l'administre-t-on dès les premiers maux quels qu'ils soient. Mais l'emploi le plus répandu est celui de vermifuge. Les mères de famille frottent le nombril de l'enfant avec une gousse d'ail. Plus souvent, elles administrent un lavement, une décoction d'ail dans du lait non sucré. Dans le traitement des oxyures, on emploie généralement les deux procédés simultanément. Dans les régions de l'Oisans, l'ail est administré d'une façon curieuse. S'il s'agit d'un bébé « en proie aux vers » on lui prépare un collier fait de gousses d'ail dont chacune est taillée en forme de cube et dont l'ensemble est enfilé en guise de collier que l'enfant devra porter tant qu'il présentera les symptômes inquiétants redoutés des mères dauphinoises. Si l'enfant est plus grand, on lui prépare une bouillie en pétrissant les gousses d'ail avec du vin. Cette sorte de pâtée est si peu appétissante que l'on doit la faire ingurgiter de force au petit patient.

L'ail est couramment employé dans le traitement des animaux, notamment dans l'élevage des jeunes chiens auxquels on donne chaque jour des gousses d'ail cru pour les débarrasser de leurs parasites intestinaux.

V

LE NOYER

DICOTYLÉDONES.

JUGLANDACÉES.

LE NOYER.

JUGLANS REGIA.

Le Noyer (*Juglans regia*) est très répandu dans le Dauphiné. C'est l'arbre caractéristique de la vallée du Graisivaudan, dans la partie comprise entre Grenoble et Romans, et son exploitation est, pour cette région, une source de richesse. Le noyer est cultivé pour son bois, fort renommé en ébénisterie et pour la vente de son fruit. Il occupe une place importante dans la médecine populaire du Dauphiné.

Son origine et son histoire thérapeutique touchent à la légende. Le *Juglans regia*, gland royal, ou encore *Juglans persica* aurait été apporté en Grèce par les rois de Perse (Leonart Fuschs). Le noyer aime les lieux montueux, humides et froids, et, comme tel, prospère fort bien en Dauphiné. Pline remarquait (d'après Dalechamp et Jean des Moulins) que « son ombre appesantit et offense le cerveau des hommes et porte nuisance à tout ce qui est planté auprès ». Il rendrait la tête pesante et la forte odeur de ses feuilles, pénétrant jusqu'au cerveau, nuirait grandement à ceux qui dorment sous son ombre. Cette tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Pour lutter contre ce danger, Correvon indique qu'il suffit d'enlever un peu d'écorce au tronc du noyer. Rolland indique que, dans certaines contrées, on se préserve d'une façon analogue, en brisant une branchette de l'arbre malfaisant ou en lui lançant une pierre contre le tronc, ce qui évite toute suite fâcheuse au repos plus ou moins prolongé que l'on prend sous cet ombrage dangereux. Le noyer peut aussi porter bonheur, et conserver la santé si l'on prend

soin, durant la nuit de la Saint-Jean d'en cueillir des rameaux que l'on placera au-dessus de toutes les portes et les fenêtres des maisons et des étables. L'annuaire de la cour royale de Grenoble (1841) relate que, dans chaque village de la région des Hautes-Alpes, lorsque passe une noce, il faut mettre sur une table deux noix confites et un verre de liqueur et les offrir aux époux, montrant ainsi qu'ils doivent être unis comme les deux coquilles d'une même noix. L'évangile des quenouilles relatait que, pour se faire aimer « moult merveilleusement », il fallait placer dans le soulier du pied gauche de la personne aimée une feuille de noyer cueillie durant la nuit de la Saint Jean.

Les partisans de la médecine qui croyaient à la théorie de la signature utilisaient les noix pour le traitement des affections de la tête et des maladies mentales, l'enveloppe verte du fruit représentant le cuir chevelu, la coque les os du crâne, l'amande le cerveau et les téguments les méninges (Monsieur le Professeur OFFNER, Dr LECLERC). L'antiquité tenait les noix en haute estime. Elles constituaient un contrepoison réputé. Le fameux antidote de Mithridate aurait été composé comme suit : « un homme prenant à jeun deux noix sèches, des figues autant, avec vingt feuilles de rue, le tout bien pilé ensemble, et y ajoutant un grain de sel... de ce jour-là, venin ou poison, aucun ne pourrait lui nuire. » De même, toujours d'après les anciens, on se guérissait de la morsure d'un chien enragé en mâchant à jeun plusieurs « noyaux de noix », puis en frottant avec des noix mâchées le lieu de la morsure. Et si l'on voulait savoir si le chien était réellement enragé, on n'avait qu'à laisser ces noix mâchées sur la blessure, pendant plusieurs heures, après quoi on les jetait à une poule ou à un coq. Si l'animal mangeait et n'en mourrait pas, le chien n'était pas enragé !

On se préservait de la peste et de toutes sortes de venins en mangeant, gros comme une noisette, d'une préparation analogue à celle de Mithridate, et en buvant ensuite du vin blanc. En Angleterre, d'après Chomel, on conseillait de se garantir de la peste en mangeant à jeun

des noix rôties. Dioscoride constate que les noix sont difficiles à digérer et « nuisantes » à l'estomac, qu'elles augmentent la colère et causent des douleurs de tête, qu'elles provoquent la toux et les vomissements. Néanmoins, il leur reconnaît de nombreuses vertus, elles sont, dit-il, plus faciles à digérer que les amandes, mangées vertes, elles « lâchent le ventre », c'est pourquoi l'on devait les manger au début du repas en buvant du vin cuit. Prises à satiété », elles chassent les gros vers hors des boyaux ». Pline l'affirme : « Tant plus de noix quelqu'un mangera, tant plus facilement il jettera les vers ». Mêlées avec du miel et de la rue, elles combattent efficacement les inflammations et les abcès, appliquées avec des oignons, du sel et du miel, elles guérissent les morsures de chiens ou d'homme, mêlées avec du miel, elles calment les inflammations des oreilles. Les noix brûlées avec leur coquille et appliquées sur le nombril apaisent les coliques. L'écorce seule brûlée et pilée avec du vin et de l'huile, et appliquée sur la tête des petits enfants leur fait venir de beaux cheveux. Dans le même ordre d'idées, Dioscoride recommande comme bon traitement de l'alopecie les noyaux des vieilles noix broyées et réduites en une sorte d'onguent. Les noix les plus anciennes passaient alors pour capables de guérir les gangrènes et les meurtrissures ainsi que les vieilles plaies et les ulcères.

Fuschs relate que, entre le premier et le quinzième jour de juillet, il faut prendre cent noix et « incontinent qu'elles sont cueillies de l'arbre » on doit les concasser avec leur écorce, y ajouter trois litres d'alun, mettre le tout dans un pot de terre neuf, jeter par dessus trois litres de bonne huile, mettre ledit pot en un lieu qui ne soit ni sec ni trop humide et quatre-vingt-dix jours après lesdites noix rendront une huile fort propre « à faire repousser les cheveux qui étaient tombés auparavant.

Les noix fraîches, étant plus douces que les anciennes nuisent moins à l'estomac. Selon Galien, on préparait avec le jus des coquilles de noix fraîches, c'est-à-dire avec ce que nous appelons le brou, un médicament propre à guérir les accidents de la bouche, comparable aux préparations contenant du miel et des ronces. Les

noix vertes, cueillies au mois de mai ou au début de juin, confites au sucre et au miel, sont, constatent les vieilles pharmacopées, bonnes à l'estomac et plaisantes au goût. Leméry les conseille pour donner « bonne bouche » et corriger la mauvaise haleine.

L'écorce des noix séchées et pulvérisées remplace le poivre et donne du goût à la viande, surtout si on lui adjoint un peu de sauge. Un bon secret, d'après Ettmuller, pour guérir la dysenterie, consiste à faire sécher à l'ombre des châtons de noyer, puis à les pulvériser et à les faire prendre avec de l'eau de plantain.

On prépare avec les noix vertes une « Eau de Noix » appelée encore « Eau des trois noix », que les anciens auteurs qualifient de « Fondement de Vie » ou encore « Fontaine de vie », tant ils en estiment l'usage ! Elle se fait en trois fois, fin mai, fin juin et « le dixième d'août, à la Saint-Laurent... ». On distille successivement les châtons, les noix très jeunes, puis les noix un peu plus mûres coupées en rondelles, les bouteilles bien bouchées sont exposées au soleil durant une quinzaine de jours, puis, on en mélange les contenus.

L'usage de cette eau prise à jeun tous les matins préserve de la peste et du mauvais air. Elle guérit le mal caduc, la paralysie, la migraine, le tournement de tête, elle fait revenir le lait des nourrices, elle sert à laver les yeux malades, elle calme les douleurs d'estomac, fortifie le cœur, rafraîchit le foie et « ôte les douleurs du ventre et des boyaux causés par les ventosités ». Elle fait aussi mourir les vers, elle ramène le sommeil, si l'on en frotte les tempes de temps en temps, elle « fait un beau visage », guérit les plaies, préserve les dents, bref, c'est une panacée inestimable.

Les feuilles du noyer sont également précieuses. Monsieur le Professeur OFFNER rapporte qu'on les conseillait autrefois dans le traitement de l'ictère. On les considérait comme vermifuges et elles entraient dans le traitement de la gale, de la teigne et autres maladies cutanées. On graissait les feuilles de noyer avec de l'huile de noix et de la cire jaune afin de les appliquer sur les plaies provoquées par les brûlures.

De nos jours, l'efficacité des feuilles est reconnue. Les feuilles, au printemps, en décoction à la dose de 10 gr. dans un litre d'eau constituent un excellent stomachique et dépuratif. On les emploie dans les affections scrofuleuses et lymphatiques sous forme de tisanes, sirops, pilules. Elles contiennent, outre la cellulose et la chlorophylle des éléments minéraux, une essence, une substance amère, un tannin, et surtout un principe appelé la Juglone (D^r OFFNER). Cette Juglone, expose Monsieur le Professeur OFFNER entre dans une spécialité contre les maladies de peau, et un pharmacien des Hôpitaux de Lyon, Camille Cons, prépara un extrait purifié de feuilles de noyer qu'il appela « Juglane ». Ce produit donne d'excellents résultats dans le diabète, sans que l'on sache exactement comment il agit ni par quel mécanisme il modifie le fonctionnement du foie. De toutes façons, il atténue les complications cutanées et il a une réelle action tonique.

Par expression des noix entre des plaques chauffées on obtient une huile, l'huile de noix. Au dix-huitième siècle, Chomel et de nombreux auteurs de pharmacopées la tenaient en haute estime. Ils lui reconnaissaient des vertus diverses. On la considérait comme un excellent vermifuge, prise, telle qu'elle, le matin à jeun, elle était bonne pour la gale du visage des enfants, elle empêchait « le poil » de tomber ou le faisait « renaître » ...elle apaisait les coliques, soit sous forme de lavements, soit sous forme d'omelette appliquée toute chaude sur le ventre d'un enfant. Elle était d'autant plus estimée qu'elle était plus ancienne. On la mêlait avec de l'eau de chaux pour panser les brûlures. On la faisait bouillir avec du vin blanc, après quoi on en imprégnait des compresses destinées au pansement des ulcères. Pour les dartres, rien n'était plus actif affirme l'auteur de « la Médecine et la Chirurgie du Pauvre » que l'huile de noix dans laquelle, au printemps, l'on avait fait cuire des crapauds vifs. Au seizième siècle, Dalechamp et des Moulins rapportent que ceux « qui cherchent l'épargne » la préfèrent pour s'éclairer, aux autres huiles, parce que

« il ne s'en gâte pas tant ». Elle peut remplacer l'huile de lin en peinture.

De nos jours, le noyer est très employé dans le Dauphiné. Pour préserver les chevaux de la piqure des taons et des insectes on les lave avec une forte décoction de feuilles de noyer. On dit que les feuilles de noyer chassent les fourmis. On noircit les cheveux en les lavant avec des feuilles de noyer. On se sert du brou comme d'une teinture. Le suc du brou de noix vertes passe pour faire disparaître les verrues et la teigne. Les feuilles cuites dans du vin rouge réalisent un dépuratif populaire très employé. On fait prendre aux enfants rachitiques des bains de décoction de feuilles de noyer. Cette décoction est aussi employée contre les engelures, on en fait des lotions, des gargarismes, et l'infusion de feuilles de noyer est employée couramment en injections vaginales. De nos jours, on prépare dans les campagnes une « eau de noix » qui n'a rien de comparable à « l'eau des trois noix » de jadis. C'est une sorte de ratafia obtenu par macération des noix vertes dans de l'eau-de-vie à laquelle on ajoute du sucre en quantité suffisante pour en faire une liqueur. Cette préparation, fort agréable au goût est considérée comme stomachique et digestive. Les téguments internes de la noix ont la réputation d'être un excellent remède des coliques néphrétiques, des fièvres intermittentes et de l'albuminurie (Mr COLLOMB).

D'autre part, ces mêmes téguments, mis à macérer durant une quinzaine de jours dans une eau-de-vie banale la transforment, après addition de quelques morceaux de sucre, en une préparation comparable aux meilleurs cognacs. Cette recette nous a été communiquée par un habitant de la région de Chanas, dans l'Isère, qui la tenait d'un cultivateur des environs de Voiron. Quant à la noix elle-même, il est courant, dans le peuple de l'appliquer, mâchée, sur les furoncles et les panaris, afin de hâter leur évolution. L'huile de noix est particulièrement recherchée pour apprêter la salade notamment la salade de « pissenlit » (*Taraxacum Dens-Leonis*) fort appréciée en Dauphiné. Les noix du Graisivaudan sont exportées dans tous les pays étrangers. Les confiseries

locales les enrobant de sucre et de fondants diversement aromatisés préparent avec les noix des spécialités qui, pour n'avoir rien de commun avec la médecine populaire, n'en sont pas moins, et à juste titre, hautement appréciées.

VI

ORTIE

URTICACÉES.

ORTIE.

URTICA DIOICA.

L'ortie (*Urtica dioica*, Urticacées) est très commune, en Dauphiné comme dans le reste de la France. Dioscoride connaissait son action hémostatique et tonique. Il conseillait d'appliquer sur les morsures de chien un cataplasme de feuilles d'ortie écrasées avec du sel. Il préconisait son emploi dans les pansements des ulcères « croûlants et malins ». Broyées et appliquées avec leur suc, à l'intérieur du nez, les feuilles d'orties servaient à arrêter l'écoulement du sang. Il les conseillait également en loch avec du miel dans tous les cas de pleurésie et d'inflammation du poumon.

Galien la disait aphrodisiaque si on la prenait bouillie avec du vin cuit. Elle passait, d'après lui, pour laxative, non pas par effet purgatif, mais parce qu'elle relachait « par chatouillement de l'estomac et des boyaux ». Selon Pline l'ortie est « féconde en remèdes », il la conseille lui aussi pour panser les morsures de chiens, arrêter les épistaxis, puis il constate que l'on fait revenir à eux les léthargiques en leur frottant les jambes et les cuisses avec de l'ortie. Prise avec de l'eau miellée, l'ortie provoque des vomissements faciles à la fin d'un banquet trop plantureux. De plus, il constate qu'appliquée sur

les emplacements dépilés, elle les « revêt honnêtement de poils », et, cuites dans de l'huile ou de la graisse d'ours, les feuilles d'orties calment les douleurs de la goutte. Le suc de l'ortie passe pour diurétique et « brise la pierre de gravelle ». Les anciennes pharmacopées lui reconnaissent toutes ces vertus. Pour l'épistaxis, rien de mieux qu'une application aux paumes des mains et à la plante des pieds d'un linge trempé dans le jus d'ortie tandis qu'on introduit dans les narines une pelure d'oignon trempée dans ce même jus. La tisane de feuilles d'ortie est non seulement bonne pour la gravelle mais encore elle purifie le sang et combat la goutte et le rhumatisme.

CORREVON, le botaniste suisse, lui reconnaît beaucoup de vertus. La racine d'ortie peut guérir un début d'hydropisie et délivre l'organisme des principes morbides. L'ortie séchée et les graines d'ortie constituent une excellente tisane dépurative contre la dysenterie, l'hydropisie, les maladies de poitrine, les crachements de sang, la jaunisse, l'urticaire et les hémorroïdes.

L'ortie sèche peut servir de fourrage aux animaux, sa tige donne une filasse comparable à la ramie. Ses graines peuvent être données aux volailles et ses feuilles hachées servent à l'élevage des dindons. Toujours d'après CORREVON rapportant ce qu'ont écrit d'autres botanistes ou herboristes suisses, le mélange de feuilles d'ortie, de genièvre et de plantain en décoction réalise un excellent remède dont il faut boire plusieurs gorgées chaudes durant la journée. Quant à la racine d'ortie (200 gr. hachées menu bouillies pendant une demi-heure avec un litre d'eau et un demi-litre de vinaigre), elle constitue une préparation apte à préserver les cheveux et à activer leur repousse. Les feuilles d'ortie serviraient à laver le linge.

Le Dr LECLERC a constaté lui aussi l'action hémostatique de l'ortie qu'avaient déjà remarquée les anciens, de même que ses propriétés antidiarrhéiques. Il conseille d'administrer le suc de la plante fraîche ou son extrait fluide dont on peut préparer un sirop.

VILLAR dit que l'ortie sert à préserver le bétail des maladies contagieuses. Il rapporte qu'avec l'écorce de

L'ortie on fait une toile et un fil analogue au chanvre. En Dauphiné, on continue à donner les plantes d'ortie au bétail, on se contente de les hacher menu quand elles sont destinées à la volaille. On dit aussi que les dindons ne s'élèvent pas si on ne leur donne régulièrement leur provende d'ortie hachée. Les dauphinois qui utilisent tout ce qui est susceptible d'être utilisé, et qui mangent en guise d'épinards le *Chénopodium Bonus Henricus*, en guise de salade les feuilles de primevère, les campanules thyrsoides en gratin, ainsi que nous l'avons déjà rapporté, ne manquent pas d'utiliser l'ortie dont ils mangent les jeunes feuilles en guise de potage ou accommodées à la façon des oseilles. Cette coutume populaire de manger les feuilles d'ortie est très répandue en Dauphiné. On lui attribue des qualités rafraîchissantes. L'ortie est encore employée comme révulsif et l'on en frictionne énergiquement les membres endoloris par les rhumatismes.

VII

MILLEPERTUIS

HYPERICACÉES.

MILLEPERTUIS.

HYPERICUM PERFORATUM.

Le millepertuis (*Hypericum perforatum*, Hypericacées) est une plante herbacée vivace, haute de 20 à 40 cm., qui doit son nom à ce fait que, vues par transparence, ses feuilles semblent percées d'une infinité de petits trous. Chacun de ces trous est en réalité une vésicule pleine d'essence. Le millepertuis a une tige anguleuse, portant des feuilles opposées, oblongues, sessiles. Les fleurs jaunes sont groupées en cyme terminale. La plante froissée répand une odeur balsamique, sa saveur est astringente, amère et assez fortement aromatique.

Le millepertuis est une plante commune en Europe où elle croît sur les talus, le long des chemins, dans les clairières. VILLAR écrit qu'elle possède des vertus « vulnéraires, apéritives, détersives et balsamiques à un degré éminent. « Déjà les Anciens lui attribuaient toutes les vertus et l'appelaient « *fuge daemonum* » pensant que cette plante mettait en fuite les mauvais esprits grâce à l'odeur qu'elle dégage et qui évoque l'encens, tandis que dans l'article consacré au millepertuis, les auteurs de l'Encyclopédie (DIDEROT et D'ALEMBERT) expliquent que ce nom lui a été donné non pas parce que cette plante a le pouvoir de chasser les démons, mais parce qu'elle est d'une très grande utilité pour soigner ceux dont la mélancolie est si développée qu'on les croirait « possédés » !

CORREVEON rapporte qu'en Suisse on l'appelle « l'herbe aux fées » à cause de sa grande efficacité. Dans certaines régions, le millepertuis cueilli durant la nuit de la Saint Jean préserve de la maladie et des sorcières. On en conserve des bouquets durant un an, et placés aux alentours de la maison, ils la mettent à l'abri des maléfices. On doit les brûler à la Saint Jean suivante.

On se garantit de la foudre en jetant au feu une brindille de millepertuis, et diables et démons en ont une telle aversion qu'ils s'enfuient dès qu'on en brûle un rameau. Les feuilles froissées de cette plante laissent sourdre un suc rouge comme du sang, aussi les adeptes de la « théorie de la signature » en faisaient-ils le spécifique de toutes les lésions entraînant une perte de sang. Que ce soit pour cette raison ou pour son efficacité réelle, le millepertuis fut toujours considéré comme le plus actif des vulnéraires.

Dioscoride conseillait de l'appliquer broyé en guise de cataplasme afin d'étancher le sang, ou de guérir les brûlures. Le suc du millepertuis frais, broyé avec sa semence et bu le matin à jeun passait pour purgatif. Les anciennes pharmacopées faisaient entrer les feuilles et les sommités fleuries dans la confection de l'eau vulnéraire, les feuilles dans la poudre contre la rage, les fleurs dans l'huile de scorpion composée, la thériaque, le mithridate, le baume tranquille, le baume du Commandeur, le baume vulnéraire

et l'huile de petits chiens. Cette dernière préparation, qualifiée du nom de « huile de baume excellent », se préparait en mettant à macérer des fleurs de millepertuis dans de l'huile d'olive durant 30 jours. On devait soit l'exposer au soleil pendant la canicule durant un mois environ, soit la laisser mijoter une quinzaine de jours sur des cendres chaudes. Après quoi, on passait le tout au-dessus d'un pot de terre neuf, on y ajoutait du « bon gros vin noir », on portait le mélange à ébullition et on y jetait « deux petits chiens en vie » de l'âge de 8 à 15 jours, ainsi que des vers de terre préalablement bien lavés au vin, après quoi on laissait chauffer ce mélange jusqu'à évaporation totale du vin, puis on coulait ce baume qui fortifiait les nerfs et était excellent contre les plaies d'armes à feu ainsi que contre les douleurs de la goutte et de la sciatique.

Le millepertuis était en outre la base de recettes « fort bonnes » contre les ulcères, la gale, la teigne, les dartres invétérées et son eau passait pour « déraciner le mal ». Sa décoction « faite en vin » était considérée comme excellente contre les crachements de sang et servait également à panser les plaies.

Le Dr LECLERC, rapporte dans sa « Phythothérapie » que les chirurgiens de Montpellier utilisaient le millepertuis comme vulnéraire de premier ordre et faisaient une préparation renommée, en faisant macérer les fleurs de l'*Hypericum perforatum* dans une liqueur résineuse tirée des vésicules d'orme (Encyclopédie). Cette liqueur servait à consolider les plaies et les ulcérations tant internes qu'externes. ROLLAND relate qu'en Provence on prépare une huile vulnéraire appelée « huile rouge ». Monsieur le Professeur OFFNER écrit que la macération des fleurs de millepertuis dans l'huile qui prend une belle coloration rouge fournissait autrefois un remède de grande réputation pour guérir la rage et la ptisie.

De nos jours, le millepertuis passe pour un des meilleurs vulnéraires connus. Ses propriétés vulnéraires et astringentes dues à son essence sont réelles (Dr LECLERC, Dr BRETIN). C'est un bon antiseptique pour le traitement des plaies et son ancienne réputation de guérir les brû-

lures paraît méritée. Voici la préparation de l'huile de millepertuis qu'utilise le D^r LECLERC : Faire macérer durant trois jours 500 gr. de sommités fraîches dans un litre d'huile d'olive, et 500 gr. de vin blanc. Faire bouillir au bain-marie jusqu'à consommation du vin. On obtient une liqueur rouge cramoisi dont on imbibe les compresses dont on recouvre la partie malade.

En médecine populaire, le millepertuis est utilisé sous forme de tisane (30 gr./1000 dans les affections des bronches. On peut aussi le faire infuser dans du lait bouillant. La graine passe pour être diurétique et pour chasser des reins « la pierre » et « le sable ». On fait un sirop composé de millepertuis et de vin vieux que l'on boit pour guérir les hernies. Quant à l'huile, c'est un remède précieux pour panser les plaies et les brûlures.

VIII

LE VULNERAIRE DES CHARTREUX

HYPERICACÉES.

HYPERICUM NUMMULARIUM.

VULNÉRAIRE DES CHARTREUX.

L'*Hypericum nummularium* (Hypericacées) appelé en Dauphiné le Vulnéraire des Chartreux est une plante caractéristique des montagnes de la Chartreuse.

Au premier abord, les caractères botaniques qui unissent ces deux espèces d'une même famille, l'*Hypericum perforatum* et l'*Hypericum nummularium*, n'apparaissent pas aux yeux des profanes. L'*Hypericum nummularium* est une très petite espèce, qui de loin a plutôt l'allure de cette fougère qu'est l'*Asplenium trichomanes*. Comme l'*Asplenium trichomanes*, l'*Hypericum nummularium* croît dans les fissures de rochers. Cette plante se compose de trois à quatre tiges étalées d'où jaillissent

quelques fleurs relativement grandes, jaunes, placées à l'extrémité d'un long pédoncule. Les feuilles sont opposées, épaisses, solides, mais complètement arrondies. Leur surface externe est verte, tandis que la face interne est rousse. L'*Hypericum nummularium* ne se trouve qu'en Chartreuse. Villar qui connaissait bien la flore de la province le constate. Verlot indique comme stations les régions suivantes de la Chartreuse : Fourvoirie, Bovinant, Dent de Crolles (B. Jayet). Mutel note les mêmes stations et spécifie que l'on trouve l'*Hypericum nummularium* près des rochers de la Grande Chartreuse, à la porte du désert, en venant du Sappey et sur le chemin des Echelles. Le vulnéraire des Charteux pousse en quantité au Charmant Som, dans les rochers abrupts avoisinant ce sommet, et il faut espérer que les facilités d'accès de cette station ne permettront pas à la foule des touristes, de raréfier, sinon de détruire complètement, cette charmante petite espèce.

La plante exhale un arôme unique, à la fois délicat et prenant. Elle est très recherchée et se vend un bon prix. On récolte le vulnéraire au début de sa floraison. Sa dessication est facile, car la plante est essentiellement ligneuse. Elle sert à préparer des tisanes très actives dans tous les cas de refroidissements. Par macération dans l'eau-de-vie, le vulnéraire des Charteux donne une liqueur fort agréable, que bien des familles préparent en Dauphiné. Cette liqueur, ajoutée dans une tisane bouillante, sert à faire une sorte de grog fort efficace dans les rhumes et les bronchites. C'est également un excellent digestif qui active les digestions les plus rebelles. Il est à peu près certain que, de même que le Genépi, l'*Hypericum nummularium* entre dans une grande proportion dans la fabrication de l'Elixir de la Grande Chartreuse, ainsi que dans la liqueur du même nom auxquels il communique son parfum caractéristique et particulièrement agréable.

IX

L'HERBE AU PETIT ROBERT

GERANIACÉES.

GERANIUM ROBERTIANUM.

GÉRANIUM ROBERT.

Le Gêranium Robert (*Geranium Robertianum*, Gêraniacées) est appelé couramment, à cause de la forme de son fruit : Bec de grue, et plus souvent encore, sans que l'on sache pourquoi, l'Herbe au petit Robert ou l'Herbe à Robert.

C'est une plante herbacée que l'on trouve avec abondance le long des chemins, au bord des haies, sur les vieux murs. Le Gêranium Robert se reconnaît facilement à son aspect rougeâtre. Pour la récolte, on cueille la plante entière dont on fait de petits paquets que l'on fait sécher en les suspendant.

Cette plante était employée dans l'antiquité, puisque, selon Pline, prise en breuvage, elle était bonne pour guérir les plaies, elle arrêta le sang, et résolvait les caillots. On l'appliquait en cataplasmes, on en faisait des fomentations, tandis qu'à l'intérieur on la prenait de préférence en décoctions, plus actives que la simple infusion. C'était un vulnéraire fort apprécié, entrant dans toutes les préparations destinées à « dissoudre le sang grumelé, et souder les bords des plaies ». On pilait la plante avec du sel et du vinaigre et on en faisait un cataplasme qui, appliqué à la plante des pieds, modérait la fièvre. Dans les anciennes pharmacopées on se contentait dans les cas d'œdèmes des membres inférieurs, d'y appliquer l'herbe pilée en guise de cataplasme. Dans toutes les chutes, la personne tombée devait avaler promptement un grand verre d'une forte décoction d'herbe à Robert.

ROLLAND rapporte qu'en Belgique pour guérir le muquet des enfants, on cueille six feuilles de cette plante

qu'on dispose deux à deux de façon à former trois croix qu'on coud en triangle à l'intérieur du petit bonnet blanc de l'enfant malade. En Wallonie, on l'emploie suivant la théorie de la signature pour guérir les taches rouges des yeux enflammés en se basant sur ce fait que les feuilles du *Géranium Robert* sont tachetées de rouge. ROLLAND rapporte encore que cette plante est considérée comme très efficace dans les dyssenteries les plus rebelles.

Le D^r LECLERC affirme que sa décoction est bonne pour les angines sous forme de gargarisme.

En Dauphiné, l'Herbe au petit Robert est une panacée. On en fait des tisanes bonnes à guérir les hémorrhagies, les diarrhées. Elle passe pour guérir les dartres, les croûtes, les éruptions. On fait des décoctions qu'on emploie en compresses dans toutes les inflammations. On préconise aussi sa tisane dans le diabète. Quelle que soit son efficacité, de nombreuses familles, en Dauphiné, font chaque année une copieuse provision d'Herbe au petit Robert qu'elles emploient indifféremment pour les malaises les plus divers.

X

LA GRANDE GENTIANE

GENTIANACÉES.

GENTIANA LUTEA.

GENTIANE JAUNE.

Il existe dans les montagnes du Dauphiné de nombreuses variétés de cette plante, et les hautes prairies et les alpages sont, dès les premiers jours du printemps, véritablement constellés de taches bleues formées par les colonies de *Gentianes*, *Gentiana acaulis*, *Gentiana verna*, etc... Mais la seule espèce qui soit employée communément en médecine populaire, est la grande Gentiane qui



LA GRANDE GENTIANE, d'après une gravure de Colporteur.
(Musée dauphinois, Grenoble)

dresse ses magnifiques hampes florales d'un beau jaune qui s'élèvent parfois à plus de un mètre trente.

La grande Gentiane (*Gentiana lutea*, Gentianacées) est une plante vivace, à feuilles opposées (ce qui la différencie du *Veratrum album*, toxique, qui, lui, a les feuilles alternes). La racine de la Gentiane peut atteindre un mètre de long, et elle est parfois aussi grosse que le bras. Quant aux fleurs, elles s'épanouissent dès le mois de juillet, disposées en verticilles successifs à l'extrémité de la tige.

La Gentiane se trouve en abondance de 800 à 2.500 mètres d'altitude, et rien n'est plus beau qu'une verte prairie de Chartreuse, encadrée de magnifiques sapins sur le fond sombre desquels se détachent les hampes d'or, ou qu'un alpage désolé de l'Oisans, au maigre sol couvert d'éboulis et d'une herbe rase d'où s'enlèvent, se détachant cette fois sur la blancheur des glaciers, les tiges fleuries de la grande Gentiane. Mais la Grande Gentiane n'est pas seulement la parure des montagnes, c'est aussi un remède fort estimé et estimé avec juste raison.

Son nom, dit-on, lui viendrait de Gentius, roi des Illyriens, qui le premier aurait découvert ses vertus curatives.

Selon Dioscoride, on employait la Gentiane contre les morsures des bêtes venimeuses en la mêlant à un breuvage fait avec du vin, du poivre et de la rue. Bue avec de l'eau, la Gentiane passait pour alléger les douleurs de foie et d'estomac. Son suc était bon à ceux qui avaient fait une chute et qui avaient eu des contusions. De plus, ce suc guérissait les ulcères.

Galien estimait ses propriétés amères. Pline recommandait le suc de la racine de gentiane en boisson contre les morsures de serpents. Il écrivait : « elle a si grande vertu qu'étant bue, elle allège les bêtes portant fardeaux, non seulement celles qui toussent, mais aussi celles qui poussent des flancs » (Fuschs). On donnait alors la racine cuite ou pulvérisée à ceux qui avaient fait une chute.

Les Pharmacopées anciennes disent que son principal usage est dans la peste, les maladies malignes, les « opilations du foie, de la rate », l'hydropisie, la faiblesse

d'estomac, les vers et les fièvres intermittentes. Donnée avant l'accès, depuis un demi dragme jusqu'à un dragme, en poudre, elle fait suer et si l'on réitère à l'accès suivant, elle chasse absolument la fièvre. On l'employait encore contre la morsure des chiens enragés, en l'appliquant sur la plaie avec de la thériaque et on la donnait en même temps à l'intérieur, pour exciter la sueur et aider à résister au venin. Albert le Grand la conseillait contre les obstructions du foie et la « frigidité de l'estomac ». Agricola rapporte qu'un vieux médecin affirmait, d'après sa propre expérience, qu'il suffisait de prendre chaque jour un fragment de racine de gentiane pour parvenir en parfaite santé à une extrême vieillesse.

La seule partie employée dans la Gentiane est la racine. L'extraction de cette racine est un travail assez pénible, car on ne récolte que celles qui ont dépassé deux ans. L'arrachage commence à l'automne, mais à cause des intempéries on est souvent obligé de l'effectuer en été. Le maximum de vertu est donné par la plante de plus de deux ans et on peut récolter la grande Gentiane jusqu'à l'âge de cinq ans. Les racines arrachées, on les laisse sur place où l'eau de pluie les lave, puis elles commencent leur dessication qu'on achèvera sous un hangard.

VILLAR dit que toutes les variétés de Gentianes sont actives, mais que la plus employée est la Gentiane jaune. Cette variété constitue la base d'un grand nombre d'appétitifs. C'est un excellent tonique qui excite l'appétit, accélère la digestion, et qui est très indiqué chez les anémiques et les convalescents.

La racine fraîche est beaucoup plus active que la racine sèche, aussi ne faut-il pas en abuser. On en fait macérer de 20 à 30 gr. dans un litre d'eau ou de vin.

Par distillation, on prépare une eau-de-vie fort estimée dans la région dauphinoise. En médecine vétérinaire, la grande gentiane remplace le quinquina. C'est une des plantes les plus appréciées et les plus caractéristiques du Dauphiné.

XI

LE BOUILLON BLANC

SCROFULARIACÉES.

VERBASCUM.

BOUILLON BLANC,

MOLÈNE...

Le bouillon blanc appartient à la famille des Scrofulariacées. Les fleurs sont fournies par plusieurs espèces du genre Verbascum. Les Verbascum sont des plantes velues, érigeant leur hampe florale d'un beau jaune à des hauteurs qui varient suivant les espèces mais qui peuvent atteindre jusqu'à un mètre. Le bouillon blanc est très répandu dans toute la région où il pousse le long des chemins ou dans les lieux incultes et pierreux.

Le Bouillon Blanc était appelé autrefois Candella regis ou Candellaria (FUSCHS) parce que « d'aucuns se servent de sa tige en guise de lampe après les avoir frottées de suif ou d'autre matière grasse ». Dioscoride préconisait son emploi en bains de bouche contre les maux de dents, il rapportait que la fleur colore les cheveux en une belle teinte blonde mais qu'elle attire les mites et les vers. Il préconisait l'emploi de feuilles cuites en guise de cataplasmes que l'on appliquait sur les yeux enflammés. Le bouillon blanc passait alors pour guérir les ulcères par « quelque influence secrète » et il était d'un grand secours contre la piqure des scorpions. Pline recommandait l'usage de la feuille broyée avec du vinaigre en cataplasmes dans les maux de gorge et conseillait de boire des tisanes à base de fleurs de bouillon blanc, contre la toux. Il conseillait aussi de boire le jus de cette plante dans les cas « d'os rompus » et de meurtrissures. Pour avoir un beau visage on devait se frotter la face avec le suc des fleurs qui passait pour merveilleux afin de « nettoyer » les taches et les rides.

Les anciennes pharmacopées en faisaient un assez grand usage dans des cas fort différents. On l'employait en fomentations pour diverses douleurs. S'il s'agissait d'un mal d'oreille, on devait faire des fomentations sur la partie douloureuse avec de l'huile dans laquelle auraient bouilli des fleurs de Verbascum. Dans les cas d'hémorroïdes ou de ténésme consécutif à la dysenterie, le patient devait faire les fomentations avec une décoction de feuilles de bouillon blanc dans une égale partie de gros vin et d'eau ferrée, ou avec le bouillon blanc cuit dans du lait de vache.

Le suc de la plante pilée dans un mortier, puis tiédi était utilisé en même temps que le marc. On étendait le tout sur un linge chauffé de façon à constituer une sorte de cataplasme que l'on appliquait sur la tête d'un teigneux, préalablement tondu. Ces applications devaient être continuées matin et soir jusqu'à guérison.

Les fleurs de bouillon blanc enfermées dans une bouteille bien bouchée, exposée au grand soleil se « fondaient » en une liqueur huileuse spécifique des douleurs de la goutte et du mal de dents. On conseillait aussi cette plante contre la morsure des serpents. Le malade devait boire un peu de jus de la plante écrasée et appliquer sur la plaie les feuilles de la plante.

Le Dr LECLERC constate que les fleurs de bouillon blanc sont un des béchiques les plus anciennement connus. Jadis on s'en servait pour guérir les hommes à la poitrine faible ainsi que les chevaux poussifs ! Sainte Hildgarde préconisait la décoction des fleurs de Verbascum comme un spécifique infaillible de l'enrouement. Un médecin anglais Quinlan, en 1884, vantait comme remède remarquable de la tuberculose pulmonaire les fleurs fraîches du bouillon blanc bouillies dans du lait.

En Dauphiné, les fleurs du bouillon blanc, quelle qu'en soit l'espèce, sont toujours employées en gargarismes ou en tisanes contre les maux de gorge, les rhumes et toutes les sortes de refroidissements. On passe généralement la tisane avant de la boire à cause des poils qui pourraient être irritants.

L'usage fort ancien de se servir de la hampe florale

en guise de luminaire s'est conservé dans le bas Graisi-vaudan où, pour la fête des Brandons qu'on appelle la fête des Bordes on enflamme des bûchers de paille et de ronces autour desquels dansent les enfants qui brandissent les hampes de bouillon blanc séchées, trempées dans l'huile de noix, qu'ils allument et qui brûlent comme le feraient des cierges (Monsieur COLLOMB).

Les graines sont toxiques et sont souvent employées par les braconniers afin d'empoisonner les rivières. On peut ainsi recueillir facilement le poisson qui flotte, engourdi.

Les feuilles, de même que toutes les feuilles duvetées et molles servent à panser les plaies.

Les anciens auteurs, entre autres Dioscoride, avaient noté l'efficacité du bouillon blanc dans le cas des morsures de scorpion. Il y a au musée dauphinois de Grenoble un groupe curieux qui viendrait corroborer l'efficacité du bouillon blanc dans les cas de piqûres venimeuses. Ce groupe, est le moulage d'un groupe de l'époque romaine dont l'original est au Musée de Vienne. On a toujours cru que ce groupe représentait deux enfants se disputant un oiseau. Monsieur Hippolyte MULLER, le fondateur du Musée dauphinois a donné de cette œuvre une interprétation toute différente et fort intéressante. Il faut d'abord, à priori, admettre comme vraie l'opinion ancienne qui considérait le lézard comme l'ami de l'homme, à tel point que, au gros de l'été, lorsque le moissonneur fatigué se repose avant de reprendre le travail, le lézard veille sur son sommeil et si une vipère s'avance pour le blesser, il s'approche et lutte avec elle. Au cours du combat, s'il est mordu, il se guérit en mâchant une feuille de bouillon blanc, puis, il revient se battre et passe sur le visage du dormeur afin de le réveiller. Sur le groupe du Musée dauphinois, l'enfant qui tient un oiseau a le pied sur un serpent qui vient de le mordre. Le deuxième enfant, d'après M. Hippolyte Muller, ne se battrait pas ainsi qu'on l'a toujours cru, mais se pencherait vers le bras blessé pour sucer la plaie provoquée par la piqûre du serpent. A côté d'eux, un lézard, grimpé sur le tronc d'un arbre, tend aux enfants une petite feuille qu'il tient

serrée entre ses dents et qui serait une feuille de bouillon blanc.

Voici d'après Monsieur l'Abbé Couronneau la recette employée dans les Hautes-Alpes pour neutraliser l'effet des piqures de vipères : Il faut prendre quatre à cinq feuilles de bouillon blanc et choisir l'espèce qui pousse en forme de cierge et non celle dont la hampe florale est ramifiée. Puis, on pile ces feuilles pour en extraire le jus qu'on verse dans un demi-verre de vin blanc très fort. On doit boire ce mélange et faire un emplâtre des feuilles écrasées qu'on applique sur la morsure qu'on a préalablement fendue en forme de croix. Le malade doit ensuite se coucher, deux heures après il doit boire un demi-verre à Bordeaux d'eau-de-vie, puis il se recouche, transpire et guérit « fut-il enflé jusqu'au cœur ». Cette recette aurait été, d'après l'auteur, expérimentée sur des hommes, des chèvres et des chiens et toujours avec un grand succès.

XII

LA LAVANDE

LABIÉES.

LAVANDE.

LAVANDULA VERA.

La lavande (*Lavandula vera*) est une des labiées les plus recherchées en Dauphiné à cause de son parfum et de ses propriétés. Il y a plusieurs espèces de lavandes : La Lavande vraie (*Lavandula vera*), la Lavande spic (*Lavandula spica*) appelée vulgairement l'aspic, et leur hybride, le lavandin.

La Lavande vraie est celle qui croit à l'altitude la plus élevée, si bien que dans un coteau montagneux, il arrive que, à la base on trouve des touffes plus fournies, aux

épis floraux beaucoup plus développés, mais d'un arôme moins délicat qui sont des touffes d'aspic, tandis qu'au sommet s'élève la lavande vraie d'un parfum infiniment plus agréable. Et parfois, entre ces deux zones on rencontre quelques touffes d'hybride. C'est le lavandin dont la culture s'est développée et dont les pieds atteignent un développement très important et dont le rendement en essence (moins recherchée il est vrai) est infiniment supérieur au rendement des pieds de lavande vraie. La lavande vraie aime la rocaille et les terres incultes. Elle fleurit en juillet, au moment où le soleil est le plus torride. Ses feuilles d'un gris verdâtre et ses épis violacés couvrent d'un manteau chatoyant et parfumé la sécheresse du sol calcaire où elle pousse. Elle est très abondante dans certaines régions de l'Oisans notamment sur les flancs du plateau d'En Paris, et dans la région de Gap.

On ne sait pas grand chose sur les origines européennes de la lavande. Certains auteurs (MOURRE) estiment qu'elle fut importée par les Phocéens en même temps que la vigne et l'olivier. Ils pensent que l'essence de lavande entrerait dans la composition du nard, le parfum par excellence dans les temps anciens. C'est le nard qui servait à préparer les onguents sacrés, c'est le nard que l'on répandait sur les autels au moment des sacrifices, c'est d'ambre et de nard que se parfumait la Sulamite du Cantique des Cantiques et c'est de nard encore que Marie-Madeleine oignit les pieds du Christ.

Les vieilles pharmacopées affirment que la lavande est une plante qui possède toutes les vertus. « L'usage en est agréable, mise dans le linge et dans les habits, elle donne une bonne odeur et les garantit des teignes... elle est souveraine pour réconforter les nerfs foulés et lassés... ses fleurs avec la canelle, la noix muscade et des clous de girofle guérissent les battements de cœur, elles fortifient l'estomac, désopilent la rate, et en décoction dans du vin sont fortement diurétiques. L'eau distillée de lavande, prise à la quantité de deux ou trois cueillerées rend la parole perdue : l'essence en onctions sur la nuque dessèche les catarrhes. Elle guérit la paralysie, fortifie le cerveau, réveille les forces vitales, flatte l'odorat et con-

vient dans un grand nombre de maladies telles que l'apoplexie, l'épilepsie, la léthargie et les convulsions ».

De nos jours la lavande est fréquemment employée. On utilise les fleurs et de préférence l'essence qu'on en retire par distillation. Avec les sommités fleuries on fait des bouquets, qui, séchés à l'ombre servent à parfumer le linge. L'essence de lavande que l'on appelle souvent « huile de lavande » à cause de sa belle couleur ambrée passe pour une panacée en médecine populaire.

Un enfant tombe-t-il ? Vite, sur la blessure ou sur l'ecchymose une légère onction d'essence de lavande fait disparaître la douleur. Dans les Hautes-Alpes, pour chasser les vers des enfants, on met souvent au creux de leur estomac une compresse arrosée d'une goutte d'essence de lavande. Cette même essence chasse les puces, éloigne les moustiques et guérit leurs piqûres. Plus prosaïquement, mélangée à du pétrole, on en frotte les lits envahis par les punaises. Jadis on guérissait les brebis malades de « la peste » en leur badigeonnant l'intérieur des narines avec une plume de poule trempée dans l'essence de lavande.

De nombreuses recherches scientifiques ont été faites au sujet de l'essence de lavande et de l'efficacité de son action curative. CADÉAC et MEUNIER ont démontré que la lavande était un tonique du système nerveux et un antispasmodique. Le Dr LECLERC conseille dans les cas d'asthme, de coqueluche, de grippe, une infusion à 5 % de fleurs de lavandes accompagnées de fumigations fréquentes à base de ces mêmes fleurs. D'autres recherches ont démontré le pouvoir antiseptique et bactéricide puissant de la lavande. Le Professeur NICOLAS affirme que des frictions à l'essence de lavande arrêtent la chute des cheveux. Toute une série d'observations très sérieuses rapportées par Monsieur Gattefossé ont mis en évidence, dans le traitement des plaies infectées, gangrenées et purulentes, ce pouvoir qu'à en quelque sorte l'essence de lavande de revivifier les tissus malades.

Dans les cas de névralgie et de douleurs rhumatismales, une onction à l'essence de lavande sur la région douloureuse provoque une très nette sensation d'euphorie.

En médecine populaire, on l'emploie encore dans les cas de faiblesse infantine, soit en mettant de l'essence de lavande dans les bains des enfants, soit en les frictionnant avec un mélange d'alcool et d'essence de lavande. On prépare une eau-de-vie de lavande en remplissant de fleurs de lavande une bouteille dans laquelle on ajoute ensuite de l'eau-de-vie et on laisse le tout macérer durant un mois environ. Le pouvoir antiparasitaire de la lavande est bien connu, nombreuses sont les ménagères dauphinoises qui introduisent des quantités de lavande dans leurs lainages pour les préserver des mites durant l'été. Dans les régions montagneuses, on brûle des plantes de lavande dans les écuries, lorsqu'une bête est malade afin d'arrêter la contagion, renouvelant ainsi la coutume ancienne qui consistait quand la Peste sévissait dans une ville, à élever dans les rues des bûchers de plantes aromatiques où la lavande dominait.

XIII

L'HERBE A LA SAIGNEE

LABIÉES.

BÉTOINE.

BETONICA OFFICINALIS.

HERBE A LA SAIGNÉE.

Herbe à la Saignée est le nom populaire donné en Dauphiné à la Bétoine (*Betonica officinalis*). C'est une labiée avec toutes les caractéristiques de cette famille. La tige carrée est garnie de deux ou trois paires de feuilles opposées, velues, rudes, allongées avec une échancrure oblique à la base. Ces feuilles sont dentées par des « crénelures arrondies » ainsi que l'écrit VILLAR. Les fleurs rouges forment un épi interrompu. Les bractées sont étroites, linéaires, entières et pointues et terminées par

une arête. Le calice est divisé en cinq segments qui se terminent chacun par une pointe purpurine.

La Bétoine, est commune dans les prairies, les bois, les pâturages élevés constate VILLAR dans son histoire des Plantes du Dauphiné. MUTEL indique comme stations habituelles Beauregard et les bois de la carrière des Balmes, ainsi que les Terres Froides. VERLOT note que cette plante est commune et qu'on peut la cueillir à la Bastille, à proximité de Grenoble. Elle fleurit de juin à août. Les anciens en faisaient grand cas en tant que vulnéraire, tonique, fortifiant et l'employaient en lotions, en onguents et sous forme d'emplâtres. Son infusion passait pour guérir la jaunisse, les pâles couleurs, la cachexie, la sciatique. Les feuilles, mâchées le matin à jeun guérissaient les yeux larmoyants et les feuilles fraîches pilées avec du sel arrêtaient les saignements de nez.

Dioscoride conseillait de boire la bétoine dans l'Hydromel pour guérir ceux qui avaient reçu des contusions. En faisant bouillir de la bétoine dans du vin on faisait une préparation très efficace contre les morsures de serpent et autres bêtes venimeuses. Elle passait même pour préserver des poisons : « Tout mortel soit-il ne périra point si auparavant il a pris de la bétoine ». Elle était considérée comme diurétique et laxative. On l'employait contre le haut-mal, l'engorgement du foie, le mal d'estomac, les sciaticues, les douleurs de reins, les hydropisies. On écrivait de cette plante la phrase suivante : « Elle réjouit ceux qui ont la jaunisse ». Pline ajoute qu'elle a si grande vertu contre les serpents que ceux-ci enfermés dans un cercle ou une ceinture faite de bétoine se tuent l'un l'autre à force de se battre et se débattre. Le Dr CASTAUX (Esculape 23) rapporte ce que Pline écrivait encore à son sujet « cette herbe a cette prérogative que la maison où elle se trouvera placée sera toujours en la protection des dieux, encore qu'on ne leur fasse point de sacrifice pour les apaiser... ». Il constate qu'elle aide à digérer, qu'elle résout les fumées du vin qui sont montées au cerveau et que, cuite en vin miellé, elle provoque des vomissements « sans aucune fascherie ».

Le Dr LECLERC rapporte que la bétoine jouissait jadis

d'une vogue considérable. Antonius Musa, médecin d'Auguste lui avait consacré un traité et la déclarait propre à lutter contre tous les maux depuis les couches difficiles jusqu'aux suites d'accidents de voiture. Strabus en faisait un cicatrisant merveilleux surtout dans les fractures du crâne. Jusqu'au XIX^e siècle, on employait couramment la bétoine contre la goutte, les migraines, les vertiges, la paralysie, ainsi que pour faciliter l'expectoration et déterger les ulcères internes.

Les anciennes pharmacopées préconisent la bétoine comme purgatif dans tous les cas de vertige, épilepsie, et dans l'apoplexie. Pour ces mêmes maladies, elles conseillaient l'emploi d'un vin où auraient macéré durant une nuit des feuilles de bétoine et de sauge.

Pour les « maladies du cerveau » elles conseillaient au patient de porter ordinairement sur sa tête une calotte piquée garnies de fleurs sèches de bétoine.

Toutes sont unanimes à préconiser l'emploi de poudre de Bétoine comme sternutatoire, soit pour dégager le cerveau et calmer le mal de tête, soit pour « corriger puissamment le coryza » et « pousser dehors la matière épaisse »... Les douleurs de dents s'apaisent en mettant de la bétoine dans le nez, un cataplasme de bétoine pilée appliquée sur la tête préalablement rasée calme le délire, de même que les feuilles vertes de bétoine pilées appliquées « marc et jus » sont bonnes pour les plaies de la tête. Pour l'asthme ou « courte haleine » on doit boire, matin et soir deux verres de décoction de bétoine, d'hysope et de pas d'âne, et le sirop fait avec une décoction de feuilles de bétoine et du sucre candi calme la toux et facilite l'expectoration.

Pour les maux d'yeux et pour les yeux qui larmoient on doit, soit se laver souvent avec une décoction de bétoine qui « éclaire la vue », soit introduire dans chaque narine des feuilles fraîches de bétoine et les y laisser une demi-heure durant. Les gouteux se trouvent bien d'avaler chaque jour de la poudre de bétoine mélangée à du sucre, quant à ceux qui se trouvent atteints de « ténésme » on tient « pour un remède assuré » de leur faire boire neuf matins de suite une décoction de bétoine dans du vin blanc.

La bétoine en poudre entrait dans un mélange « efficace » contre la rage, ainsi que dans la confection d'un « onguent vert souverain » aux innombrables vertus : « premièrement il guérit toutes plaies tant vieilles que « nouvelles, en ôte la mauvaise chair et fait venir la « bonne en peu de jours, secondement, il jette hors toutes « épines, et tout autre pourriture de la plaie, troisième- « ment, il guérit la morsure des serpents et autres bêtes « venimeuses et jette hors le venin et guérit la plaie, qua- « trièmement, il guérit tous les apostèmes et les cors aux « pieds, cinquièmement, les plaies de la tête, que si l'os « de la tête était rompu, il le peut raccommoder et « joindre, c'est une chose éprouvée, sixièmement, les « écrouelles en quelque part qu'elles soient, septième- « ment, les apostèmes qui viennent entre la côte et les « flancs; huitièmement, il est excellent pour toutes bles- « sures ».

Le Dr LECLERC constate que la Bétoine sans être la panacée vantée par les anciens n'est pas dénuée d'une certaine efficacité. Sa décoction vineuse à 100/1000 nettoie et panse les plaies infectées. Elle est aussi fort efficace pour le traitement des ulcères variqueux.

Correvon rapporte que dans le pays de Vaud, la Bétoine servait à traiter l'hydropisie.

Chabert écrit que dans certaines campagnes la Bétoine est employée pour une plaisanterie de mauvais goût : sa racine fraîche cuite dans les aliments provoquant des vomissements.

En Dauphiné, la Bétoine porte le nom vulgaire d'Herbe à la Saignée, appellation courante sous laquelle on la connaît, ignorant totalement son appellation botanique. Ce nom d'Herbe à la Saignée indique dans quelles circonstances on l'emploie. On en fait une tisane qui « lave le sang » et que l'on prend chaque fois qu'on a « le sang trop épais », symptôme fort redouté des habitants du Dauphiné ! On en fait ainsi grand usage à chaque changement de saison. Cette tisane de bétoine est fort appréciée de tous ceux qui ont « la tête lourde » ou qui, éprouvant quelques vertiges redoutent d'avoir une tension artérielle trop élevée.

XIV

L'ORTIE BLANCHE

LABIÉES.

LAMIER BLANC.

ORTIE BLANCHE.

LAMIUM ALBUM.

Le Lamier blanc (*Lamium album*, Labiées) est appelé couramment Ortie blanche. C'est une herbe vivace, haute de 20 à 40 cm., qui croît autour des habitations ou le long des haies. Elle est le plus souvent mêlée à l'Ortie avec laquelle elle semble pousser en sympathie, comme si par sa ressemblance avec cette plante dangereuse, elle en retirait une sorte de protection.

Les fleurs et les sommités fleuries d'Ortie blanche sont fréquemment employées en médecine populaire.

Fuschs l'appelle « ortie morte » parce que ses feuilles ne piquent pas.

Pline rapporte que ses feuilles pilées avec de l'axonge résolvent les écrouelles, tandis que, broyées avec du sel elles guérissent les contusions. Il en donne un emploi qui se rapporte à la magie : L'ortie blanche guérit la fièvre si l'on agit de la façon suivante : Il faut arracher sa racine en nommant le malade par son nom et en disant « quoy et à qui et pour le filz de qui on l'arrache », moyennant quoi, la racine d'ortie posée sur le bras du malade le délivre immédiatement de sa fièvre !

Correvon en conseille l'emploi en tisane astringente et tonique qui calmerait la fièvre, les inflammations et couperait la diarrhée des hommes et des animaux. Si l'on fait cuire le lamier blanc dans l'eau durant deux heures, l'on obtient par refroidissement du liquide une gelée qui calme les brûlures et l'inflammation des pieds.

Le Dr LECLERC reconnaît que le lamier blanc paraît exercer une influence réelle sur la circulation utérine.

Son suc arrête les métrorragies. Le professeur BRETIN pense que son emploi en médecine populaire dans le cas de la leucorrhée, s'apparente probablement à la théorie de la signature. Quoiqu'il en soit, en Dauphiné, la décoction d'ortie blanche est couramment employée en injections.

XV

LE GENÉPI

COMPOSÉES.

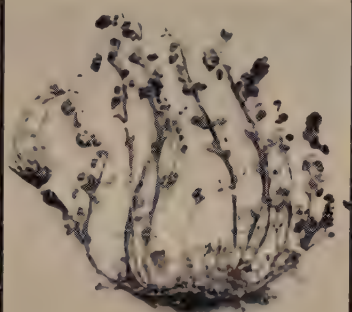
LE GENÉPI.

DIVERSES ARTÉMISIA ET ACHILLEA.

Le Genépi est essentiellement la plante du rocher. Il faut dépasser la zone des mélèzes, traverser les alpages où paissent les troupeaux, les gazons de plus en plus ras où les fleurs surprennent par la grandeur, l'éclat de leur corolle, le luxe de leur floraison. Il faut arriver dans la zone où, les gazons manquant tout à fait, chaque plante vit « pour soi », à l'abri derrière un rocher, une croupe pierreuse, à chaque endroit où s'amasse un peu de terre, au moindre abri du vent bien exposé au soleil. C'est cette zone que Rambert décrit sous le nom de zone des « plantes éparses ». Chaque plante y lutte pour vivre contre son grand ennemi le froid. Comme toutes les espèces de cette région, les diverses variétés connues sous le nom de genépi sont des plantes ratatinées et rabougries, aux rameaux en touffes étalées le plus près du sol afin d'en conserver plus longtemps la chaleur. Les feuilles sont peu développées. Les cellules sont protégées du froid des nuits par des poils tecteurs si abondants qu'ils donnent à la plante entière un aspect velu, soyeux, presque cotonneux. Sous leur duvet blanc, les fleurs sont agglomérées les unes contre les autres, ou serrées le long d'une



Artemisia spicata Wald.



Artemisia Mutellina Vill.



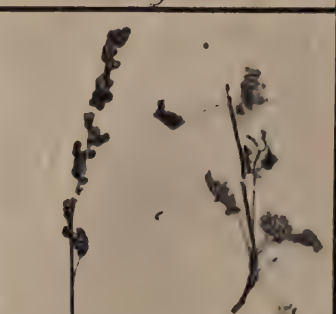
Artemisia glacialis Lin.



Artemisia nana Gaud.



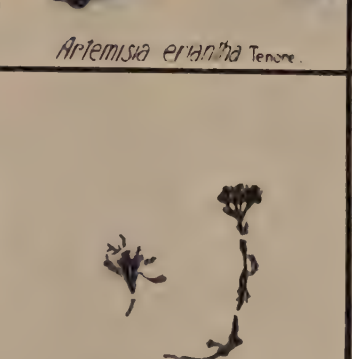
Artemisia eriantha Tenore.



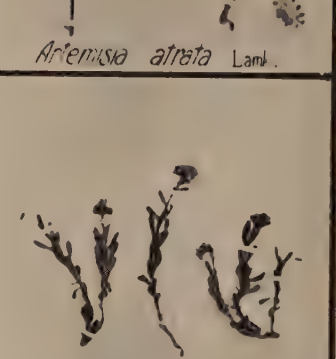
Artemisia atrata Lamk.



Achillea nana Lin.



Achillea moschata Jacq.



Achillea Herba-rota All.

hampe florale peu élevée. On peut passer à côté du genépi sans le voir. La plante, petite, sèche, a la couleur du rocher contre lequel elle pousse, exposée généralement au midi, pour capter le plus possible la chaleur du soleil.

On groupe sous le nom de Genépi ou de Genipi plusieurs espèces de la grande famille des Composées. Elles appartiennent aux deux genres *Artémisia* et *Achillea*, les Armoises et les Achillées.

Chaque région a son espèce particulière qu'on appelle genépi blanc, genépi noir, genépi mâle, genépi femelle, et chaque pays croit avoir le véritable genépi, celui dont l'action médicamenteuse est la plus efficace. Ce qui accroît les difficultés, c'est que, suivant la région, la même espèce change de nom, tandis qu'ailleurs, cette même appellation est donnée à une espèce différente. C'est ainsi que VILLAR considère comme vrai genépi l'*Achillea nana* et l'*Achillea atrata*, HALLER l'*Achillea moschata* et CORREVON l'*Artemisia spicata*. MERAT et DE LENS (Denis) appellent les *Achillea nana* et *atrata*, genépi noir, tandis que RAMBERT donne ce même nom à l'*Artémisia spicata* et le nom de genépi blanc à l'*Artemisia mutellina*. M. DENIS soutient dans sa thèse que seule l'*Artémisia glacialis* doit être considérée comme vrai genépi. Dans les Alpes du Piémont on estime comme vrai genépi l'*Achillea herba rota*. En Suisse, l'*Achillea nana* est appelée genépi blanc et l'*Achillea atrata* genépi noir. En Haute-Savoie et en Maurienne, l'*Artémisia Mutellina* appelée genépi blanc est considérée comme le vrai genépi (RAMBERT). C'est cette même espèce qui est la plus appréciée dans l'Oisans.

En général, on appelle Genépi blanc les *Achillea moschata* et *nana*, ainsi que l'*Artemisia mutellina* et Genépi noir l'*Achillea atrata*, ainsi que les *Artémisia spicata* et *glacialis*. CONSTANTIN et l'abbé GRAVE dans la flore populaire de la Savoie, pensent que le mot de genépi veut dire jaune épi, épi jaune, et viendrait du patois savoyard « dzon épi ». En fait, les montagnards considèrent de préférence comme vrais genépis les *Artémisia spicata*, *glacialis*, *mutellina*, qui ont des inflorescences jaunes ou

jaunâtres, les achillea à fleurs blanches étant considérées comme de faux genépis.

Mais, quelles que soient les espèces botaniques appelées genépi, elles ont toutes des traits communs qui les rapprochent. Plantes de hautes montagnes, elles poussent toutes sur les rochers escarpés, sur les moraines des glaciers, dans les éboulis pierreux, à la limite de cette région communément dénommée la région des neiges éternelles.

Une des espèces appelées genépi, l'*Achilléa atrata*, fait partie des huit plantes à fleurs connues qui atteignent et dépassent 4.000 mètres, et, d'après MARRET, on la trouve jusqu'à 4.270 mètres.

L'altitude et le climat donnent à toutes ces espèces groupées sous ce nom de genépi, des caractères morphologiques extérieurs analogues. Ce sont des petits végétaux secs, couverts d'un duvet argenté qui exhalent, lorsqu'on les froisse, un parfum âcre, camphré, une odeur d'absinthe saine et fortifiante, plus ou moins fine suivant les variétés. On peut passer à côté du genépi sans le voir, il faut la première fois qu'un œil exercé vous le montre, car la plante, par un curieux phénomène de mimétisme, a la couleur du rocher contre lequel elle pousse. On la trouve généralement sur la face exposée au midi pour profiter le plus possible de la chaleur du soleil. Le genépi, ainsi que les androsace et l'éritrichium nanum est une des plantes les plus remarquables parmi les espèces de la flore alpine, c'est aussi une des plus rares. On ne le trouve pas dans les mêmes conditions que l'edelweiss, le *Leontopodium alpinum*, la fameuse « étoile des glaciers » qui fleurit en abondance dans les hautes prairies de l'Oisans. Non. Il faut marcher longtemps dans les éboulis et dans les « clapiers » pour rapporter quelques brins de genépi. Un botaniste, herborisant aux alentours du Lautaret, signalait comme station très abondante la Pyramide du Laurichard où il avait trouvé un pied de genépi environ par mètre carré.

Le genépi fleurit vers la fin du mois de juillet. Comme toutes les plantes alpines des hautes altitudes, il est vivace, car, dans ces régions, l'été est trop court pour permettre à un végétal d'accomplir en une saison le cycle

complet de son existence. A ces hauteurs, où le printemps commence avec le mois de juillet, il faut que les espèces poussent et fleurissent rapidement si elles veulent avoir le temps de fructifier. Le professeur MATTIROLO, de l'Université de Turin, écrit qu'il est démontré expérimentalement que l'*Artémisia spicata*, poussant d'elle-même, (« da se ») à une altitude d'environ 2.000 mètres, emploie au moins sept à huit ans avant de réussir à fleurir, c'est-à-dire qu'il faut huit ans pour que la graine tombée sur le sol germe, croisse et puisse à son tour se reproduire. Est-ce sa rareté, l'altitude où il pousse, l'ambiance de la nature sauvage où seuls les montagnards, les chasseurs de chamois, les alpinistes entraînés peuvent le cueillir qui parent le genépi d'un halo poétique de plante quasi sacrée ? RAMBERT a décrit l'état d'âme du cueillir de genépi : « Le genépi est une armoise odorante qui ne croît que « sur les hauts rochers... Quand un chevrier se met en « quête de genépi, autrement que pour en faire, lui aussi, « sa petite provision pour l'hiver, on peut être sûr qu'il « devient, non pas triste, mais de plus en plus taciturne « et sauvage. Il faut pour le cueillir qu'il quitte ses « chèvres, qu'il aille courir les rocs, qu'il grave les « pointes escarpées au-dessus des derniers gazons, et qu'il « passe de longues heures dans des solitudes plus âpres « encore que celles où les chèvres trouvent leur pâture. « Il s' imagine qu'il n'y va que pour le genépi. Erreur. « C'est le désert qui l'attire, le silence, la muette grandeur des sommités inaccessibles, les vastes champs de « neige et la nudité des cimes. Il y a quelque chose en « lui qui commence à vibrer à l'unisson de cette nature « plus austère, il la cherche par instinct... ».

On sait que Claude Ahet, l'étrange valet de Madame de Warrens, qui s'adonnait à la médecine, était grand récolteur de simples et particulièrement de genépi. Il mourut d'un refroidissement contracté en montagne, un jour qu'il était allé à la recherche de ce fameux genépi !

Le genépi faisait partie de la « balle » des colporteurs de l'Oisans. Il était à la base des mélanges vulnéraires célestes dont la formule était gardée plus ou moins secrète, et que l'on appelait en Suisse les Falltrancks.

Le genépi étant une caractéristique des montagnes des Alpes, on ne trouve naturellement rien de noté à son sujet chez les anciens. Les vieilles pharmacopées françaises en parlent peu. LEMÉRY (dictionnaire universel des drogues simples, 1735) le décrit comme une petite espèce de trois à quatre pouces sortant des fentes des rochers des Alpes de Savoie. Il constate qu'on le regarde comme le spécifique des fausses pleurésies, que sa forte infusion provoque des sueurs et n'est pas désagréable au goût. L'auteur de la Pharmacopée de Lyon (1778) classe le genépi dans les fortifiants amers, et déclare qu'il croît dans le Valais et qu'au point de vue de ses vertus curatives, il est plutôt sujet à caution. Ses feuilles, rapporte-t-il, échauffent beaucoup et provoquent la sueur lorsque le malade est naturellement disposé à suer et qu'on le couvre exactement. Il relate encore que les habitants des Alpes s'efforcent de combattre toutes les espèces de maladies avec cette plante, mais qu'ils obtiennent rarement une heureuse résolution, et que le plus souvent le genépi cause la mort du malade. Malgré cette constatation péjorative, l'auteur croit que le genépi convient dans les fièvres tierce et quarte avec faiblesse des forces vitales, ainsi que dans les pâles couleurs, le rhumatisme, la suspension du flux menstruel, ainsi que dans plusieurs espèces de maladies, de faiblesse telles que la « paralysie séreuse ».

Comme la plupart des plantes alpines, le genépi a les vertus nécessaires pour soulager les accidents les plus fréquents dans ces régions, c'est-à-dire les refroidissements et les conséquences plus ou moins malheureuses des chutes. On l'emploie à tort et à travers, tant est grande la confiance que l'on a dans ses propriétés.

C'est tout d'abord un vulnéraire précieux. On cicatrise les plaies et on consolide les fractures avec la plante fraîchement cueillie, écrasée et appliquée en compresses sur l'endroit malade. ALLIONI, qui était Piémontais, considérait l'Achilléa *Herba rotta* comme le spécifique de ces accidents, ce pourquoi il avait baptisé cette espèce de ce nom : *rotta*, rupture, cassure, *erba alla rotta*, herbe aux fractures rappelant ainsi sa principale vertu.

L'infusion de genépi est employée très chaude dans les cas de refroidissements, pour provoquer une sudation abondante et un peu de diurèse. C'est un remède qui agit bien et qui a une grande réputation en médecine populaire. A tel point que le docteur CHABERT a pu écrire que le genépi est le remède le plus estimé, celui dans lequel on a une foi inébranlable et qu'on emploie dans les cas désespérés ! D'après ce qu'il a entendu raconter, un seul remède pourrait lui être supérieur, c'est le bouillon de carcasses de vipères, remède si « vertueux » qu'on n'a pas besoin de le boire, son seul aspect et sa seule odeur suffisent, en l'approchant de la bouche du malade, à lui faire rendre (au sens propre du mot !) toute la maladie qu'il pourrait avoir dans le corps ! L'infusion de genépi elle, est fort aromatique. Beaucoup de montagnards, d'alpinistes, de chasseurs, pris par l'orage, attribuent l'intégrité de leur santé aux infusions bouillantes de genépi, ou aux grogs de genépi qu'on leur administra à leur arrivée au chalet ou au hameau.

Toutes les variétés de genépis ne sont pas aussi aromatiques les unes que les autres. Madame la Doctoresse Fausta Balzac écrit que les variétés les plus aromatiques et les plus employées sont les *Artémisia glacialis*, *spicata* et *mutellina*. Elle considère comme vrai genépi l'*Artémisia glacialis* et comme espèce la plus prisée l'*Artémisia spicata*. Ces trois variétés ont une saveur et une odeur à la fois amère et aromatique.

Correvon constate que l'essence volatile domine chez l'*Artémisia glacialis*, tandis que le principe amer domine chez l'*Artémisia spicata*. Ces deux principes seraient réunis en doses plus faibles dans l'*Artémisia mutellina*. Par macération dans de l'eau-de-vie, les bergers et les montagnards préparent une très agréable liqueur, fort appréciée au point de vue digestif et considérée comme éminemment hygiénique. Voici une recette fort en honneur au Villard d'Arène : Faire macérer 30 à 40 brins de genépi, 20 à 25 morceaux de sucre, pendant 40 jours, dans un litre d'alcool en ayant bien soin d'exposer la bouteille contenant le mélange pendant une demi-heure chaque jour aux rayons du soleil.

« Dans la revue « Les Alpes Illustrées », du 27 août 1892, Guillermin relatant l'histoire de la distillerie à Voiron, parle en termes élogieux du genépi : « N'oublions pas un genépi divin, fait des sucres de l'armoise glaciale que nous avons dégusté, il y aura trente ans environ, à Voreppe, chez un sieur Aubry, son inventeur ». Cette plante devait encore entrer dans l'élixir préparé en 1807 par un pharmacien de Voiron : « le Balsamum absinthii (salubris hygieia), breuvage prophylactique, parégorique et talismanique ». Cet élixir digestif rappelait, paraît-il, celui de la Grande Chartreuse dans la préparation duquel le genépi entre en assez grande quantité. La formule est gardée secrète, mais le « bouquet » d'une simple infusion de genépi rappelle étrangement l'arôme de la liqueur. Le 3 mai 1853, les avocats Grenoblois Farconnet et Eymard Duvernay, écrivaient : « les Révérends Pères de la Grande Chartreuse se livrent à la fabrication d'une liqueur qui obtint un débit considérable et donne un gros revenu, car la liqueur est bonne et bon usage est fait des bénéfices qu'elle apporte... sans compter qu'il se trouve dans son acte de naissance quelque chose qui la recommande, elle est fille d'un remède... » et, plus loin : « Les Chartreux étaient en possession d'un élixir dont on « vante la vertu spécifique ou panacée extraite par leurs « soins des plantes parfumées cachées dans les recoins « mystérieux de nos montagnes... On conserva la base en « tempérant la dose et la liqueur naquit de l'élixir. »

Voici l'origine de la liqueur ainsi que la rapporte M. A. Baton. Nul ne connaît l'origine du secret de l'élixir de la Grande Chartreuse, mais on sait que les Pères cueillaient les simples poussant en Chartreuse et en composaient un élixir merveilleux, fort utile en cas de maladie et très précieux dans tous les cas de défaillance subite.

Du temps où la Savoie n'était pas encore française, un détachement d'officiers commandant les troupes qui gardaient la frontière était logé au Couvent. Le Père Prieur les mena à la distillerie, fort modeste alors où le frère Garnier surveillait ses alambics. Dans un coin du hangar s'accumulaient les résidus de la fabrication de l'élixir. Un médecin major conseilla alors au Père de

faire macérer ces herbes dans un sirop de sucre... Le conseil fut suivi... Monsieur A. Baton relate qu'au départ des Officiers les Pères leur offrirent une bouteille « au reflet d'or pâle », premier flacon de cette liqueur maintenant connue dans le monde entier. Le genépi entre encore dans la fabrication des vermouths, surtout dans les vermouths de grande qualité où au lieu de l'armoise et de l'absinthe habituelles on ajoute au vin blanc soit l'*artémisia vallésia* à odeur et saveur légèrement camphrée, soit les *achillea moschata*, *erba rotta* et *nana*, qui sont d'un prix plus élevé, mais qui sont infiniment plus parfumées.

XVI

LES PLANTES DE LA SAINT JEAN

LES PLANTES DE LA SAINT JEAN :

ARTEMISIA VULGARIS.

ARTEMISIA ABSINTHIUM.

ACHILLEA MILLEFOLIUM.

COMPOSÉES.

Certaines plantes, fort renommées dans les campagnes, doivent, d'après la tradition populaire, pour posséder le maximum de leur efficacité, être cueillies de préférence pendant la nuit de la Saint Jean, au moment précis où tintent les douze coups de minuit.

Il y a une infinité de plantes de la Saint Jean, dont l'emploi est plus ou moins entaché de sorcellerie et de magie, mais les plus renommées et les plus employées sont certainement trois plantes de la famille des Composées : l'Armoise, l'Absinthe et le Millefeuille.

1) L'ARMOISE.

L'Armoise (*Artemisia vulgaris*) est très répandue en Dauphiné où elle pousse jusqu'à près de 1800 mètres. On la trouve autour des maisons, des églises, des cimetières, près des vieux murs et des pierrailles. Elle pousse souvent mêlée aux touffes d'orties, et plus souvent encore, elle s'élève à côté de l'absinthe à laquelle elle ressemble fort. Ses tiges peuvent dépasser un mètre de hauteur et portent des feuilles découpées dont les deux faces ont une différence de coloration caractéristique. La face supérieure, complètement glabre est d'une belle teinte d'un vert foncé, tandis que la face inférieure est tomenteuse et blanche. La plante fleurit à partir du mois de juin et on récolte les sommités à l'apparition des boutons floraux. L'Armoise a toujours été une plante très réputée. Apulée, dans « de virtutibus herbarum » (de Gubernatis) rapporte que, grâce à l'armoise on ne sent pas les fatigues du voyage, et au XIII^e siècle Rutebœuf écrivait dans le Diz de l'Herberie « Pour la maladie des vers garir, la meilleure herbe, c'est l'ermoize ». Dans plusieurs provinces (Picardie, Poitou, Gironde, Orne) des couronnes d'armoise pendues dans les maisons les protègent du feu, des voleurs et des sorcières. En rencontrer une touffe le long de son chemin porte bonheur.

Les anciennes pharmacopées la conseillent en tisane dans toutes les maladies des femmes. Elles donnent la recette d'un vin propre à guérir les vapeurs que l'on fabrique en pilant parties égales d'armoise et de lierre terrestre qu'on met infuser ensuite dans du vin blanc ou du vin clairet. Un verre pris le matin à jeun est fort efficace. Elles conseillent aussi pour ne point « se lasser en marchant » d'attacher en haut de la cuisse quelques brins d'armoise. Pour les pieds fatigués on n'a qu'à appliquer sur eux de l'armoise pilée avec de la graisse. Et si la lassitude est telle qu'on ne peut continuer son chemin, il faut préparer une décoction d'armoise, appliquer durant deux heures cette armoise cuite sur les jambes après quoi on reprendra son chemin, dispos comme auparavant.

L'armoise entre dans la préparation des vermouths de

qualité inférieure. Elle a gardé de nos jours sa vogue d'antan. En Dauphiné, on l'appelle « l'artémise », on en vend des bouquets sur les marchés, et un dicton du pays affirme « se la fene sabie ce que var l'artémise, la plearie dins sa chamise » ... Si les femmes savaient ce que vaut l'armoïse, elles la plieraient dans leur chemise. On l'emploie comme tonique dans l'anémie et plus encore comme emménagogue. Son emploi est si répandu qu'il est devenu habituel. Monsieur le Professeur OFFNER rapporte qu'on emploie aussi l'armoïse comme antiépileptique et comme spécifique dans la danse de Saint Guy. Dans les montagnes, on donne des tisanes d'armoïse aux bêtes en état de gestation afin de faciliter la mise-bas.

2) L'ABSINTHE.

L'Absinthe (*Artemisia absinthium*, Composées) se trouve partout, de même que l'Armoïse, mais elle est particulièrement abondante dans les Alpes, dans les lieux secs, ensoleillés. On la trouve, elle aussi jusqu'à 1700 ou 1800 mètres d'altitude. C'est une plante vivace, haute de 40 à 60 cm. Ses feuilles très découpées sont souvent entières et linéaires. Leur surface est grise en dessus, gris argenté et soyeuse en dessous, le seul aspect de leur coloration les différencie facilement des feuilles d'armoïse. On cueille les sommités fleuries de l'absinthe à partir du mois de juin qui est l'époque de la floraison. L'absinthe est bien connue à cause de la préparation alcoolique qui porte son nom et qui est maintenant interdite à cause de sa toxicité. De tous temps, l'absinthe entra dans la préparation de vins renommés. Dans son « enologia toscana » Villafranchi en 1773 fait remonter l'origine des vermouths à l'époque de Pline, sous la forme d'un vin d'absinthe, D'autres vieux auteurs grecs parlent d'un vin d'absinthe, et Cicéron cite l'*absinthium vinum*. Dans la Rome des Césars, on vendait couramment « l'absinthites », vin auquel l'absinthe avait communiqué une saveur amère particulière.

Ses propriétés anthelminthiques étaient connues dès l'antiquité. Le Dr LECLERC rapporte que Soranus l'estimait par-dessus tout pour expulser les parasites de l'intestin et

faisait absorber l'eau où elle avait macéré avec du mélilot, Sylvius faisait exécuter des suppositoires avec la poudre d'absinthe et du miel.

Les vieilles pharmacopées conseillent des macérations de feuilles d'absinthe dans du vin blanc pour lutter contre le dégoût et le manque d'appétit. Un sachet plein de feuilles d'absinthe séchées placé sur l'estomac en calme les douleurs. Matthiolo dit avoir vu des hydropiques abandonnés des médecins guérir en prenant fréquemment des feuilles fraîches d'absinthe pilées avec du sucre, le matin à jeun, trois heures avant le repas.

Le vin d'absinthe est conseillé à la dose d'un verre le matin à jeun durant 15 jours, afin d'exciter l'appétit, guérir la jaunisse, tuer les vers et même les poux ! Quant aux mauvaises plaies de la gangrène, on les panse avec des compresses imbibées d'une décoction de feuilles d'absinthe dans de l'eau salée.

L'absinthe est encore actuellement employée en Dauphiné dans la confection de préparations populaires destinées à lutter contre l'anémie, tout en facilitant la digestion et en augmentant l'appétit. Elle a aussi la réputation de chasser les puces et dans les chalets de montagne, Correvon rapporte, ainsi que d'autres auteurs, que l'on en parseme le sol afin d'éloigner ces insectes. Dans certaines régions de l'Oisans, on brûle de l'absinthe que l'on appelle « utchance » en patois du pays, dans l'écurie où une vache vient de vêler, de même qu'on lui en fait prendre en infusion « pour la réchauffer ». En temps de fièvre aphteuse on frotte les vaches et les bœufs exposés à la contagion avec des poignées d'absinthe tortillée, ainsi qu'on bouchonne un cheval avec de la paille lorsqu'il a été mouillé.

3) LE MILLEFEUILLE.

Le Millefeuille, Achillée (*Achillea millefolium*, Composées) est encore appelé Herbe au charpentier, Herbe aux coupures, à cause de sa réputation de vulnéraire puissant. Le Dr LECLERC rapporte que cette plante doit son nom « à l'usage que, sur le conseil de Vénus, Achille en

fit pour guérir la blessure de Télèphe ». Chez les anciens le millefeuille avait une réputation extraordinaire, c'était l'herbe du soldat et ainsi que l'écrit le Dr LECLERC, « le pansement individuel à la portée de tous ».

L'Achillée est commune en France où elle croît le long des routes, sur les côteaux arides jusqu'à près de 2.000 mètres de haut. Vivace, elle s'élève de 0,20 à 0,80 et dresse une tige aérienne, droite, velue, supportant des feuilles alternes très finement découpées et des inflorescences en corymbes de petits capitules blancs, ou plus rarement rosés. La fleur a une odeur légèrement amère. Elle est bien connue des enfants, c'est le « saigne-nez » qu'on met à contribution pour provoquer une épistaxis qui empêche fort à propos, l'écolier d'aller en classe. C'est aussi une herbe magique, l'herbe à « antroller », l'herbe à ensorceler. Un brin sous le seuil de la porte est un talisman contre lequel le mauvais sort vient se briser.

Le millefeuille fut toujours considéré comme un tonique, un vulnéraire, un antihémorrhoidal. En Dauphiné, on l'appelle souvent « Brunette » et on l'emploie comme vulnéraire en appliquant la plante pilée et bien écrasée sur les coups et les meurtrissures. Dans l'Oisans, on en fait grand cas en tisane contre les varices.

XVII

LE THE DES ALPES

LE THÉ DES ALPES :

PAPILIONACÉES : L'ANTHYLLIS VULNERARIA.

ROSACÉES : DRYAS OCTOPETALA ET ALCHEMILLA ALPINA.

Plusieurs plantes sont ramassées dans les pâturages des hautes régions du Dauphiné et sont employées sous le nom de « Thé des Alpes ». Les principales sont l'Anthyllis Vulneraria, l'Alchemilla alpina et la Dryas octopetala.

1) L'ANTHYLLIS VULNERARIA.

L'*Anthyllis vulneraria* est une Papilionacée que l'on appelle suivant les régions et suivant l'usage qu'on en fait, « vulnéraire » ou « Thé des Alpes ». Elle entre dans la composition des Thés Suisses et des Falltrancks.

L'*Anthyllis vulneraria* est très répandue et on la trouve souvent en abondance jusqu'à 3.000 mètres, sur les pentes rocailleuses et dans les alpages ensoleillés.

C'est une plante herbacée, aux feuilles formées par 3 ou 6 paires de folioles, mais dont la foliole terminale est beaucoup plus grande. Les fleurs sont parfois blanches, souvent jaunes ou panachées de jaune et de rouge, leur calice est fortement velu. L'*Anthyllis vulneraria* est le « *vulneraria rustica* » des anciennes pharmacopées. On s'en servait alors pour guérir les contusions et les blessures. Villar constate que ce nom de vulnéraire lui a été donné à cause de ses vertus, mais il doute de sa réelle efficacité, ayant remarqué que l'*Anthyllide* vulnéraire était très recherchée des moutons, ce qui pour lui n'est pas un signe d'une grande action curative.

2) L'ALCHEMILLA ALPINA.

L'*Alchemilla alpina* est une Rosacée. On l'appelle indifféremment suivant les régions Alchimille, Alchemille, mais le plus souvent Argentine à cause de sa couleur, ainsi que Thé des Alpes ou Thé des Montagnes, à cause de l'emploi qu'on en fait en guise de tisane. C'est une jolie petite plante émettant des stolons. Les feuilles sont palmées à 5 ou 9 folioles oblongues, argentées et soyeuses en dessous. Les gouttes de rosée restent une grande partie de la journée au cœur de ces feuilles, ce qui fait que, au soleil, la plante paraît scintiller. Les fleurs sont petites et d'un vert jaunâtre.

On trouve l'*Alchemilla alpina* à partir de 700 mètres dans les pâturages secs et rocaillieux, au creux des rochers où s'est rassemblée une légère couche d'humus. L'argentine pousse jusqu'à 2.800 mètres. Elle a des vertus astrin-

gentes, diurétiques, et antidiarrhéiques. Elle aussi, comme l'Anthyllide vulnérable, entre dans la composition des Falltrancks. Villar constate que les moutons ne mangent pas l'Alchemilla alpina, il lui prête donc de grandes vertus. On s'en sert pour cicatriser les blessures, quelques feuilles trempées dans l'eau bënite et appliquées sur les maux de jambes ont la réputation de les guérir, quant à la rosée cueillie au creux de ses feuilles on s'en sert pour laver les yeux malades. Les habitants des hautes régions du Dauphiné l'emploient à la façon du thé, d'où son nom le plus connu de Thé des Alpes. Dans l'Oisans, on l'a baptisée également « l'Herbe Sorcière », car les jeunes bergères la cueillent dans les pâturages, posant une question, puis lancent la feuille en l'air. Suivant la face sur laquelle elle tombe, verte si c'est la face externe, blanche si c'est la face interne, la réponse est affirmative ou négative.

3) LA DRYAS OCTOPETALA.

La Dryas octopetala est elle aussi une rosacée, et Correvon la qualifie de la plus délicieuse plante que l'on puisse imaginer.

C'est un arbrisseau nain, dont les tiges ligneuses rampent sur le sol, au milieu des éboulis et des pierrailles qu'elles recouvrent parfois sur une grande étendue. La Dryas octopetala aime les terrains calcaires. Ses feuilles sont dures et luisantes, d'un beau vert à la face supérieure, blanchâtres et cotonneuses en-dessous. Les fleurs sont blanches, relativement grandes et dressées à l'extrémité d'un pédoncule floral. Villar la décrit pittoresquement en écrivant qu'elle a des pétales d'anémone et des feuilles de germandrée, car le bord de ses feuilles est régulièrement dentelé à la façon de minuscules feuilles de chêne. Cette espèce est fort abondante dans le Champ-saur et l'Oisans où son emploi en tisanes astringentes et stomachiques est fort répandu.

XVIII

LES VULNERAIRES, L'ARNICA MONTANA (COMPOSEES)

LES VULNÉRAIRES.

D'après l'origine étymologique du mot vulnérable, on classe dans cette catégorie toutes les substances propres à soulager ou à guérir une blessure. Ainsi sera appelé « vulnérable » tout médicament susceptible d'être administré aux personnes victimes d'un traumatisme (chute ou blessure). C'est pourquoi dans une région telle que le Dauphiné où la nature du terrain particulièrement mouvementée prédispose les individus aux accidents les plus divers, il est naturel de penser que la pharmacopée populaire contient une floraison particulièrement riche de remèdes vulnérables.

Les vulnérables sont tantôt appliqués sur la blessure afin d'étancher le sang et d'arrêter l'hémorragie, tantôt employés à l'intérieur, en tisanes ou en préparations alcoolisées afin de stimuler l'organisme de l'individu accidenté.

Il y a presque une centaine d'années, ainsi que nous l'avons déjà constaté, les « Marchands de Plantes » de l'Oisans vendaient, parmi toutes les marchandises qui constituaient « la balle » des colporteurs des mélanges vulnérables connus sous le nom de Falltrancks. Ce mot, d'origine allemande, vient de « fall » qui veut dire chute et de « trunk » qui veut dire boisson. Ce sont bien, en effet, des mélanges propres à faire des boissons destinées à ceux qui souffrent des conséquences d'une chute. Ces Falltrancks, dont la composition était gardée secrète, grâce au soin que prenaient les marchands de mélanger soigneusement les plantes après les avoir coupées en morceaux excessivement petits, étaient encore appelés « Thé Suisse » ou « Thé des Alpes » et tous jouissaient d'une

réputation presque miraculeuse. On en faisait des tisanes que l'on administrait généreusement à tous ceux qui souffraient d'une commotion ou de tout autre accident consécutif à une chute. Ces mélanges vulnéraires comprenaient les espèces les plus diverses, le millefeuille (*Achillea millefolium*), l'anthyllide vulnéraire (*Anthyllis vulneraria*) dont le nom populaire en Dauphiné est « vulnéraire » afin d'indiquer sa principale vertu, l'herbe à Robert (*Géranium Robert*), toutes les variétés de plantes groupées sous le nom de genépi, le millepertuis (*Hypericum perforatum*), la bétouille (*Betonica officinalis*), le bugle (*Ajuga reptans*), l'absinthe (*Artemisia absinthium*) et, ainsi que le constate Leméry dans son *Traité universel des drogues simples* : « d'autres herbes dont on s'avise, car le nombre des herbes vulnéraires est fort étendu ». Dans le même article, LEMÉRY remarque que les vulnéraires qui croissent dans les Alpes sont parmi les plus recherchés.

Quant à la plaie elle-même on la pansait, et on la panse toujours, ainsi que nous l'avons déjà dit, avec un cataplasme composé de cinq herbes d'espèces différentes, ou avec des feuilles duveteuses telles que celles du Tussilage (*Tussilago farfara*), du Bouillon Blanc (*Verbascum Thapsi*) ou avec des tiges et des feuilles de millefeuille, d'herbe à Robert, d'anthyllide vulnéraire, de millepertuis ou de genépi préalablement écrasées.

Mais, surpassant toutes ces médications, deux remèdes sont particulièrement estimés en Dauphiné, l'un d'eux, exclusivement local est « le bijoin » (nous l'étudierons ultérieurement), l'autre, dont la renommée et l'usage débordent le Dauphiné est le vulnéraire le plus connu et le plus apprécié, c'est l'Arnica.

L'Arnica (*Arnica montana*) est une Composée, qui croît dans les Alpes à partir de 800 mètres d'altitude et qu'on récolte jusqu'à près de 2.400 mètres. Il aime les terrains siliceux, granitiques et on ne le rencontre que rarement dans les massifs calcaires de la Chartreuse et du Vercors. VILLAR dans son *Histoire des Plantes du Dauphiné* cite comme stations habituelles de l'Arnica « les

hautes montagnes parmi les prairies, dans l'Oisans, à la Mure, dans le Champsaur, à Briançon, à Gap... ».

Cette Composée vivace peut atteindre 60 cm. de haut. Ses fleurs d'un beau jaune orangé caractéristique s'épanouissent du mois de juin au mois d'août selon l'altitude de la station où elles sont situées. On peut assez facilement différencier l'arnica des Doronic et des autres Composées à fleurs jaunes avec lesquelles on le confond souvent quand on sait que les feuilles de l'arnica s'étalent en rosette à la base de la plante, tandis que la tige porte, vers son milieu, une seule paire de feuilles opposées, caractéristique que l'on ne retrouve pas dans les espèces qui lui ressemblent.

Le Dr LECLERC, dans son précis de Phytothérapie rapporte que, en 1645, les paysans de Holstein l'employaient en tant que vulnéraire, contre le sang coagulé, après l'avoir fait bouillir dans de la bière.

LEMÉRY l'appelle Alisma et décrit l'Arnica comme une sorte de Doronic, à fleur plus grande et à couleur « d'or plus foncé ». Il indique que c'est une plante diurétique, sudorifique, un peu vomitive, qu'elle dissout le sang caillé, que ses fleurs font éternuer et que leur infusion arrête les crachements de sang.

VILLAR s'étend plus longuement sur l'arnica qu'il qualifie « un des meilleurs remèdes que le règne végétal puisse fournir à la médecine ». Il rapporte que l'on emploie toutes les parties de la plante comme fébrifuge, antiparalytique et antiarthritique, mais qu'on doit en user avec précaution car l'arnica nuit aux asthmatiques et aux poitrines délicates, néanmoins il relate avec enthousiasme combien il a soulagé et guéri des hydropiques avec ce remède que les paysans des montagnes connaissent presque tous à cause de « son odeur éminente » et de « ses vertus héroïques ». Il constate également que, ainsi qu'en Russie et en Suède, nos montagnards fument l'arnica en guise de tabac.

CORREVEON indique que l'arnica est le remède de choix qui, à la montagne, sert à soigner les plaies, empêche la suppuration et hâte la guérison. Il l'appelle le quinquina des pauvres, car sa tisane agit bien dans les fièvres inter-

mittentes. On l'utilise aussi, d'après lui, contre la dyssenterie, la paralysie, l'affaiblissement de la vue. Quant à ses infusions, elles sont employées comme stimulantes, sudorifiques, antirhumatismales et vulnérinaires. Mais l'arnica est surtout employé en teinture alcoolique, souveraine contre les coups et toutes les blessures.

En Dauphiné, l'arnica est un vulnéraire très apprécié. Sa teinture est un remède populaire courant. Il faut l'employer avec précaution, et toujours étendue d'eau, car elle est très irritante et son emploi peut amener de la vésication et des éruptions graves. D'autant plus que certaines peaux sont particulièrement sensibles à son action.

A l'intérieur, quelques gouttes de teinture dans un peu d'eau, ou mieux une infusion de fleurs à 4/1000 agissent parfois avec succès contre la défaillance qui suit souvent les chutes. Néanmoins, dans son précis de Matière Médicale, le Professeur BRETIN rapporte qu'à l'intérieur, l'arnica doit être employé avec une grande prudence, puisque, à doses peu élevées, il peut provoquer de la gastro-entérite et de la paralysie des centres nerveux. On connaît même un cas de mort consécutive à l'absorption de 60 gr. de teinture d'arnica.

III

DE QUELQUES REMEDES POPULAIRES PROVENANT DE CERTAINS ARBRES



I

LE « BIJOIN »

Le bijoin, benjoin, bijon ou bezon, est une panacée dauphinoise de haute renommée ! Celui qui vient d'une contrée plus ou moins éloignée peut s'étonner en entendant parler de ce produit étrange répondant à ces diverses appellations. Tout bon Dauphinois qui fait une chute, quelle qu'en soit la gravité, se voit immédiatement proposer le traitement au « bijoin », et chacun a dans ce remède la confiance la plus absolue. Un habitant de l'Oisans racontait qu'étant tombé, un matin d'une mauvaise chute, il avait senti le coup lui « rebondir sur l'estomac », et ne pouvait plus bouger qu'avec peine. Il fit chauffer du vin, y ajouta quelques gouttes de « bijoin » qu'il avala et jugea fort amères, mais, comme c'était la tradition, il se soumit à ce traitement. Bien lui en prit, car, blessé du matin, il put reprendre son travail le soir même, n'ayant comme seul inconvénient, que « le cœur un peu chargé ».

Voici, comment, généralement, on emploie le « bijoin » : On prépare un cataplasme en étendant le « bijoin » sur un papier fort et poreux. Puis, on applique cet emplâtre sur l'endroit douloureux. En même temps, on confectionne des boulettes, en pétrissant du sucre en poudre avec ce fameux produit, et l'on en absorbe deux ou trois, suivant la gravité du cas.

Qu'est-ce au juste que le bijoin ? La plupart du temps, quand le malade habite une ville, il va chez le pharmacien acheter quelques sous ou quelques francs de « benjoin ». Le pharmacien lui vend dans une boîte du Tyrol, la quantité désirée de térébenthine de Bordeaux, et le client de la ville, qui ne connaît généralement le « bi-

join » que de réputation s'en va fort satisfait. Et ce produit-là guérit tout aussi bien que le vrai « bijoin » du Dauphiné qui n'est pas du tout la térébenthine de Bordeaux qui provient du Pin maritime (*Pinus pinaster*) mais l'oléo-résine secrétée soit par le sapin (*Abies pectinata*), soit par le mélèze (*Larix europaea*). Ainsi, suivant le pays d'origine, c'est-à-dire suivant que la région possède des bois de sapins ou des bois de mélèzes, l'on emploie indifféremment sous ce même nom de bijoin, benjoin, etc... deux produits différents.

Les Pharmacopées anciennes font une certaine confusion quant à l'origine de ce produit.

Fuschs (1558) remarque que le « *Larix* est fréquent et se trouve ordinairement aux montaignes de Daulphiné ». Il en sort, rapporte-t-il une liqueur gluante ayant couleur de miel et qui jamais ne se durcit. Il ajoute en parlant de cette résine qu'on la « mixtionne avec emplâtres remollitifs et médicaments propres pour délasser. Elle ayde contre douleurs de costé, oignant et frottant d'elle seule ledit costé ou l'appliquant par dessus ».

Matthiole sépare fort bien les deux produits, c'est-à-dire l'olée résine provenant du mélèze et celle qui provient du sapin. Il baptise du nom de bijon le produit provenant du mélèze. Il écrit : « Au reste, le mélèze produit cette liqueur excellente qu'on appellé bijon ». Il constate que l'on emploie ce bijon au lieu et place de la térébenthine, qui « procède de l'arbre térébinthe », parce que les marchands du Levant n'en apportent plus. Le bijoin était donc employé frauduleusement à la place de la térébenthine par les apothicaires de l'époque. Toutefois, il reconnaît que la térébenthine du mélèze est de substance « subtile et résolutive », et que « cette liqueur est bonne et profitable mise en médicament principalement ceux qui se préparent pour des blessures et cicatrices ».

Quant au sapin, Matthiole écrit qu'il produit entre « écorce et bois cette liqueur excellente que nous appelons lagrime, comme qui dirait larme du sapin ». Il reconnaît que les auteurs anciens, dont Galien, sont « fort discordants ez descriptions qu'ils ont respectivement

faictes touchant les arbres qui portent résine substituant et prenant souventes fois les uns pour les autres... ».

Il écrit encore : Ceux-là s'abusent grandement qui prennent la résine du sapin pour celle du mélèze qui est claire, car celle du sapin est amassée entre l'écorce et le bois d'où elle sort, mais la résine de mélèze se tire du cœur... car pour être mieux informé de la vérité des choses « moy-même ay tiré la résine du sapin et de la mélèze ». Il rapporte que plusieurs mêlent ces deux résines afin de les vendre sous le nom de résine de sapin qu'on appelle aussi bijon, car, reconnaît-il, il y a bien peu d'apothicaires qui puissent discerner ces deux résines l'une de l'autre. Toutefois, d'après lui, et avec juste raison, la fraude se connaît en ce que la résine de sapin est plus liquide que celle du mélèze, que son odeur est plus agréable, qu'elle reste blanche et ne roussit pas comme celle du mélèze, même si on la conserve un an. Cette résine de sapin est fort bonne aux plaies qui sont fraîchement faites car elle les soude et les « mondifie », elle est « singulière aux plaies de la tête de sorte que aucun n'y mettent autre chose » et que sa seule application suffit à les guérir.

Au XVIII^e siècle, Leméry dans son Dictionnaire Universel des Drogues simples, différencie de la térébenthine de Chio qui provient du térébinthe, une deuxième térébenthine qu'il appelle la térébenthine claire, et, sous ce nom, il classe en même temps la térébenthine qui provient du mélèze et celle qui provient du sapin. Il rapporte que la térébenthine qui sort sans incision est appelée par les paysans du Dauphiné Bijon, et que c'est une espèce de baume qui a une consistance, une couleur et des vertus approchantes de celles du Baume blanc du Pérou; mais, spécifie-t-il « parce qu'elle naît proche de nous et qu'elle est assez commune on n'en fait pas beaucoup de cas ». Elle est utilisée extérieurement en guise de baume pour améliorer et consolider les plaies pour les contusions, pour les fortifier et les résoudre. Bernard Peyrilhe, dans son « Tableau méthodique d'un cours d'histoire naturelle médicale » (an VII) étudie séparément la térébenthine provenant du Mélèze, ou térébenthine de Venise,

qu'il estime fine et celle qui provient du sapin (*Abies pectinata*), moins abondante, moins usitée et que l'on ne trouve pas dans le commerce.

Dans son précis de matière médicale, le Professeur BRETIN note que la sécrétion provenant de l'*Abies pectinata* est le produit appelé Térébenthine d'Alsace, qui, après avoir été fort employée au XVI^e siècle n'est plus qu'une curiosité de collection dans certaines pharmacies des Vosges.

Dans la région d'Allevard, Monsieur Colomb, conservateur du musée dauphinois, a remarqué que les habitants de cette région incisaient les nodosités ou boursouflures abondantes à l'époque de la montée de la sève de l'*Abies pectinata* que les habitants du pays ont baptisé « Varniau ». Cette sorte de térébenthine appelée « bezon » dans le pays est recueillie dans un récipient analogue à celui dans lequel les Landais recueillent la térébenthine du Pin. Ce produit, ce « bezon » est le même que celui qu'on récolte dans le Vercors sous le nom de « bijoin ». C'est un liquide très fluide, d'aspect huileux, de couleur pâle, d'odeur suave et citronnée.

Dans les Hautes-Alpes, dans la région de Briançon, et dans l'Oisans, on utilise la térébenthine du Mélèze qu'on appelle « benjoin ». A cette altitude, seul le mélèze pousse en abondance. Les paysans le recueillent d'une façon rudimentaire. Ils font une brèche profonde dans l'écorce de l'arbre, ils y enfoncent une petite branche à laquelle ils suspendent un cornet de papier dans lequel la résine tombe goutte à goutte. Cette opération se fait au printemps. La Térébenthine du Mélèze est la térébenthine de Venise des pharmacopées, on l'appelle aussi térébenthine de Suisse ou de Briançon. C'est un produit sirupeux, jaune pâle, s'épaississant très lentement à l'air. C'était autrefois la seule térébenthine officinale.

Quoiqu'il en soit, dans le Dauphiné, suivant les régions, on utilise indifféremment, avec la même confiance, et en lui donnant le même nom de benjoin ou bijoin les térébenthines du Mélèze (térébenthine de Venise) ou du Sapin (térébenthine d'Alsace). Dans les villes on se contente de la Térébenthine du Pin (Térébenthine de Bor-

deaux) malgré son aspect grenu et mielleux. Néanmoins certains Dauphinois plus avertis préfèrent la Térébenthine provenant de l'abies pectinata. Ainsi que nous l'avons dit on emploie simultanément le « Bijoin » comme remède d'usage externe et comme remède d'usage interne. C'est une panacée qui ne connaît pas d'insuccès. Dans l'Oisans, on s'en sert également en médecine vétérinaire, en confectionnant avec la térébenthine du Mélèze des emplâtres qui servent à guérir les plaies du nombril des jeunes veaux.

II

LA MANNE DE BRIANÇON

Nicolas CHORIER, dans son histoire générale du Dauphiné, énumérant les sept merveilles du Dauphiné qui, selon lui, surpassaient les sept merveilles du monde antique, y place le produit connu sous le nom de « Manne de Briançon ». On trouve, écrit-il, sur le mélèze, cette « sorte de pin », fort abondant sur les montagnes « d'auprès de la ville de Briançon », tous les matins du mois d'août, « et avant le jour, une céleste rosée... Elle s'épaissit d'abord, se convertit en cette gomme si nécessaire « à la médecine, et prend le nom de manne. Le soleil et « la pluie la fondent et jamais elle n'est plus abondante « que pendant les plus violentes chaleurs et les plus « grandes sécheresses. Aussi a-t-on observé que son abondance est une marque infailible d'une stérilité future. « Les feuilles de mélèze en paraissent alors toutes couvertes et à les voir on jugerait qu'elles ont été trempées « dans de la cassonnade fondue qui depuis a repris sa « première consistance. La manne en a la couleur et le « goût ».

Dans son Dictionnaire du Dauphiné, Guy ALLARD s'inspirant de l'article de Nicolas Chorier, note que la Manne

de Briançon tombe sur le mélèze dans les matins du mois d'août, et il spécifie que, de cette région on la distribue par toute l'Europe, et que « son prix, sa qualité et ses effets dans la médecine, diffèrent peu de celle d'Orient ou de la Calabre... ».

JORDANS, dans ses « Voyages Historiques », avait remarqué la présence de cette gomme au goût et à la couleur de cassonnade qui distillait des feuilles du mélèze sans toutefois en décrire l'usage, ce en quoi il avait été prudent.

FUSCHS, dans une annotation ajoutée à l'article qu'il consacre au mélèze si fréquent « aux montagnes de Dauphiné », fait l'observation suivante : « Nous trouvons souvent plusieurs de ses feuilles en notre manne, ce qui est argument qu'elle vient et découle de cet arbre ».

VILLAR, dans son Histoire des Plantes du Dauphiné, consacre un assez long passage à la Manne de Briançon, cette production singulière, écrit-il, née sur le mélèze et s'étonne de constater qu'un arbre résineux dont toutes les parties sont amères, puisse produire ainsi une « matière blanche, concrète, sucrée, douce comme le miel le plus frais ». Il constate que ce produit est rare à trouver, qu'on ne le rencontre même que par gouttes et qu'il est difficile d'en ramasser une livre sur place. Du reste, il ne l'a vu rechercher que dans le seul but de satisfaire la curiosité des savants, et jamais il n'en a vu vendre dans le commerce. Il a trouvé la Manne de Briançon sous forme de gouttes blanches plus ou moins dures, adhérentes aux feuilles, et il pense que cette « liqueur mielleuse » transude des bourgeons, puis se concrétise au contact de l'air à cause de la chaleur du soleil.

Cette question de la Manne de Briançon a fort intéressé VILLAR qui avoue n'avoir jamais pu éclaircir « ses doutes à son sujet » quoiqu'il en ait souvent rencontré. Il rapporte qu'il a entendu dire qu'en l'année 1775, on avait peu trouvé de manne, que parfois on en trouvait au soleil levant qui était presque « coulante », tandis que d'autres fois, on pouvait ramasser sur le gazon des gouttes de manne solidifiées, semblables à celles qui restaient sur l'arbre.

L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, dans son article sur la Manne, décrit la Manne de Briançon comme des grumeaux de la grosseur des grains de coriandre et qualifie son goût d'agréable et de fort sucré. Il constate qu'elle est moins purgative que celle d'Italie, et qu'elle est la plus commune et la moins estimée des trois espèces de manne que l'on connaît et qu'on l'emploie à défaut de celle de Syrie et de celle de Calabre.

Dans l'Officine, DORVAULT se contente de citer la manne de Briançon parmi la foule d'exsudations provenant de végétaux divers qui portent ce même nom de manne, parce que ces produits sont tous caractérisés par la présence de mannite. La manne de Briançon devrait son goût particulièrement sucré à la présence de la mélézitose.

Quand on compare tout ce qui a été consacré à la Manne de Briançon dans les ouvrages qui l'ont étudiée ou simplement mentionnée, on s'aperçoit que tous les auteurs se sont plus ou moins contredits. Ils ne s'accordent que sur un point, l'époque de sa parution. Pour les autres indications, elles sont toutes différentes, quand elles ne sont pas diamétralement opposées. Les uns écrivent qu'on la trouve en abondance, d'autres qu'elle est rare. Les uns la disent fort estimée en médecine, les autres qu'elle est commune et peu recherchée. Tous diffèrent également au sujet de son origine. Guy ALLAR pensait qu'elle tombait sur l'arbre au petit matin, JORDAN, qu'elle distillait des feuilles du mélèze, Nicolas CHORIER se demandait si elle était « plutôt la sueur de ces arbres » que celle du ciel et leur suc plutôt que de l'air »..., quant à VILLAR, plus scientifique, il était resté dans l'expectative, malgré ses recherches.

Il est difficile de résoudre les problèmes posés par la présence de la Manne de Briançon, car, actuellement, ce produit a complètement disparu. Ayant questionné, à ce sujet, plusieurs habitants des Hautes-Alpes, la plus grande partie ignorait ce qu'était la Manne de Briançon. Quelques-uns cependant, notamment un habitant de la Grave, mais originaire de la Vallouise, se rappelait fort

bien, qu'étant enfant, il allait, l'été, de grand matin, à la rosée, spécifiait-il, ramasser ces petits grains de manne, blancs, gros comme des grains de poivre, sucrés comme du miel, dont les feuilles des mélèzes étaient abondamment pourvues, et dont il se régalaient, ainsi que tous ses petits camarades. Et il avait remarqué que la présence de ce produit attirait les abeilles. M. Pons, pharmacien à Briançon, et dont la compétence sur toutes les questions scientifiques touchant au Dauphiné fait autorité, a bien voulu nous indiquer ce que l'on sait, actuellement, sur cette question si intéressante de la Manne de Briançon. Elle est localisée dans les fourrés de Mélèze qui s'étendent de Briançon au Monestier, le village qui s'élève sur les bords de la Guisane, à mi-chemin du col du Lautaret à Briançon. C'est là la région d'élection où, jadis, la Manne se trouvait en plus grande abondance. Elle apparaissait entre le 15 et le 20 juillet, et il fallait la ramasser le jour même de sa parution. A notre époque, on peut dire que la Manne de Briançon a pratiquement disparu, puisque, en 1900, lorsque l'on voulut envoyer un échantillon de ce produit à l'Exposition de Paris, trente gardes forestiers mobilisés pour sa cueillette, ne purent à eux tous, qu'en rapporter une soixantaine de grammes environ. En 1938, M. Pons estimait la valeur marchande de la Manne de vingt à trente mille francs le kilog. Il ne connaissait à cette époque qu'un seul échantillon de ce produit, c'était une branche de mélèze chargée de manne, que conservait précieusement la Faculté de Strasbourg.

Quant à l'origine de la Manne de Briançon, voici ce que l'on sait : La Manne est provoquée par la présence d'un insecte qui vit sur le Mélèze pendant 15 à 20 jours. Cet insecte n'est pas stable, il émigre, il apparaissait et disparaissait autrefois tous les deux, trois ou cinq ans (ce qui explique les opinions diverses des anciens auteurs au sujet de l'abondance ou de la rareté de la Manne). Depuis une quinzaine d'années, cet insecte a complètement déserté la région des Hautes-Alpes. On en a trouvé des colonies dans l'Engadine et au Canada. Voici ce que nous a écrit M. Pons à ce sujet, le 26 avril 1942 :

« L'insecte qui produit la Manne de Briançon est un
« hyménoptère du genre *Apis*, voisin de l'abeille melli-
« fère, c'est l'abeille du mélèze, *Apis laricis*, découvert
« et étudié par un naturaliste suisse ou autrichien dans
« la forêt de mélèzes de l'Engadine où l'on venait de
« trouver la manne pour la première fois. Le mode d'ac-
« tion de cet insecte est très particulier, il vit sur les
« jeunes feuilles du mélèze, en aspire le suc, mais au lieu
« de le régurgiter par la bouche sous forme de miel, il
« l'évacue par l'anus sous forme d'un sucre particulier,
« la mélézitose. La disparition momentanée (espérons-le)
« de cet intéressant hyménoptère, explique la disparition
« de la Manne de Briançon depuis plusieurs années dans
« nos belles forêts de mélèzes. »

Quant à l'usage que l'on fit en médecine de la Manne de Briançon, les anciens auteurs diffèrent à ce sujet. Ces avis contradictoires s'expliquent par ce fait que certains auteurs, mal informés, confondirent, à cause de la similitude des noms la Manne du Mélèze et la Manne du Frêne. Ce nom de Manne fut donné à ce produit sucré trouvé sur le Mélèze par analogie avec ce produit providentiel dont parlent les récits bibliques et qui serait, d'après le professeur BRETIN soit un petit lichen que les vents désertiques « soulèvent, emportent et laissent retomber en pluie un peu plus loin » et qui est le *Lesanora esculenta*, soit des larmes visqueuses provenant d'une exsudation du *Tamarix gallica* piqué par un insecte, le *Coccus mannipurus*. Du reste, ce nom de Manne fut donné par extension à toutes les diverses exsudations sucrées des végétaux. Il est évident que la Manne de Briançon ne fut jamais récoltée pour être vendue, et l'auteur de l'article consacré à ce produit dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, confondit la Manne de Briançon avec la Manne du Frêne lorsqu'il écrivit que cette manne est moins purgative que celle d'Italie. Sans doute, s'est-il inspiré du Dictionnaire du Dauphiné de Guy Allard ? Le plus sérieux de tous les anciens auteurs, VILLAR, avoue ne l'avoir jamais vu vendre dans le commerce. On peut donc penser que cette Manne de Briançon, si estimée qu'on l'avait jugée digne de figurer parmi les sept mer-

veilles du Dauphiné ne fut pas un remède au sens propre du mot, mais un produit dispensé par un bienheureux hasard, et que l'on recherchait pour son goût sucré particulièrement agréable.

III

HUILE D'ABRIGNON OU HUILE DE « MARMOTE »

Plusieurs produits, en Dauphiné, portent ce nom d'Huile de Marmotte. Il y a tout d'abord la graisse fluide extraite de l'animal appelé Marmotte (*Arctomys marmotta*) et une préparation dont parle le D^r CHABERT dans son opuscule sur l'Emploi Populaire des Plantes Sauvages en Savoie et qu'il appelle huile de marmotte. Fort usité d'après cet auteur dans les Alpes frontières de Savoie et du Piémont, cette substance se prépare par la macération prolongée dans l'huile des galles de feuilles de *Rhododendron ferrugineum*. Le D^r CHABERT en fait grand cas comme vulnéraire et affirme que, pour les pansements, elle peut concurrencer avantageusement tous les antiseptiques, car, grâce à son emploi, les plaies ne suppurent pas et guérissent très vite. Ce vieux remède populaire est maintenant complètement oublié. Quant au produit qui nous intéresse, c'est une huile végétale qui porte les différents noms d'huile d'abrignon, d'huile de marmottier, ou d'huile de « marmote ».

VILLAR, dans son Histoire des Plantes du Dauphiné, édité à Grenoble en 1789, est le premier qui ait employé ce terme d'huile de « marmote » pour désigner l'huile extraite par pression des noyaux du Prunier de Briançon. Le Prunier de Briançon, *Prunus Brigantia* est longuement décrit par Villar de la façon suivante : « Cette espèce s'élève rarement au delà de huit à dix pieds, ses feuilles sont vertes, dures, presque rondes, avec une pointe et des dents inégales qui les rendent un peu fran-

gées sur les côtés; elles ont une ou deux glandes sur le pétiole, comme les autres espèces et deux stipules très petites, les fleurs viennent de bonne heure avant les feuilles au printemps, sur les parties latérales des rameaux, trois ou quatre ensemble, sortant d'un bouton composé de deux écailles ovales et pointues; les feuilles du calice sont ovales et ridées, les pétales au nombre de quatre à cinq oblongs, élargis à leur extrémité, une fois plus longs que le calice, les étamines de seize à vingt filets simples, une fois plus longs que les pétales, à sommets blancs; le pistil est de la longueur des étamines, les fruits un, deux ou trois ensemble, presque sessiles, sont ronds, lisses, d'un blanc jaunâtre ou noisette, souvent un peu rouges du côté du soleil, le noyau est un peu aplati, mais très court et strié, l'amande est amère, ovale, aplatie. »

VERLOT, en 1870, signale le Prunier de Briançon sous le nom de *Prunus Brigantiaca*. Il constate qu'il aime les lieux arides des montagnes granitiques, à l'altitude comprise entre 1500 et 1700 mètres. Il énumère comme stations le Villard d'Arène, Monestier, près de Briançon, Villevieille en Queyras. Il le qualifie d'assez rare.

VILLAR avait cité les mêmes stations et avait observé que c'est du noyau de ce prunier qu'on tirait dans le Briançonnais et dans les environs une huile estimée, très fine, que l'on appelait Huile de Marmote. Il écrivait à son sujet les lignes suivantes : « Cette huile est douce comme celle de l'amande, mais plus inflammable elle conserve un goût de noyau qui la rend un peu amère et d'un parfum agréable ».

Monsieur le Professeur OFFNER a consacré un article (*Parfumerie moderne*, Mai 1925) à cette huile de marmote pour bien mettre en garde contre l'erreur possible de confondre l'huile animale extraite sous forme de graisse fluide par simple expression à chaud de la Marmotte (*Arctomys marmotta*) et l'huile végétale extraite des fruits du Prunier de Briançon. C'est pour cela que, à dessein, nous conservons à ce produit l'orthographe que lui a donné VILLAR (huile de marmote) qui, d'après l'étude très documentée de Monsieur le Professeur OFFNER, aurait été le

premier à employer cette dénomination. L'auteur de cette étude cherche d'où pourrait venir ce nom d'huile de marmote. Il se demande si cette expression ne pourrait « être interprétée dans le sens d'huile du pays des marmottes ? ». Il rapporte que ce terme d'huile de marmotte est dans les dictionnaires de Larousse et de Littré et que Littré appellerait marmotte le fruit du marmottier ou marmoutier, nom donné aussi au Prunier de Briançon.

Monsieur le Professeur OFFNER ne sait qui est l'auteur de ce nom de marmottier. Nous avons demandé à Monsieur Pons, pharmacien à Briançon, et dont la science botanique fait autorité, son avis sur la question. Il nous a écrit à dix-sept ans d'intervalle, ce qu'il avait déjà dit à Monsieur le Professeur OFFNER qui avait inséré son opinion dans son article, à savoir que ce terme de marmottier était employé dans les hautes vallées alpines italiennes, mais que jamais en France, le Prunier de Briançon n'avait été appelé ainsi. On le connaît sous le nom local d'abrignon. Et le produit qui en découle porte le nom d'huile d'abrignon ou huile de noyau.

Cette huile que Villar estimait fort, était employée dans la Région où croît le *Prunus Brigantia* comme huile de table et comme huile médicinale. Monsieur Pons constate que son extraction avait donné lieu, autrefois, à une petite industrie locale, que cette huile était employée au même titre que l'huile de noix, dont elle avait la même renommée et qu'au point de vue médicamenteux, elle avait la même valeur que l'huile d'amandes douces. Malheureusement, depuis plus de cinquante ans, cette exploitation est abandonnée par suite de la dépopulation des campagnes, et aussi, ajoute Monsieur Pons, à cause de la disparition des moulins à huile et aussi du peu de rendement du produit. Et Monsieur Pons termine en souhaitant que l'on remette en vigueur l'extraction de cette huile, car le Prunier de Briançon est fort abondant dans la région, et son huile, cette fameuse huile de marmote jadis si renommée, pourrait rendre de grands services dans la période actuelle, où la disette de matières grasses est particulièrement regrettable.

IV

DE QUELQUES REMEDES POPULAIRES EMPRUNTES A LA FAUNE LOCALE

I

LES VIPERES

On peut dire de la ville de Grenoble qu'elle est, en quelque sorte, placée sous le signe du serpent ! Aux Trois Roses et au Dauphin de ses armoiries on peut s'étonner de ne pas voir s'ajouter, se tortillant sur le champ du blason, une couleuvre ou une vipère, quand on sait la place que ces dangereux animaux occupent dans son folklore, et quand on pense à cette rivière, l'Isère, qui, avant de se joindre au Drac, le dragon impétueux de la légende, enserre le sol grenoblois de ses innombrables méandres où le flot sinueux se plie et se replie à la façon d'un gigantesque reptile. Quoique les vieilles pharmacopées et entre autres celle de Leméry, indiquent le Dauphiné comme terre privilégiée pour la capture de la vipère, les serpents n'y sont pas particulièrement abondants. Non. Il y a même un îlot de terrain complètement préservé de leur atteinte. C'est sur l'ancienne route du Villard-de-Lans qui passe par St-Nizier, l'endroit appelé « la Tour Sans Venin », première des sept Merveilles du Dauphiné, où les animaux venimeux ne naissent point, et où l'on n'a jamais vu aucun serpents, lézards, crapauds ni araignées, « si on les y porte d'ailleurs ne mourir sur le champ » ! (Claude JORDAN, Voyages historiques, 1695).

Les légendes dauphinoises consacrées aux serpents sont nombreuses. Hippolyte MÜLLER, dans le bulletin de la Société d'Ethnologie, dont il était un des membres les plus actifs, rapporte que des serpents gigantesques, appelés « cages » se dissimulaient dans les îles du Drac, le long des digues et des marais de l'Isère, mais que de mémoire d'homme, jamais l'on ne put en capturer un seul.

Quand la ville de Grenoble n'occupait pas un territoire aussi étendu que celui qu'elle occupè actuellement, des lavoirs s'élevaient, au delà de la porte de Bonne, dans le quartier qui est aujourd'hui celui de la place Lakanal et qui s'appelait alors du nom pittoresque de quartier de la Femme sans tête. Les laveuses étendaient leur linge sur l'herbe rase des terrains vagues, et, au crépuscule, elles se hâtaient de rentrer dans la ville de crainte de rencontrer les monstres, qui, la nuit tombée, hantaient ce coin de Grenoble. Ces monstres redoutés, c'étaient des serpents, des serpents ailés à la tête lumineuse, comme si elle était couronnée d'un diadème de pierreries. Ces serpents arrivaient en volant sur le bord des lavoirs afin de s'y désaltérer. Et, comme ils portaient dans leur gueule entr'ouverte une pierre précieuse de grand prix, ils étaient obligés de la déposer à côté d'eux, afin de pouvoir boire à leur gré. Hippolyte MÜLLER rapporte qu'un garçon employé dans un de ces lavoirs, eut l'idée ingénieuse, afin de dérober une de ces gemmes, de poser un cuveau renversé à l'endroit où venait le serpent. Il se cacha sous le cuveau, surveilla l'arrivée de l'animal par le trou de la bonde, et, pendant que le serpent se désaltérait, il souleva prestement le cuveau et saisit la pierre précieuse. Irrité, le serpent tourna autour du cuveau, cherchant, mais en vain, à le soulever. Il répandit alors de telles vapeurs et de telles odeurs, que le pauvre garçon empoisonné par ces émanations méphitiques mourut. Les laveuses retrouvèrent le lendemain son cadavre complètement desséché. Quant au diamant, il avait disparu. On connaît aussi la légende de Mélusine, la princesse changée en serpent, qui a élu pour demeure les grottes de Sassenage qu'elle enchante de sa présence !

En Dauphiné, nombreux sont les « charmeurs de vipères » qui les capturent sans crainte et les portent dans les mairies pour toucher une prime où les revendent à ceux qui les utilisent pour en fabriquer des remèdes. Plusieurs ont joui d'une certaine renommée, tel un habitant de Rives appelé Raison, qui vivait du produit de ses captures. Van Gennep cite encore un nommé Camus à Salagnon et, un nommé Paulus à Voiron.

Le préfet des Hautes-Alpes, Ladoucette, dans son ouvrage qui fait autorité rapporte qu'au Monestier, dans la vallée de la Guisane, il fut fort intéressé par une chasse toute particulière qui consistait à appeler les vipères avec un sifflet aigu, puis à les saisir prestement quand elles arrivaient à portée de la main et à les jeter dans un sac pour les vendre vivantes aux pharmaciens de Gênes et de Turin. Chaix, dans un ouvrage analogue sur cette même région spécifie que ces chasseurs étaient des Piémontais et il déplore l'abandon de cette coutume. La vipère fut très employée, dès le XVII^e siècle, en thérapeutique et Moyse Charras, propriétaire de l'officine baptisée « Aux vipères d'Or » et grand fabricant de ces spécialités d'alors qu'étaient la Thériaque, l'Orviétan et le Bézoard, s'approvisionnait dans le Poitou et le Dauphiné d'où les vipères lui arrivaient par douzaines !

La vipère était bonne à tout, c'était le « remède polychreste », l'« alexipharmaque » idéal.

La chair de la vipère était recommandée dans toutes les maladies cutanées, dans les fièvres malignes, les maladies convulsives, les maladies de faiblesse, le marasme, la phtisie, les maladies épidémiques et il était aussi l'antidote de choix contre toutes les morsures de serpents. Le bouillon de vipère servait à ranimer les forces vitales et musculaires. Néanmoins, l'auteur de la Pharmacopée de Lyon lui préférait le bouillon de bœuf ou celui d'un vieux coq quand il s'agissait de restaurer promptement un malade.

Une pharmacopée du XVII^e (Dictionnaire botanique et pharmaceutique..., 1759) rapporte que l'usage des serpents et surtout celui des vipères doit être considéré par les malades comme un « beau secret » capable de les guérir. On peut lire sur ce même ouvrage que la chair de la vipère se mange cuite, que le bouillon se boit, que la graisse sert à enduire l'épine dorsale et les jointures. On doit jeter la tête à cause de sa « malignité », la queue parce qu'il n'y a que des os, et le foie, parce que, lorsqu'il est frais on a constaté que la bile qu'il contient empoisonne les chiens. Desséché, il est comestible, et certains considèrent le cœur et le foie d'un serpent desséché comme un remède

« très précieux ». La graisse du serpent avait la propriété de ramollir les écrouelles, de guérir les rougeurs et les taies des yeux, d'aiguiser la vue et de calmer les douleurs de la goutte. La poudre de la peau de serpent passait pour guérir en trois jours les plaies récentes. Elle calmait les douleurs d'oreilles, et en gargarismes, les maux de dents. Quant au foie desséché, pris dans du vin il facilitait les accouchements.

La poudre de serpent constituait ce remède si admiré des anciennes pharmacopées : le Bézoard. Le serpent était pulvérisé et sa poudre était arrosée d'esprit de vin camphré qui en exaltait les vertus. La poudre de vipères était encore à la base de la Thériaque et de l'Orviétan.

Les remèdes où entraient les vipères furent fort à la mode au XVII^e siècle. Lorsque « Madame », la célèbre duchesse d'Orléans mourut, empoisonnée, le médecin de la cour, Vallot lui administra, malheureusement trop tard, de la poudre de vipère délayée dans de l'huile d'olive en guise de contre-poison. Madame de Sévigné écrivait le 6 octobre 1679 que Madame de La Fayette prenait des bouillons de vipères qui lui redonnaient une âme et lui rendaient ses forces à vue d'œil. Le 8 juillet 1682 elle écrivait encore « C'est à ces vipères que je dois la pleine santé dont je jouis... elles tempèrent le sang, le purifient, rafraîchissent au lieu d'échauffer... mais il faut que ce soit de véritables vipères en chair et en os et non de la poudre, car la poudre échauffe, à moins qu'on ne la prenne dans de la crème cuite ou quelque chose de rafraîchissant. »

Une ancienne pharmacopée, la médecine et la chirurgie des pauvres rapporte un fait observé par Galien qui faisait grand cas du traitement par les vipères. C'est la guérison de deux lépreux guéris pour avoir bu du vin où une vipère s'était noyée. Aussi conseille-t-il aux malades atteints de lèpre de se nourrir de poules bouillies préalablement engraisées de vipères ! De même Nicolas Chorier dans l'Histoire du Dauphiné et Jordan, dans ses Voyages historiques (d'après Van GENNEP) rapportent que l'on soigne la lèpre avec des décoctions de serpent et de branches de feuilles de mélèze « pourvu qu'on ne se lasse pas de s'en laver ».

L'auteur de la Médecine et la Chirurgie des Pauvres » décrit le traitement d'une malade fortement atteinte de dartres très graves : « Un médecin a guéri une fille qui avait des dartres comme une lèpre par tout le corps en lui faisant manger tous les jours une vipère pendant quatorze jours et boire un verre de vin de vipère par dessus. Il écorchait les vipères, en ôtait la graisse, la tête et la queue, en faisait cuire une tous les jours dans un plat sur un réchaud, avec un peu de bouillon, la tournant de tous côtés, la fille la trouvait fort bonne, son vin aussi, qu'il préparait de cette sorte : il mettait quatre vipères dans quatre pintes de vin, les laissait dedans 24 heures où elles étouffaient, ensuite tirait les vipères et passait son vin dont il donnait à boire. Ce médecin a dit qu'il avait tenté cela ayant lu dans Matthiole que Galien rapporte qu'une fille qu'on croyait ladre dans son pays et qu'on avait séparée de la société fut guérie en mangeant un serpent qu'elle croyait être une anguille. »

Les serpents ont la curieuse propriété de muer, ou, comme on le dit vulgairement de « changer de peau ». Cette mue, qui en été peut se produire une fois par mois, donne chaque fois à la nouvelle livrée du reptile un aspect plus irisé, des coloris plus chatoyants. C'est à ces changements de pellicule répétés que le Serpent doit d'être considéré comme le symbole de la jeunesse éternelle et c'est peut-être pour cela que le corps médical a pris pour emblème le caducée, symbole dans lequel, deux serpents s'enroulent autour d'un miroir. Quoiqu'il en soit, le serpent passe pour avoir une certaine influence magique.

Philostrate, dans la vie d'Appolonyus de Tyane (P. 167) relate que certains peuples de l'antiquité comprenaient le langage des animaux quand ils avaient mangé le cœur et le foie d'un serpent. Sébillot rapporte que dans les Côtes-du-Nord, si l'on a un serpent sur soi on devine toutes les métamorphoses et l'on décèle les objets ensorcelés sous leur véritable forme. De plus, une dépouille de serpent portée sur soi porte bonheur et fait gagner au jeu. Rolland dans sa Faune populaire rapporte également qu'un morceau de peau de serpent dans la poche porte chance.

En Dauphiné, et encore de nos jours, les vipères jouent un rôle important dans la médecine populaire.

Le Dauphiné n'est pas la région de France la plus riche en serpents, loin de là. Aristide Albert dans son essai sur l'Oisans remarquait que les espèces, dans la classe des reptiles, sont d'autant plus nombreuses et plus fortes que l'on se trouve plus près des contrées équatoriales. Le Haut Dauphiné dont la température s'apparente à la température des contrées septentrionales n'a donc qu'un petit nombre de reptiles. Que ce soit dans la plaine ou dans la montagne on n'y rencontre guère que l'orvet, la couleuvre à collier, la couleuvre verte et jaune et la vipère commune, (*Vipera aspis*, Linné) quoique Aristide Albert mentionne la *Vipera berus* comme hôte habituel de l'Oisans, ce qui semble erroné si l'on s'en rapporte à l'ouvrage de Mlle Phisalix.

Tout ce qui est reptile engendre généralement la terreur. Sur le danger des morsures les opinions varient. Chaix rapporte qu'il a lu qu'il fallait la morsure de six vipères pour tuer un individu, mais il a constaté qu'à Briançon, la morsure d'une seule vipère est fatale. Aristide Albert croit qu'il est rare que la morsure d'une seule vipère puisse être mortelle. Néanmoins, il constate qu'elle est fort dangereuse et tous donnent des conseils pour en juguler l'effet : cautérisation, fer rouge, alcali... etc... et surtout, d'après le Dr CLOQUET « naturaliste distingué » qui faisait autorité à l'époque, il est recommandé de sucer la plaie qui guérira ainsi aussi facilement qu'une piqure d'épingle !

On prend les vipères, d'après une vieille tradition, en déposant du lait dans l'endroit où elles viennent, et, l'on n'a plus qu'à les guetter et les capturer avec une pince. Ce préjugé du lait qui attire les serpents est très répandu dans l'Oisans où l'on entend dire couramment que les couleuvres et les vipères viennent têter les mamelles des vaches et des chèvres quand elles se reposent au pâturage. Van GENEPP écrit qu'à la Motte Saint-Marin, celui qui a frotté ses chaussures et ses mains avec de l'ail ne craint plus les vipères et peut les attraper impunément. Il rapporte aussi qu'à Saint-Nizier on fait autour du ser-

pent un cercle en feuilles de fraisier et que le serpent ne peut le franchir !

Quoiqu'il en soit il faut faire attention, quand on attrape une vipère qu'elle ne se retourne pas et qu'elle ne puisse se mordre elle-même, car sa chair serait empoisonnée et les remèdes qu'on en tirerait seraient mortels. Suivant les régions, les vipères sont employées de différentes manières, mais elles sont toujours estimées comme un médicament de grande efficacité.

La tête, séchée, après avoir été débarrassée de ses crochets, suspendue au cou d'un enfant le préserve des convulsions.

La peau de serpent est appliquée sur des brûlures afin de les calmer, on en fait une tisane contre la colique, on applique un fragment de peau de vipère sur les coupures et les blessures, ainsi que sur les dents malades pour atténuer la douleur, une tisane de peau de serpent est encore efficace contre les douleurs. On prépare une eau-de-vie de vipère en introduisant l'animal, dès sa capture, dans un flacon allongé, étroit, plein d'eau-de-vie. On a ainsi un remède fort estimé qui sert à laver les brûlures et que l'on boit en élixir contre les coliques. La vipère entière, séchée en la suspendant au plafond, sert à faire des tisanes et des bouillons, véritables panacées dans tous les « chauds et froids » (CHABERT). Quant à la graisse de vipères elle est fort estimée pour frictionner les malades atteints de rhumatisme et de douleurs, on s'en sert aussi pour panser les coupures et les blessures ainsi que pour confectionner des cataplasmes que l'on étend sur l'abdomen de ceux qui souffrent de coliques que rien n'arrive à calmer.

Dans l'Oisans, les vipères sont très employées en tisanes, comme dans le reste du Dauphiné. Quant à la graisse elle est fort estimée. On écorche les vipères pour recueillir cette graisse qui est, paraît-il, d'une onctuosité et d'une finesse rares et, l'étendant sur du papier bleu (ce papier si recherché dans cette région), on en fait des emplâtres destinés aux enfants atteints de refroidissements.

II

LA GRAISSE DE MARMOTTE

La marmotte (*arctomys marmotta*) est un mammifère très commun dans les Alpes et la graisse que l'on en retire est, sous le nom d'huile de marmotte un remède populaire d'usage courant.

Nous ne décrivons pas scientifiquement la marmotte, c'est un animal de la taille d'un gros chat, au pelage marron, à la queue fournie et touffue, et auquel la tête aplatie et les oreilles courtes donnent le faciès d'un gros rat.

Leméry l'appelle Glis, Loir, Loiret, Liron ou Rat velu et la décrit comme un rat des bois plus gros qu'un rat ordinaire, il rapporte que son urine est venimeuse, et « excite des ulcères très malins » sur les parties du corps sur lesquelles elle tombe. Les Anciens la mangeaient, et Leméry spécifie que sa chair est propre à apaiser la « faim canine » et qu'elle possède des propriétés diurétiques. Quant à sa graisse il estime qu'elle est apte à « concilier le sommeil » et qu'on doit s'en frotter la plante des pieds. Leméry explique que cet animal est remarquable parce que, en dormant, il engraisse et grossit en peu de temps.

Nicolas CHORIER, dans son chapitre sur la faune du Dauphiné, n'a pas oublié la marmotte, qu'il étudie en même temps que le bouquetin, l'ours et le chamois. Il l'appelle « loir » et remarque que les Italiens lui donnent le nom de murmontes, tandis que les montagnards des pays où on la trouve, la baptisent rats de mer, murets et marmottes.

Guy ALLARD dans son Dictionnaire du Dauphiné l'appelle aussi loir et la définit comme une espèce de gros rat. Il spécifie qu'en Dauphiné les paysans l'appellent marmotte. S'inspirant étroitement de Nicolas CHORIER, Guy ALLARD raconte ce trait de mœurs de la marmotte au moment où elle fait sa provision de foin. Une marmotte

se couche à la renverse, les jambes en l'air, en forme de traîneau. Une deuxième marmotte la charge de ce foin et la traîne par la queue jusqu'à sa tanière. D'après ces auteurs, toutes les marmottes se rendent ce mutuel service ! Il est évident que cette observation sur les marmottes est purement fantaisiste.

A la belle saison, les marmottes vivent en colonie, recherchant les rochers ensoleillés, les éboulis, ce que, en montagne, on appelle « les clapiers ». Quand on parcourt une zone avoisinant les 2.000 mètres, il n'est pas rare d'entendre les marmottes. On ne les voit que très rarement. Fort méfiantes, les marmottes ont toujours l'une d'elles placée en guise de sentinelle et, à la moindre alerte, elle pousse un sifflement aigu, fort caractéristique, au son duquel la petite troupe se disperse immédiatement. Tous ceux qui sont montés au refuge de la Pra, dans le massif de Belledonne, ou dans l'Oisans, vers l'Alpe du Villard d'Arène, connaissent le signal d'alarme des marmottes, tout pareil au bruit que ferait un gros sifflet d'enfant. Les Montagnards de l'Oisans, grands chasseurs de marmottes, prétendent que la couleur du pelage de cet animal varie suivant son habitat, selon qu'elle vit à « l'envers » ou du côté du soleil. A « l'envers », son poil est sombre, et de teinte se rapprochant du noir, tandis qu'elle est d'un fauve roussi si l'animal vit sur le versant opposé.

On sait que la marmotte s'apprivoise facilement, et les petits Savoyards, ramoneurs et montreurs de marmottes savantes ont été le sujet de bien des légendes !

En Dauphiné, on recherche la marmotte pour sa peau, assez utilisée pour faire des vêtements de sport, des manteaux de fourrure, ainsi que pour sa chair, dont le goût est voisin, paraît-il, du goût de la chair du lapin. Mais on la chasse surtout pour avoir sa graisse. On peut évidemment chasser la marmotte au fusil ou la prendre au piège. Les montagnards préfèrent attendre l'automne et la prendre vivante dans son terrier. Double avantage : C'est l'époque où la Marmotte est la plus grasse, ensuite, la graisse que l'on en retire est plus belle que celle de la

Marmotte tuée à coups de fusil, le tissu adipeux de l'animal pouvant être imprégné de sang.

La Marmotte a la curieuse habitude d'hiverner. Vers la fin de l'été, elle prépare son terrier, qui comprend une entrée, espèce de conduit souterrain, se subdivisant en deux, constituant ainsi deux sortes de chambres, dont l'une sert d'habitation à l'animal, tandis que l'autre est destinée à recevoir ses excréments. La marmotte remplit sa tanière de foin sec, et, les premiers froids arrivés, s'y retire. Elle bouche alors l'entrée en repoussant la terre qu'elle accumule. Mais malgré son adresse, des brins d'herbe sèche se mêlent à cet espèce de ciment destiné à obturer l'accès de son terrier, et c'est à cela que les Montagnards décèlent l'habitat de la proie qu'ils recherchent. Ils appellent cette sorte de chasse « piocher les marmottes ». En effet, la tanière repérée, ils creusent la terre jusqu'à ce qu'ils trouvent l'animal profondément endormi sur son matelas de foin. Certaines, d'après les Montagnards, ne se réveillent même pas et passent de vie à trépas sans s'en apercevoir. Le plus souvent, elles se défendent. Le chasseur tient l'animal entre ses jambes, en prenant bien soin d'éviter les coups de griffes, et il lui tranche la gorge d'un seul coup, avec un bon poignard, car la peau de la marmotte est particulièrement résistante. La graisse se trouve accumulée immédiatement sous la peau. Après avoir écorché l'animal, on recueille donc la graisse et on la fait fondre à feu doux. Certains la laissent fondre au soleil, mais les montagnards prétendent que l'huile obtenue ainsi reste trouble. Le rendement de la marmotte dépend naturellement de la taille et de l'état de santé du sujet. Au commencement de son sommeil, au début de sa période de léthargie, une grosse marmotte peut donner un demi-litre d'huile.

C'est un liquide fluide, d'une belle couleur dorée, d'une odeur « sui generis » caractéristique, rappelant un peu le fumet d'une perdrix rôtie.

Les Dauphinois font grand cas de l'Huile de Marmotte. C'est à leur avis le remède le plus actif destiné à lutter contre toutes les douleurs. Aucun rhumatisme ne doit résister à son application. On l'emploie fréquemment en

frictions. Le D^r OFFNER rapporte qu'on la donne en ingestion dans le traitement des coliques hépatiques, et qu'en médecine vétérinaire, elle servirait à lutter contre le météorisme.

Quand ils ne l'emploient pas en guise de remède, les montagnards de l'Oisans qui en ont toujours une bonne provision, s'en servent pour la cuisine, et prétendent que l'Huile de Marmotte est particulièrement indiquée pour faire des fritures de pommes de terre.

L'Huile de Marmotte est si estimée que personne n'ose mettre en doute son efficacité. Elle a une réputation du même ordre que le genépi et le « bijoin ». Ces trois remèdes sont les plus caractéristiques de la Pharmacopée populaire du Dauphiné.

V

DE QUELQUES
REMEDES POPULAIRES
D'ORIGINE MINERALE

LA BOULE DES CHARTREUX

La Boule des Chartreux est un remède populaire dont l'existence est actuellement à peu près oubliée. Le Musée Dauphinois de Grenoble, dans ses vitrines, n'en possède qu'un petit nombre d'exemplaires. Les religieux du Monastère de la Grande Chartreuse en ont abandonné la fabrication. Une petite enquête menée auprès de plusieurs habitants de localités voisines du Couvent nous apprit qu'ils ne savaient même pas ce qu'était cette préparation. Durant une période longue de plus de quinze années, nous n'avons entendu qu'une seule fois réclamer la Boule des Chartreux. C'était un habitant du Chambon, ce village de l'Oisans, actuellement immergé sous les eaux du barrage de la Romanche. Il désirait s'en servir pour soigner un œil malade et savait parfaitement comment utiliser ce remède qu'il considérait comme une panacée admirable.

Les préparations ferrugineuses furent toujours appréciées en médecine populaire. Les vieilles pharmacopées prenaient fort la limaille d'acier trempée dans du vinaigre, puis séchée au soleil, après quoi, on en prenait une once que l'on attachait dans un nouet et que l'on faisait bouillir dans une pinte d'eau. Cette médication était réputée incomparable pour « lever les obstructions du foie ». Le livre de médecine de Madame Fouquet conseille plus simplement encore pour guérir « les opilations de la rate et du foie » de faire bouillir la limaille de fer dans un pot d'eau commune et de boire de cette eau à tous les repas. On appréciait également beaucoup ce que l'on appelait l'eau de forge, ou eau des Maréchaux, c'était l'eau dans

laquelle les forgerons trempaient leur fer. On disait qu'elle était bonne à boire dans les cas de crachements de sang, qu'elle guérissait les ulcères, tuait les vers et était sans rivale dans le traitement de la gale. Un peu plus compliqué était le remède populaire appelé Boules de Mars ou Boules d'acier, dont la Boule des Chartreux fut le stade définitif, le remède pour ainsi dire arrivé à l'état parfait.

La préparation des Boules de Mars était assez longue et relativement compliquée. Il en existe plusieurs formules. Voici celle que rapporte l'Officine de Dervault :

« Espèces vulnéraires : 150.

« Eau : 1.000.

« Faites bouillir, passer, exprimez et versez la décoction sur :

« Limaille de fer : 1.000.

« Evaporez à siccité dans une bassine de fonte, pulvérissez le résidu, puis faites-le bouillir avec une seconde décoction de 150 gr. d'espèces vulnéraires et 1500 gr. d'eau en ajoutant :

« Tartre brut : 1.000.

« Faites évaporer en consistance de pâte ferme, abandonnez cette pâte à elle-même pendant un mois. Au bout de ce temps, réduisez la masse en poudre fine, et faites-la bouillir avec une troisième décoction de 400 gr. d'espèces vulnéraires et 3.000 gr. d'eau en ajoutant :

« Tartre brut : 2.000.

« Faites évaporer jusqu'à ce que la matière devienne sèche et friable par refroidissement, roulez-la alors en boules du poids de 30 gr. environ que vous enduirez d'une légère couche d'huile et ferez sécher à l'abri du soleil et d'une trop forte chaleur qui les gercerait.

« Après un mois environ, enveloppez-les dans du papier et conservez-les à l'abri de l'humidité ».

La Pharmacopée de Lyon mentionne les Boules de Mars, qu'elle appelle Boules Martiales, Globuli Martiales et leur trouve une « saveur austère ».

Il existait des boules de Mars très renommées. C'étaient les « Boules de Nancy » que Dervault considère comme du tartrate de potasse et de fer, auquel s'ajoutaient les

principes aromatiques et les matières extractives provenant des décoctions de plantes de la famille des labiées. Ces Boules de Nancy étaient fort réputées pour soigner les contusions et les foulures. Elles avaient les dimensions d'un gros œuf de pigeon et l'aspect un peu grenu et d'un noir vaguement roussâtre qui lui donnaient l'apparence d'une truffe de taille moyenne. Une des extrémités, légèrement aplatie était munie d'un ruban de coton rouge par lequel on suspendait la boule dans l'eau, jusqu'à ce que cette eau ait acquis une couleur déterminée. Ceci fait, on enlevait la boule et on se servait de l'eau pour panser les plaies ou en imprégner des compresses. Dans un très vieux « livre de raison » du XVII^e siècle, appartenant à M. Paul Coutier qui nous l'a communiqué, on trouve, au milieu des comptes de la famille, des formules de prières et des recettes les plus inattendues, une page toute entière consacrée aux Boules Martiales. Ce texte est probablement la copie d'une notice qui devait être vendue avec le remède. Plusieurs mots sont illisibles, ce qui est naturel, le document devant remonter aux environs de l'année 1690. En voici les principaux passages :

« Par privilège du Roy, sur la probation de son premier médecin... Le public est averti que la nièce de
« Monsieur Perruchote, ancien huissier en la chambre des
« comptes de son Altesse Royale, demeurant à Nancy,
« ville neuve, proche le carosse de Paris chez le sieur
« Mangeot vend et distribue les véritables Boules de Mars,
« dites d'acier vulnérable... »

Suit l'énumération des cas innombrables dans lesquels peut être employée la Boule de Nancy :

« Les vertus et effets de cette boule sont merveilleux,
« tant pour le corps humain que pour les bestiaux, elle
« est très nécessaire dans les familles pour toutes sortes
« de blessures et pour la guérison tant intérieure qu'extérieure, meurtrissures, morsures, coupures, brûlures,
« dislocation, fluxions, migraine, hémorrhagie, perte de
« sang des femmes, hémorroïdes, sciatique, rhumatisme,
« coup de fer ou d'épée... il faut mettre une bonne compresse et.... et se coucher du côté opposé. On en peut
« boire tiède pour la colique et le mal de mer. Voici la

« manière dont on se sert de cette boule : Il faut pren-
« dre... d'eau de fontaine, la faire chauffer un peu plus
« que tiède, dans icelle on roulera ladite boule jusqu'à
« ce que l'eau soit bien noircie et ajouter moitié d'eau-
« de-vie. Si le malade a la fièvre, il se servira d'eau vul-
« néraire au lieu d'eau-de-vie, ensuite il faut tirer la
« boule. Il ne faut pas laisser sécher la compresse, il faut
« l'humecter souvent dans ladite eau. Pour la migraine,
« il en faut tirer cinq à six gouttes par les narines. Pour
« les maux de dents ou d'oreilles, on trempera un peu
« du coton dans ladite eau et on le mettra sur la dent
« ou dans l'oreille où on aura mal, il faudra après se
« coucher bien chaudement du côté opposé au mal. Il en
« faudra boire un verre pour les maux intérieurs et... les
« extérieurs. Pour les coups de fer ou d'épée, on en
« jettera dans la plaie avec une petite seringue et on y
« mettra une compresse par-dessus avec une bande pour
« la contenir et on fera boire au malade un demi-verre
« de ladite eau autant de fois qu'il conviendra; le malade
« sera couché sur le côté opposé au coup, l'espace de
« vingt-quatre heures et ensuite on le pansera comme
« ci-dessus et en peu de temps il sera guéri. Il ne faut pas
« s'étonner si le malade perd beaucoup de sang le pre-
« mier jour, puisque c'est une nécessité se servant de ce
« remède, il ne fait aucune suppuration, ce qui fait sa
« prompte guérison. Pour les engelures, il s'en faut servir
« de même y mettre des bonnes compresses. Et à l'égard
« des règles des filles et des femmes, il en faut boire un
« verre soir et matin chaudement et avec du vin blanc,
« et ne point manger de crudité pendant cinq à six jours.
« Ladite boule est généralement pour toutes sortes de
« blessures à la réserve d'un coup de feu. A l'égard des
« bestiaux il s'en faut servir comme pour le corps humain
« et si ce sont des maux en dedans il en faut faire boire
« auxdits bestiaux et en dehors en... la plaie de quelque
« nature qu'elle soit. Pour la dysenterie il en faut boire
« chaudement dans du vin rouge tous les soirs et se cou-
« cher bien chaudement jusqu'à ce que l'on ait bien sué,
« faute de vin rouge, on prendra un bouillon gras. Elle
« guérit les pleurésies en en buvant, il faut frotter les

« dehors où on a les points et y appliquer des compresses
« avec cette eau tiède, pour la boire il faut deux tiers
« d'eau. Renold, premier médecin du Roy. »

Une autre variété de ces boules Martiales étaient les boules de Mosheim qui différaient de celles de Nancy par la présence de benjoin et de substances résineuses. La Boule des Chartreux est la Boule d'Acier présentée avec le maximum de perfection. Elle est enfermée dans un étui de bois blanc, de forme ovoïde, évidé à l'intérieur, enfin d'enserrer la Boule comme dans un écrin. L'ouverture de cet étui est obturée par une mince languette de papier soigneusement collée. D'un côté, on voit une étiquette blanche imprimée en noir portant le texte suivant : « Grande Chartreuse, Boule d'Acier ». Sur une troisième ligne est inscrite l'indication du prix qui est tantôt 1 fr. 50, tantôt 2 frs. Une étiquette plus petite porte des renseignements complémentaires : « H. Nourrit, pharmacien de la Grande Chartreuse, lauréat de l'Académie de Lyon, en 1875, à Saint-Laurent-du-Pont. Isère ».

L'étui ouvert, il s'en dégage une exquise odeur d'encens et de plantes aromatiques. La Boule d'acier, précieusement enrobée d'un fin papier souple se présente comme un gros œuf de poule, d'un noir brillant, aux reflets métalliques. Un ruban noir est fixé à son extrémité supérieure. La surface de la boule est luisante et unie. Son aspect est d'une véritable perfection à côté de l'aspect des boules de Nancy. De plus, un prospectus fort bien imprimé sur beau papier, au filigrane des armes des Chartreux, c'est-à-dire, présentant par transparence le globe surmonté d'une croix et couronné de sept étoiles entourait la Boule d'Acier et relatait les vertus de ce médicament. Comme ce document est relativement rare, il est intéressant de le reproduire intégralement :

« Boule d'Acier ou Minérale de la Grande Chartreuse.
« Les Religieux de la Grande-Chartreuse possèdent en-
« core une Boule minérale, généralement connue sous le
« nom de Boule d'acier, dont les effets, depuis de longues
« années aussi, sont de jour en jour plus appréciés.
« Quoique la manière de confectionner ce spécifique soit
« également un secret particulier qu'ils tiennent de leurs

« confrères de la Chartreuse de Molsheim en Basse-
« Alsace, nous pouvons dire qu'il se compose d'un mé-
« lange de fer et de substances gommeuses et balsa-
« miques, sans addition d'aucun acide, ce qui en fait un
« médicament simplement tonique, apéritif et nullement
« corrosif.

« D'après cet exposé et une expérience bien reconnue,
« cette Boule est employée comme un tonique des plus
« efficace dans tous les affaiblissements de l'estomac, les
« langueurs des sécrétions à la suite des diarrhées opi-
« niâtres, et par la même raison on s'en sert avec succès
« comme apéritif dans les obstructions du foie, de la rate,
« dans celles des glandes du mésentère (ou carreau) et
« généralement dans toutes les affections hypocondria-
« ques, hystériques et vaporeuses, comme aussi pour les
« personnes du sexe dans le cas de suppression ou de
« lenteur du flux mensuel. Sous ces divers rapports on
« peut dire, d'après plusieurs habiles médecins, qu'elle
« remplacerait même jusqu'à un certain point les eaux de
« Vichy si justement célèbres.

« Comme balsamique, cette Boule s'emploie avanta-
« geusement dans les maladies chroniques des poumons,
« la phtisie (hors toutefois les temps d'hémorragies pul-
« monaires et de fièvres lentes continues). Elle est pré-
« cieuse contre la suppuration des reins, la gravelle, et
« généralement contre tous les défauts ou vices de sécré-
« tion des organes urinaires. Les goutteux même s'en
« sont quelquefois bien trouvés. On en use dans ces
« divers cas en solution dans une tisane pectorale, dans
« du petit-lait ou de l'eau de poulet.

« Elle est encore usitée comme résolutive et revivi-
« fiante des humeurs dans les fièvres de long cours, où
« une espèce de dissolution humorale devient souvent
« funeste, elle prévient les inflammations tant du gosier
« que de la langue qui se joignent ordinairement à ces
« sortes de maladies. On se sert alors de la teinture légère
« qui va être indiquée ci-après, comme d'une tisane.
« Extérieurement, dans les ophtalmies ou inflammations
« des yeux, lentes ou chroniques, lorsqu'on se lave avec

« cette même teinture légère, elle devient un excellent
« collyre.

« On s'en sert de même pour toutes les plaies récentes,
« les contusions, les foulures, les entorses et les fractures,
« et elle est dans ces cas un topique qui à la fois des-
« sèche, résout et prévient l'enflure, mais surtout dans les
« entorses et dans les fractures une fois réduites. Pour
« cet effet, on pulvérise de la Boule, ou l'on en ratisse
« quelques pincées dans de l'eau-de-vie, dont on imbibe
« ensuite des compresses et des bandes.

« Enfin la teinture de cette boule dissoute soit dans de
« l'eau-de-vie, soit même dans de l'eau simple, s'emploie
« très utilement dans la médecine vétérinaire.

Usage de cette Boule.

« On obtient la teinture de cette Boule en la trempant
« dans de l'eau fraîche. Il suffira de plonger la Boule
« dans un verre plein d'eau à plusieurs reprises, jusqu'à
« ce que cette eau ait pris la couleur jaune tirant sur
« le vert ou qu'elle ressemble à du vieux vin blanc.
« Il est à observer que dans tous les cas où l'on veut
« employer la teinture de cette Boule, il faut la faire
« légère au commencement, et insensiblement la faire
« plus forte, suivant qu'on en prolongerait l'usage.

« Ceux qui veulent s'en servir comme d'un préservatif,
« doivent avoir soin auparavant de se purger légèrement.
« Il faut, après avoir fait la teinture, envelopper la Boule
« d'un linge fin et propre, et la suspendre à l'air et à
« l'ombre pour la faire sécher. Sur la fin, lorsqu'elle se
« fend ou se brise, on la fait infuser dans un demi-verre
« d'eau. Au bout de douze heures, ou environ, elle sera
« dissoute; alors on verse le tout dans une fiole que l'on
« bouche ensuite exactement, et chaque fois qu'on voudra
« s'en servir, on prendra autant de gouttes de cette disso-
« lution qu'il en faudra pour que la teinture soit plus ou
« moins forte suivant ce qui a été expliqué plus haut. »

La réputation de la Boule des Chartreux dépassait non
seulement le Dauphiné, mais encore l'Europe, puisqu'il
y a une soixantaine d'années, à la Martinique, on faisait
tremper cette « boule » à laquelle on donnait encore le

nom primitif de boule de Mars, dans une tisane de feuille d'avocatier, et on faisait boire cette préparation à tous ceux qui avaient fait une chute et souffraient de ses conséquences.

Dans le Dauphiné, la Boule des Chartreux fut un des remèdes populaires les plus répandus. On sait que les Religieux du Couvent de la Grande-Chartreuse avaient à Fourvoirie une forge importante. Ils avaient ainsi tout le fer qui leur était nécessaire pour fabriquer leur spécialité. D'autre part, on constate l'exquise odeur de leur Boule d'Acier, qui répand un parfum suave où domine l'encens mêlé à un mélange aromatique, qui peut s'expliquer par l'utilisation des sous-produits, reliquats de la fabrication de leur élixir. On sait que la limaille de fer devait bouillir plusieurs fois dans des infusions de plantes vulnérables. On peut facilement penser que les Chartreux utilisaient les mêmes plantes dans leurs deux spécialités, ce qui expliquerait le parfum caractéristique de la Boule des Chartreux et la coloration de l'eau qui prend une teinte d'un vert jaunâtre lorsque la Boule y a séjourné durant un certain temps. Ce remède, si réputé jadis, n'est plus aujourd'hui qu'une curiosité que l'on trouve dans les musées locaux. Sa rareté même rend la Boule des Chartreux intéressante. C'est une préparation qui, à titre documentaire, ne mérite pas d'être oubliée dans cette région dauphinoise dont elle fut une des plus anciennes et des plus célèbres spécialités.

II

LES PIERRES DE SASSENAGE, OU PIERRES OPHTALMIQUES

Les vieilles Pharmacopées, sous le nom de « Pierre ophtalmique » donnent la formule de la Pierre divine, à base de sulfate de cuivre, d'alun et de camphre. Cette pierre ophtalmique servait à préparer un collyre. Les

Pierres ophtalmiques de Sassenage n'ont aucun rapport avec cette préparation, et, seul de tous les anciens ouvrages traitant des remèdes et de leur emploi la Pharmacopée de Leméry (1761) note leur existence. Leméry appelle ces pierres « Lapis Sassenagensis », et les décrit comme des petites lentilles, dures, polies, unies et douces au toucher. Il ajoute qu'on les trouve sur une montagne appelée Sassenage, peu éloignée de Grenoble, et qu'on les choisit de préférence très petites et bien polies. Il en explique soigneusement l'emploi : « On en met une dans l'œil lorsqu'il y est entré quelque ordure, elle s'y agite, elle s'unit à l'ordure et elle la fait tomber avec elle. Cet effet provient ou de ce que la pierre de Sassenage étant alcaline elle est pénétrée, raréfiée et amollie par la sérosité de l'œil qui est acide, c'est ce qui la fait remuer et rencontrer l'ordure qui s'y agglutine en sorte qu'on les retire ensemble, ou bien elles tombent par leur propre poids après que l'acide a agi, ou de ce que cette pierre est très polie et peut par cette raison rouler entre la paupière et le globe de l'œil sans blesser ces parties...

Les pierres ophtalmiques de Sassenage étaient considérées autrefois comme une des Merveilles du Dauphiné, elles occupaient le cinquième rang, placées ainsi dans l'ordre de l'importance avant la Manne de Briançon et les grottes de la Balme, les quatre premières places étant occupées successivement par la Tour sans venin, la Montagne inaccessible, la Fontaine ardente et les Cuves de Sassenage.

Nicolas Chorier, le célèbre écrivain du Dauphiné parle d'elles dans les termes suivants : « Les pierres précieuses que produit la Montagne de Sassenage augmentent sa réputation. On appelle ainsi de petites pierres d'une polissure extrême, que l'on y trouve. Elles sont blanches la plupart. Les autres approchent de la couleur d'un gris obscur et toutes ont le même éclat. On en voit d'une parfaite rondeur, et d'autres composent un ovale bien mesuré... » Rien, affirme l'auteur ne purifie et n'éclaircit les yeux aussi bien que ces pierres. « Si quelque festu y est tombé, les incommode ou les importune, on n'a qu'à en faire glisser une sous la paupière. Elle roule d'abord

autour de l'œil qui a besoin de son ayde et poussant devant elle ce qui le blesse, elle tombe enfin avec ce qu'elle a combattu dans sa marche... »

Claude Jordan, dans ses « Voyages historiques » (1645) note l'existence de « certaines petites pierres » produites par la montagne de Sassenage et qu'on nomme précieuses, explique-t-il, à cause de la propriété admirable qu'elles ont de guérir les yeux malades, de les purifier et de les éclaircir... il spécifie que ces pierres sont rondes ou ovales, blanches ou grises, mais que toutes sont fort éclatantes et extrêmement polies.

Guy Allard, dans son dictionnaire du Dauphiné parle des pierres de Sassenage dans les mêmes termes, et rappelle ainsi que l'avait fait Nicolas Chorier, que ces pierres étaient si remarquables qu'un poète de l'époque leur avaient consacré tout un poème en vers latins spécifiant avec esprit que la nature les avait « rendues particulières à cette province seulement pour fortifier les yeux des curieux attachez à la contemplation de tant de choses si rares ».

Que sont au juste ces pierres de Sassenage, jadis si célèbres et que personne ne connaît aujourd'hui ?

Le Musée Dauphinois de Grenoble possède quelques échantillons des Pierres de Sassenage qu'il présente sous le nom suivant « Pierres du Préciosier de Sassenage ». Ce sont des petits cailloux de diverses grosseurs, assez irréguliers, de couleurs variées, allant du blanc au jaune, du gris au noir. Ces pierres du préciosier ont été ramassées dans le lit d'un torrent, au-dessus même du village, et on les y trouve en abondance.

La légende dit que ces pierres, si remarquables qu'on les appelle précieuses ne sont autres que les larmes de Mélusine, la fée changée en serpent qui hante les grottes de Sassenage, et que ces larmes, coulant avec une prodigieuse abondance s'étaient transformées en pierreries en roulant sur le sol.

Il existe dans la région immédiate de Sassenage des fossiles, les orbitolites, dont la forme, la grandeur et la couleur répondent exactement aux descriptions faites par tous les anciens auteurs au sujet des pierres ophtalmiques

de Sassenage. Ils n'en diffèrent que par un point : l'éclat, car leur surface est assez terne. Mais, ainsi que le spécifie Nicolas Chorier, le premier écrivain qui traite des Merveilles du Dauphiné, on les trouve dans la montagne et non dans le lit d'un torrent. De plus, leur aspect parfaitement lenticulaire paraît plus apte à l'introduction sous les paupières que les petits cailloux roulés fort irréguliers de forme conservés au Musée Dauphinois.

Quoiqu'il en soit, les Pierres précieuses de Sassenage, si utilisées au XVII^e et au XVIII^e siècle, et dont la renommée était telle qu'on les avait mises au rang des sept Merveilles du Dauphiné, sont aujourd'hui complètement tombées dans l'oubli.

RESUME ET CONCLUSIONS

Ainsi que nous venons de le constater au cours de cette étude, les remèdes populaires sont particulièrement nombreux en Dauphiné. Cette abondance est due, non seulement à la rigueur du climat qui prédispose les habitants de cette région à des accidents pulmonaires fréquents ou à la configuration mouvementée du terrain qui est une occasion de chutes souvent graves, mais encore, et surtout à la richesse botanique de la région alpine. Nous avons indiqué que Villar, l'auteur de l'Histoire des Plantes du Dauphiné, au XVIII^e siècle constatait à cette époque que le Dauphiné était la région qui fournissait des plantes médicinales non seulement à la France entière, mais encore à l'Espagne. C'est pourquoi les remèdes populaires employés en Dauphiné sont surtout d'origine végétale. Quelques-uns sont, néanmoins, empruntés au règne animal, d'autres au règne minéral. La plupart de ces remèdes sont utilisés d'une manière particulière au Dauphiné. C'est ainsi que le genévrier, employé pour ses baies, comme dans d'autres régions, se voit auréolé d'une influence magique et comme tel doit servir à allumer le premier feu de la maison au matin du premier jour de l'année. L'ail, vermifuge incontesté, est non seulement absorbé sous forme de préparations plus ou moins molodorantes, mais sert encore à confectionner des colliers que les enfants sont condamnés à porter. L'ortie, révulsif de choix dans les douleurs rhumatismales devient en Dauphiné une plante comestible. Le vulnéraire des Chartreux (*Hypericum nummularium*) intéressant par ce fait qu'on ne le récolte qu'en Chartreuse est remarquable par ses propriétés stimulantes, et son parfum délicat le fait entrer dans la formule de la liqueur de la Grande Chartreuse. Le

Bouillon blanc, dont les fleurs sont appréciées comme béchiques voit ses tiges séchées servir de luminaires, et, nous avons constaté, en détaillant le moulage conservé au Musée Dauphinois, que ses feuilles furent considérées jadis comme un antidote précieux de la morsure des serpents. Quant au genépi, c'est la plante sacrée des montagnards et il est intéressant de voir combien d'espèces différentes sont groupées sous ce même nom. D'autres remèdes, provenant des sécrétions de certains arbres sont d'un emploi fréquent. Suivant l'altitude de la région considérée (cette altitude conditionnant la flore) on utilise sous le nom de « bijoin » la térébenthine de Venise qui provient du mélèze ou la térébenthine d'Alsace qui provient du sapin. Ce produit, employé tant en usage interne qu'en usage externe, joue en Dauphiné le rôle de panacée. La Manne de Briançon, d'après d'après Nicolas Chorier parmi les sept merveilles du Dauphiné pouvait être l'objet d'une étude fort intéressante, mais elle a actuellement disparu, car il lui faut, pour apparaître, la présence d'un insecte spécial, qui essentiellement migrateur, a déserté actuellement les Hautes-Alpes.

L'huile de Marmottier, extraite des noyaux du *Prunus Brigantia* (Villar) demanderait à être étudiée tout particulièrement, étant susceptible de suppléer à la carence actuelle de nos huiles alimentaires. Les remèdes populaires empruntés à la faune locale se rapportent aux vipères et aux marmottes, et leur action est fort appréciée en Dauphiné. Quant aux deux remèdes populaires d'origine minérale ils sont tous deux tombés en désuétude. La Boule d'Acier des Chartreux dont la renommée débordait l'Europe puisqu'on l'employait même à la Martinique n'est plus qu'une curiosité de Musée. C'est le cas, également des Pierres de Sassenage dont on trouve quelques échantillons au Musée Dauphinois, et l'on peut se demander comment ces cailloux pouvaient, sans danger être introduits sous les paupières et s'il ne serait pas plus vraisemblable d'envisager comme vraies Pierres ophtalmiques les orbitolites, ces fossiles lenticulaires de petite taille que l'on trouve dans la région avec une certaine abondance. Cette question, il est vrai, est pratiquement sans intérêt.

Il n'en est pas de même pour les remèdes empruntés à la Flore alpine. On sait l'importance que l'on doit attacher aux « simples » doués pour la plupart d'une vertu certaine. C'est pourquoi, nous avons essayé, au cours de cette étude, de rechercher ces remèdes populaires dont l'ensemble constitue une pharmacopée non seulement curieuse par son étrangeté, mais qui peut être aussi intéressante par sa réelle efficacité.

Vu et approuvé :

Le Doyen,

LUCIEN CORNIL

Lu et accepté :

Le Président de la thèse,

MERCIER

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie d'Aix,

P. MARTINO

BIBLIOGRAPHIE

1. VILLAR. — Histoire des Plantes du Dauphiné.
2. MUTEL. — Flore du Dauphiné (1848).
3. VERLOT. — Catalogue raisonné des Plantes vasculaires de Dauphiné (Isère, Drôme, Htes-Alpes, 1872).
4. Abbé CARIOT. — Botanique.
5. DE LAMARK et DE CANDOLLE. — Flore française.
6. Abbé RAVAUD. — Guide du Botaniste dans le Dauphiné : Grenoble, Echirolles, Claix, etc...
7. ——— Beauregard, Bois de Vouillant, etc.
8. ——— Rives, Beaucroissant, Néron, etc...
9. ——— Villard-de-Lans, etc...
10. ——— La Moucherolle.
11. ——— Les Montagnes de la Chartreuse.
12. ——— Uriage, Chamrousse, etc...
13. ——— Les Montagnes de Belledonne.
14. ——— Laffrey, La Mure, etc...
15. ——— Oisans.
16. ——— Briançonnais, Queyras, Mont Viso.
17. VERLOT. — Guide du Botaniste herborisant (1865).
18. Abbé BRUN. — Le Botaniste et le Coléoptérologue au Mont Viso (1867).
19. LANNES. — Catalogue des plantes les plus intéressantes croissant dans la partie supérieure des Hautes-Alpes (1885).
20. HALLER. — Histoire des Plantes Suisses. (Berne, 1791).
21. Albin GRAS. — Statistique botanique du département de l'Isère (1844).
22. Flavien BRACHET. — Herborisations du Lautaret, au Galibier et dans les environs de Gap (1894).
23. Honoré PALLIAS. — Le Lautaret (1853).
24. D^r BOUVIER. — Flore de la Suisse et de la Savoie.
25. WELLINGER. — Guide de l'Excursionniste et du Botaniste dans le Massif de la Grande Chartreuse (1902).
26. *Société Botanique de France*, session extraordinaire à Grenoble (Août 1860).

27. VILLAR. — Catalogue des substances végétales qui peuvent servir à la nourriture de l'Homme et qui se trouvent dans les départements de l'Isère, la Drôme, les Hautes-Alpes (an II).
28. — Observation de médecine sur une fièvre épidémique qui a régné dans le Champsaur et le Valgaudemar en Dauphiné pendant les années 1779 et 1780.
29. LADOUCKETTE. — Histoire, antiquités, usages, dialectes des Hautes-Alpes (1820).
30. CHAIX. — Préoccupations statistiques du département des Hautes-Alpes (1845).
31. BONNAIRE. — Mémoire sur la statistique du département des Hautes-Alpes (an IX).
32. Aristide ALBERT. — L'Oisans (1854).
33. ROUSSILLON. — Guide du voyageur dans l'Oisans (1854).
34. Aristide ALBERT. — Dominique Villar (1872).
35. Le Médecin des Montagnes, à Grenoble, chez Joseph CUCHET, imprimeur, rue du Palais (MDCC.LXII).
36. Ardouin DUMAZET. — Graisivaudan et Oisans.
37. André LIZAMBERT. — Notes sommaires sur les anciens marchands de plantes de l'Oisans.
38. Robert MULLER et André ALLIX. — Un type de l'émigration alpine : les colporteurs de l'Oisans.
39. D^r OFFNER. — La flore du massif des Grandes Rousses.
40. — Observation sur la flore des Alpes du Dauphiné.
41. — Les colonies des plantes méridionales des environs de Grenoble.
42. — Etude sur le Noyer.
43. — Etude sur l'huile de marmotte.
44. D^r OFFNER et M. J. PONS. — Les Plantes médicinales des Hautes-Alpes (1922).
45. — Les Plantes médicinales et aromatiques des Alpes françaises (1931).
46. CORREVON. — Plantes et Santé.
47. — Atlas de la Flore Alpine (édition du Club Alpin Allemand et Autrichien (1901).
48. CORREVON et ROBERT. — Flore Alpine.
49. — Fleurs des Champs et des Bois.
50. — Champs et Bois fleuris.
51. MARRET. — Les fleurs des montagnes.
52. Louis JEAN. — Fleurs des Alpes.
53. Docteur CHABERT. — De l'emploi populaire des plantes sauvages en Savoie (1897).
54. D^r LECLERC. — Phytothérapie.
55. ROLLAND. — Flore populaire (onze vol.).
56. — Faune populaire (12 vol.).

57. DENIS. — Contribution à l'étude chimique et botanique du Genépi (1923).
58. Prof. MATTIROLO. —, Sulla coltivazione et sul Valore delle artemisie... (1915).
59. Dott. Fausata BALZAC. — Le artemisie dei vermouth e dei genepi (1915).
60. MASSARD. — Panacée ou discours par Jacques Massard (1679).
61. Bulletins de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes.
62. Bulletins de la Société de Statistique des Sciences Naturelles de l'Isère.
63. Bulletins de la Société d'Ethnologie.
64. Esculape (1923-1924).
65. Revue des Bibliophiles Dauphinois.
66. Bulletins de l'Académie Delphinale.
67. Etudes d'histoire et d'archéologie Dauphinoise.
68. Album du Dauphiné.
69. ABRIAL. — Culture des Plantes Médicinales.
70. BRETIN. — Les simples et leur cueillette dans la région de Tarare (1920).
71. BRETIN et PLANCHON. — Précis de Matière Médicale.
72. D^r PERROT. — La connaissance des Drogues simples d'origine végétale (1932).
73. DORVAULT. — Le livre des simples Médecines de Platéarius.
74. Angelo de GUBERNATIS. — La Mythologie des Plantes.
75. CORNARO. — Aphorismes de l'Ecole de Salerne.
76. LETONNELIER. — Le calendrier de la chambre des Comptes du Dauphiné.
77. Van GENNEP. — Folklore du Dauphiné.
78. ——— Manuel du Folklore.
79. SÉBILLOT. — Folklore de France.
80. J.-J. ROUSSEAU. — Les Confessions.
81. Eugène RAMBERT. — Les Alpes Suisses.
82. ALLIX. — L'Oisans.
83. ——— Montagnards.
84. CHOLLIER. — Ceux de l'Alpe.
85. Mouton FONTENILLE. — Observations sur la Marmotte.
86. DE BORNE. — La Marmotte.
87. GATTEFOSSÉ et LAMOTTE. — Cultures des Plantes aromatiques et des plantes médicinales de Montagne (1917).
88. D^r BORDIER. — La Médecine à Grenoble (1896).
89. BOUCHAYER. — Les Chartreux Maîtres de Forge.
90. Antoine BATON. — Au Pays des Chartreux.
91. Factum en 1853 (mai) pour M. RIVOIRE, liquoriste à Grenoble contre M. Louis GARNIER, prêtre de la Maison de la Grande Chartreuse.
92. Charles LANCELIN. — La sorcellerie des campagnes.
93. FRANKLIN. — Les Médicaments.

94. D^r NICOLAS. — Histoire des maladies épidémiques qui ont régné dans la Province du Dauphiné depuis l'année 1775 (M.DCC.LXXX).
95. TISSOT. — Avis au Peuple sur sa santé.
96. Pierre J.-B. CHOMEL. — Abrégé de l'Histoire des Plantes Usuelles (M.DCC.LXI).
97. Noël CHOMEL. — Dictionnaire économique... (M.DCCXLI).
98. Jacques DALECHAMP et JEAN DES MOULINS. — Histoire Générale des Plantes (M.DC.LIII).
99. Léonart FUSCHS. — L'Histoire des Plantes mise en commentaire (M.D.LVIII).
100. MATTHIOLE. — Les commentaires sur les six livres de la matière médicale de Dioscoride (M.DCLXXX).
101. BUCHAND. — Médecine.
102. LIEUTAUD. — Matière Médicale.
103. Pharmacopée de Lyon (M.DCC.LXXVIII).
104. LEMÉRY. — Pharmacopée universelle (1761).
105. — Dictionnaire universel des Drogues simples (1733).
106. DIDEROT et D'ALEMBERT. — Encyclopédie (M.DCC.LXXVII).
107. L'Albert Moderne ou nouveaux secrets éprouvés et licites (M.DCCLXXII).
108. Dictionnaire botanique et pharmaceutique (M.DCCLIX).
109. Le Médecin et le Chirurgien des Pauvres (M.DC.LXXI).
110. La Médecine et la Chirurgie des Pauvres, 1803.
111. Les remèdes charitables de M^e Fouquet (M.DCLXXXV).
112. Le manuel des dames de Charité (MDCCLX).
113. OFFNER. — Produits de remplacement du café, de l'huile et du savon.
114. Guy ALLARD. — Dictionnaire du Dauphiné.
115. Nicolas CHORIER. — Histoire générale du Dauphiné. (M.DC.LXI).

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	7
I. — <i>Délimitation géographique du Dauphiné</i>	11
II. — <i>Caractéristiques de la médication populaire</i>	13
III. — <i>Pharmacopée populaire d'origine religieuse</i>	14
IV. — <i>Pharmacopée populaire s'apparentant à la sorcellerie</i>	18
V. — <i>Pharmacopée populaire au XVIII^e (le Médecin des Montagnes)</i>	20
VI. — <i>Remèdes populaires empruntés à la flore locale, au XVIII^e</i>	24
VII. — <i>Coutumes du XIX^e relatives à la Pharmacopée populaire, (Marchands de plantes de l'Oisans)</i>	29
VIII. — <i>Remèdes populaires actuels</i>	32
1. Affections pulmonaires	34
2. Rhumatisme	35
3. Accidents, chutes, coupures, plaies	35
4. Abscès	36
5. Brûlures	37
6. Saignements de nez	37
7. Hoquet	37
8. Maux de dents et de gorge	37

9. Coliques	37
10. Médicaments toniques, dépuratifs	38
11. Piqûres d'abeilles, maux d'yeux, engelures, etc... ..	38
12. Maladies des femmes	38
13. Vermifuges	39
14. Médications diverses	39
 II. — DE QUELQUES REMÈDES POPULAIRES EMPRUNTÉS A LA FLORE LOCALE	 45
I. — Les feuilles de Fougère	47
II. — Les baies de Genièvre	48
III. — Les pétales de Lis	53
IV. — Les bulbes d'Ail	55
V. — Le Noyer	58
VI. — L'Ortie	64
VII. — Le Millepertuis	66
VIII. — Le Vulnéraire des Chartreux	69
IX. — L'Herbe au petit Robert	71
X. — La Grande Gentiane	72
XI. — Le Bouillon blanc	75
XII. — La Lavande	78
XIII. — L'Herbe à la Saignée	81
XIV. — L'Ortie blanche	85
XV. — Le Genépi	86
XVI. — Les plantes de la Saint Jean	93
XVII. — Le Thé des Alpes	97
XVIII. — Les Vulnéraires	100
 III. — DE QUELQUES REMÈDES POPULAIRES PROVENANT DES SÉ- CRÉTIONS DE CERTAINS ARBRES	 105
I. — Le « bijoin »	107
II. — La Manne de Briançon	111
III. — Huile d'Abignon ou Huile de « Marmote » ...	116
 IV. — DE QUELQUES REMÈDES POPULAIRES EMPRUNTÉS A LA FAUNE LOCALE	 119
I. — Les Vipères	121
II. — La graisse de marmotte	128

V. — DE QUELQUES REMÈDES POPULAIRES D'ORIGINE MINÉRALE.	133
I. — La Boule des Chartreux	135
II. — Les Pierres de Sassenage	142
VI. — RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS	147
BIBLIOGRAPHIE	151

IMPRIMERIE
BOSC FRÈRES. M. & L. RIOU
42. QUAI GAILLETON. 42
LYON

